

Notre Volonté

Bulletin de l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs 1939-1945

26, rue du Renard - 75004 PARIS - Tél. 42.77.73.32

(Directeur-Fondateur 1946-1981 : I. CLEITMAN)

Octobre-Novembre 1989

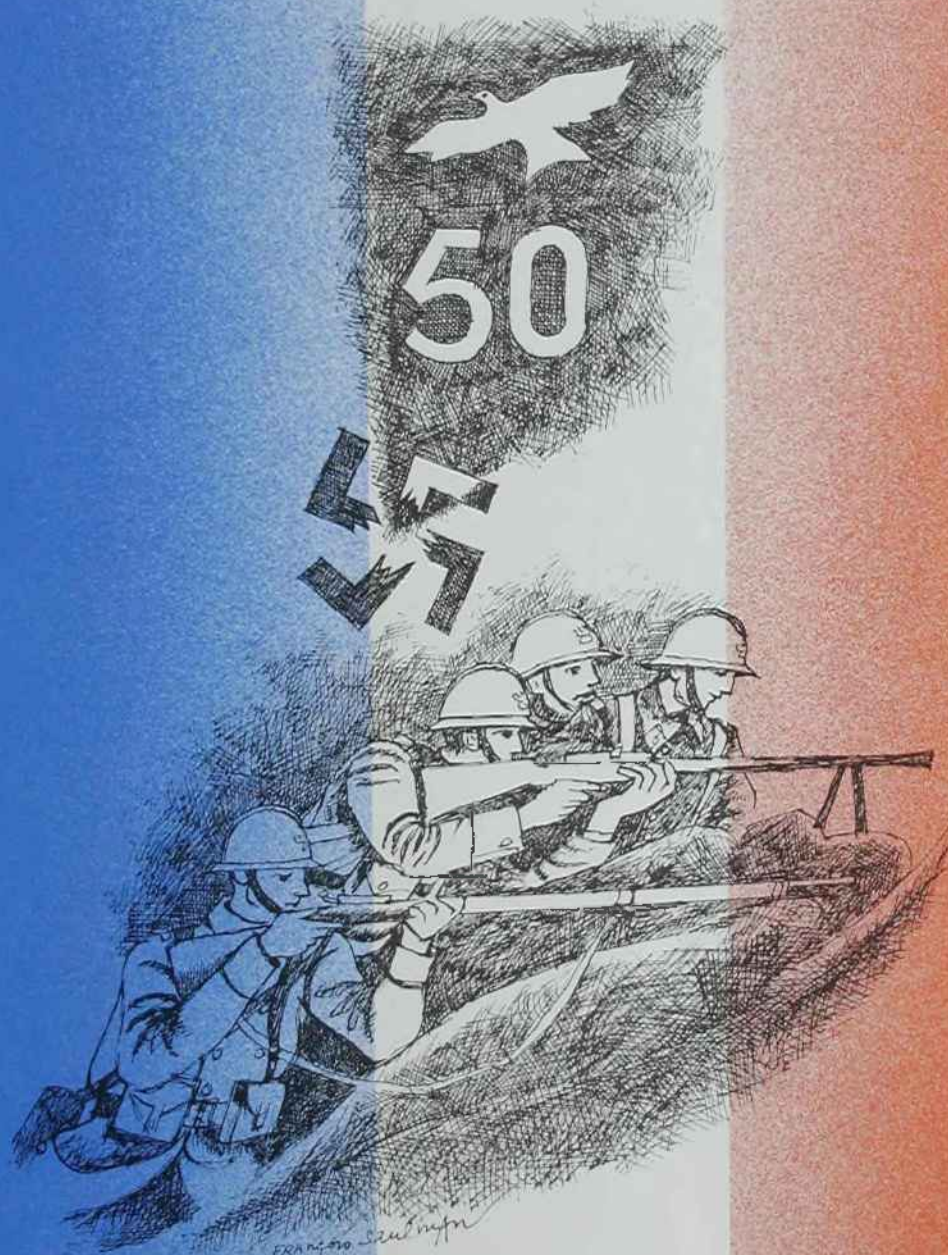
N° 2

Nouvelle Série (192)

Abonnement annuel :
100 F

Prix du numéro : 25 F

TRIMESTRIEL



1939 - 1989

CINQUANTENAIRE DE L'ENGAGEMENT DES VOLONTAIRES
ÉTRANGERS DANS L'ARMÉE FRANÇAISE

HOMMAGE AUX DISPARUS

A l'occasion du Cinquantenaire de notre engagement, nous voulons rendre ici un hommage spécial à tous nos camarades disparus, membres du Comité Central ou non, Juifs ou non-Juifs. Ils ont constitué cette grande famille d'immigrés qui s'est mise au service de la France et de la liberté en 1939.

*Ce numéro de **Notre Volonté** est consacré surtout à deux événements : le 50^e anniversaire du début de la Deuxième Guerre mondiale et le Cinquantenaire de l'engagement des immigrés juifs comme volontaires dans l'armée française pour la durée de la guerre.*

Bien sûr, toutes les autres activités de notre Organisation sont évoquées.

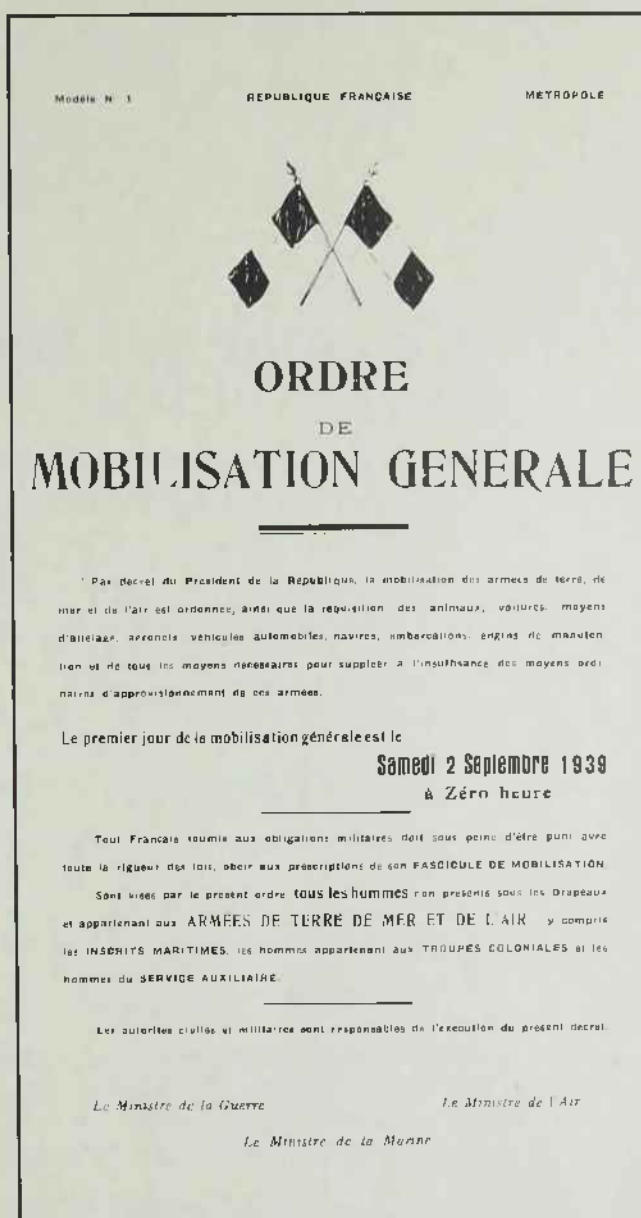
Pour mai-juin 1990, nous avons un projet d'éditer un autre numéro spécial qui traiterait les mêmes sujets, c'est-à-dire le 50^e anniversaire des batailles sur divers fronts, la Résistance, la déportation...

Si vous avez des documents, des photos, des récits courts sur ces divers sujets, envoyez-les à l'adresse du siège, au nom de la Rédaction.

SOMMAIRE

Dessin original de François Szulman ..	Couverture
Ce cœur qui haïssait la guerre. Robert Desnos ..	2
Message de M. André Méric, Secrétaire d'Etat chargé des Anciens Combattants	3
Cinquantenaire de l'Engagement des Volontaires Etrangers dans l'Armée Française	6
1.500.000 Combattants Juifs dans les Armées Alliées au cours de la Seconde Guerre Mondiale par Ilx Beller	7
Les Volontaires	9
Les Engagés Volontaires Juifs dans la Seconde Guerre Mondiale (une page d'histoire méconnue) par David Douvett	11
Témoignages des chefs militaires	17
Témoignages de diverses personnalités	21
Témoignages des membres de l'Union	27
Hommage à Pierre Paraf	47
Pour la liberté, pour la France, par Ilx Beller ..	49
Cérémonie annuelle du Souvenir à Bagneux ...	50
En souvenir d'Isi Blum	53
Réunion annuelle à Levens, par Ch. Golgevit ..	54
Cérémonie du Souvenir à Barcarès	56
La Formation permanente à Tel Haï, par Henri Broder	56
Brèves nouvelles	57
Témoignages des Enfants des Engagés Volontaires dans l'Armée Française	58
L'Union et le K.K.L.	62
A lire	63
Nos joies - Nos peines - Dons	64

Nous remercions nos amis François Szulman et Jacques Kamb, membres de l'Association « Les Enfants et Amis des Anciens Combattants Juifs » pour leur collaboration artistique.



« Notre Volonté »

N° 2 - Nouvelle Série (192)
Revue Trimestrielle N° Paritaire : 1092 D 73

Directeur de la Publication :
Maurice SISTER

Comité de Rédaction :
Ilx BELLER - Henri BRODER - Charles GOLGEVIT
Maurice SISTER - Maurice SKORNIK

Réalisation :
Henri BRODER et Charles GOLGEVIT

IMPRIMERIE GAMMA - 42.08.07.30 +

ROBERT DESNOS

Ce cœur qui haïssait la guerre...

Ce cœur qui haïssait la guerre voilà qu'il bat pour le combat et
la bataille !

Ce cœur qui ne battait qu'au rythme des marées, à celui
des saisons, à celui des heures du jour et de la nuit,

Voilà qu'il se gonfle et qu'il envoie dans les veines un sang brûlant
de salpêtre et de haine

Et qu'il mène un tel bruit dans la cervelle que les oreilles en sifflent

Et qu'il n'est pas possible que ce bruit ne se répande pas
dans la ville et la campagne

Comme le son d'une cloche appelant à l'émeute et au combat.

Ecoutez, je l'entends qui me revient renvoyé par les échos.

Mais non, c'est le bruit d'autres cœurs, de millions d'autres cœurs
battant comme le mien à travers la France.

Ils battent au même rythme pour la même besogne tous ces cœurs,

Leur bruit est celui de la mer à l'assaut des falaises

Et tout ce sang porte dans des millions de cervelles un même
mot d'ordre :

Révolte contre Hitler et mort à ses partisans !

Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au rythme des saisons,

Mais un seul mot : Liberté a suffi à réveiller les vieilles colères

Et des millions de Français se préparent dans l'ombre à la besogne
que l'aube proche leur imposera.

Car ces cœurs qui haïssaient la guerre battaient pour la liberté
au rythme même des saisons et des marées, du jour et de la nuit.

*Le Secrétaire d'Etat
chargé des Anciens Combattants
et des Victimes de Guerre*

MESSAGE DE M. ANDRÉ MÉRIC
Secrétaire d'Etat chargé des Anciens Combattants
et des Victimes de Guerre
pour "Notre Volonté"

Je suis heureux que le Président Beller m'ouvre les colonnes de "Notre Volonté", et m'offre ainsi l'occasion de vous écrire quelques mots d'amitié.

Vous avez raison, avec ce numéro spécial, de vouloir apporter votre propre édifice du souvenir. J'étais moi-même devant le musée d'Orsay, ce 3 septembre, pour commémorer, sous le haut patronage de Monsieur le Président de la République, le cinquantième anniversaire de la déclaration du second conflit mondial.

Vous y avez inscrit des pages de gloire et d'honneur.

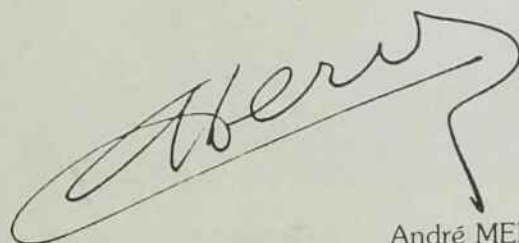
Je rends hommage aux Juifs d'origine étrangère qui trouvèrent devant la montée du nazisme asile en France, et choisirent, sans que rien ne les y obligeât, de s'engager sous l'uniforme tricolore, marquant ainsi leur reconnaissance, comme leur volonté de se battre sur tous les fronts.

Mais je n'oublie pas davantage que les Juifs, simplement parce qu'ils étaient juifs, furent victimes par millions d'un crime innommable, dont l'histoire ne connaît guère d'exemples. Je n'oublie pas les inexpiables outrages qu'ils ont connus, je n'oublie pas le long martyrologue des camps de concentration, de déportation et d'extermination.

Aujourd'hui, vous êtes inquiets; inquiets des exactions terroristes, inquiets de la montée de la violence en Israël même — dont la naissance au lendemain des atrocités perpétrées par le nazisme a été vécue comme une immense espérance pour les rescapés de l'holocauste —, inquiets de la résurgence du racisme et de l'antisémitisme, inquiets enfin de tant de souffrances réveillées à Auschwitz.

Je le redis, ici comme ailleurs, à nous tous ensemble de rester vigilants et d'assurer la communauté juive de France que, chaque fois qu'elle se sent attaquée, tous les Français fidèles aux idéaux de la Révolution française et des droits de l'homme, demeurent fraternellement réunis autour d'elle.

C'est un gage de notre foi renouvelée en l'homme, de notre fidélité constante aux valeurs que nous partageons, c'est une affaire de cœur.



André MERIC



Dessin original de Chagall pour l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs

1939
1945

13^e DEMI-BRIGADE (NARVIK-Norvège)

CAMPS D'INSTRUCTION
Quelques-uns...

Les volontaires débarquent dans l'un
des multiples camps d'instruction



L'entrée de Barcarès

L'entrée de La Valbonne

Cinquantenaire de l'Engagement des Volontaires Etrangers dans l'Armée Française

La France libre, démocratique, généreuse, la France des combattants de Valmy et des poilus de Verdun, la France des résistants avec, en son cœur, le Paris frondeur, le Paris des barricades, a représenté, pendant plus d'un siècle, la patrie humaine vers laquelle aspiraient non seulement les déshérités et les opprimés, mais aussi les plus éclairés, les meilleurs des fils des pays étrangers.

Les mots de « Liberté, Egalité, Fraternité », rayonnaient au-delà des frontières et guidaient vers la France des centaines de milliers d'hommes de bonne volonté.

Le pays des Droits de l'Homme et du Citoyen offrit, de tous temps, asile aux Juifs qui étaient obligés de quitter leurs pays d'origine où sévissaient le racisme et l'antisémitisme, et après la prise du pouvoir par Hitler, à tous ceux qui étaient persécutés par son régime bestial, en Allemagne puis en Autriche et en Tchécoslovaquie. Et chaque fois qu'au cours de son histoire la France se trouva menacée, ses fils adoptifs accoururent sous ses drapeaux pour participer à sa défense. De 1939 à 1945, ils furent ainsi des centaines de mille à se mettre spontanément au service de la France.

Pourtant, si de nombreux ouvrages ont été consacrés à l'histoire de la seconde guerre mondiale et à la victoire des Alliés sur la tyrannie hitlérienne, il a été peu écrit sur le rôle considérable joué en France par les immigrés dans la lutte contre l'envahisseur, et presque rien n'a été dit sur la contribution des Juifs d'origine étrangère qui, par milliers, se sont levés dès le premier jour de la guerre pour défendre, les armes à la main, leur patrie d'adoption.

C'est d'ailleurs dans tous les pays occupés, lorsqu'ils eurent la possibilité d'échapper aux griffes des nazis, que les Juifs rejoignirent le maquis. Même enfermés dans les camps, emprisonnés dans les bagnes, isolés dans les ghettos, ils choisirent toujours la lutte, si désespérée fût-elle, à une mort sans combat.

Ce numéro spécial publié à l'occasion du 50^e anniversaire de notre engagement ne prétend pas retracer l'exaltante épopée des engagés volontaires juifs de France. Il appartiendra à l'historien, quand il se penchera sur les différents aspects de la dernière guerre, d'évoquer la lutte héroïque et le long calvaire des combattants juifs. Nous nous proposons uniquement de mettre en relief en quelques pages la participation des Juifs d'origine étrangère aux combats de 1939-40.

Etant donné que l'état-civil ne mentionne que la nationalité d'origine, il n'existe aucune statistique indiquant le nombre des engagés volontaires, combattants et résistants immigrés juifs, ni le nombre de ceux d'entre eux qui se sont distingués par d'éclatants faits d'armes, ni le nombre de morts au Champ d'Honneur.

Les photos de quelques-uns des groupes d'engagés volontaires juifs, dont la grande majorité devait disparaître dans les combats du front ou dans les camps de la mort, apportent à cet égard un témoignage bouleversant.

Les messages d'éminentes personnalités civiles et militaires expriment la reconnaissance de la France envers les volontaires juifs qui ont vaillamment lutté pour son indépendance.

La Rédaction

1.500.000 COMBATTANTS JUIFS DANS LES ARMÉES ALLIÉES AU COURS DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

PAR ILEX BELLER

Jusqu'à ce que naisse l'Etat d'Israël, et que son armée ne devienne symbole de combativité et de force, l'antisémitisme entretenait l'idée tout à fait fausse d'une soi-disante incapacité héréditaire des Juifs à se battre.

Rien n'est plus contraire à la vérité historique. La participation et la combativité des Juifs pendant la seconde guerre mondiale furent, aux plans **qualitatif** et **quantitatif**, parmi les plus élevées, comparées à celles des autres populations soumises à la terreur hitlérienne.

Un peu plus de 11 millions de Juifs vivaient sur les territoires occupés par l'Allemagne hitlérienne ou ses alliés.

Environ un million cinq cent mille d'entre eux combattirent dans les armées alliées et dans les diverses résistances nationales.

Force est de constater que **peu de gens, y compris les Juifs eux-mêmes**, connaissent ce fait. La raison en est que, depuis la Libération, les historiens se sont plutôt attachés à étudier le drame du génocide.

Il serait également faux d'affirmer que l'importance de cette participation était due essentiellement au **non choix** qu'aurait imposée la mise en œuvre de l'extermination totale. Celle-ci, habilement camouflée, entra relativement tard dans la conscience du peuple juif. Par contre, nombre de Juifs, dès l'entre-deux guerres, s'étaient mobilisés contre le fascisme.

Les trois quarts de la population juive vivaient en Europe Orientale et Centrale, et la moitié d'entre eux vivait en Pologne (trois millions d'âmes) et en U.R.S.S. (3 millions).

La première guerre mondiale et la crise économique de 1929 favorisèrent l'avènement de dictatures fascistes ou semi-fascistes, dont les Juifs eurent à pâtir souvent tragiquement en Pologne, en Hongrie, en Roumanie, en Allemagne et en Autriche. Ils vécurent une fulgurante recrudescence de l'antisémitisme violent.

Non seulement ils étaient frappés par la crise qui les plongea dans une dramatique situation sociale, mais ils subirent les interdictions professionnelles, les quotas, une fiscalité

écrasante et surtout les agressions physiques qui devinrent quotidiennes.

Une grande partie de la jeunesse juive — désespérée par la vie misérable de tous les jours, sans perspective d'avenir, sous l'influence de la Révolution d'Octobre 1917 en Russie, avec la promesse de l'émancipation et de l'égalité pour les Juifs — se lance dans le mouvement révolutionnaire avec le même élan que leurs parents dans le hassidisme.

Les militants juifs seront, plus encore que les non-Juifs, impitoyablement pourchassés et connurent les prisons et la torture.

Le nombre de Juifs engagés dans le combat politique ne cessa de croître et s'accéléra avec la prise du pouvoir par les nazis en Allemagne en janvier 1933.

Poussés par les nécessités économiques et par l'antisémitisme, des milliers de jeunes Juifs firent leur pays d'origine à la recherche de liberté et de pain...

Beaucoup vinrent en France, le pays aux idées généreuses — celles de la grande Révolution Française —, où la devise « Liberté, Egalité, Fraternité » n'était pas un vain mot.

En 1936, la guerre civile d'Espagne vit le premier grand affrontement entre la démocratie et le fascisme. Hitler et Mussolini soutiennent le putsch militaire du général Franco contre la jeune République espagnole à peine née.

Parmi les 35.000 volontaires étrangers venus des cinq continents au secours de la République, il y avait de nombreux Juifs.



Ilex Beller et quelques camarades

On estime que 25 % de tous les volontaires des Brigades Internationales étaient Juifs, soit 7 à 8.000 combattants. Nous les retrouverons plus tard pendant la guerre dans différents pays à la tête de la résistance contre le fascisme.

En 1939, dès le début de la guerre, riches de leur expérience de la lutte antifasciste dans leurs pays d'origine, les Juifs s'engagent massivement dans les armées.

La Pologne, attaquée le 1^{er} septembre 1939, ne put opposer au déferlement des hordes hitlériennes que des chevaux contre des chars.

La campagne de Pologne fut d'autant plus rapide que le 17 septembre 1939 l'Union Soviétique envahissait le territoire polonais, conformément aux accords secrets du pacte de non-agression germano-soviétique.

La Pologne fut défaite en l'espace de trois semaines.

Avec l'anéantissement du pays, allait commencer **le drame le plus épouvantable de l'histoire juive**. La Pologne et les Juifs polonais n'en continueront pas moins la guerre dans la résistance, avec les partisans dans les forêts, et dans les insurrections des ghettos, parmi lesquelles celles de Bialistok et de Varsovie universellement connues...

L'Angleterre ne connaissait pas la conscription obligatoire. Aussi, savons-nous que les 62.000 Juifs britanniques ou résidant en Grande-Bretagne qui se sont engagés étaient volontaires.

Les Juifs de Palestine, placés sous mandat britannique furent près de 30.000 à s'engager et à combattre dans les différentes unités. Ils se sont particulièrement distingués au sein de la 13^e Brigade surnommée « La Brigade Juive » qui s'illustra en Afrique, dans le débarquement en Italie, et qui remonta jusqu'au cœur de l'Allemagne.

Près de 120.000 Juifs ont donc affronté l'ennemi sous les drapeaux de l'Union Jack.

En France, un calcul fait à partir de la population juive incorporable dans l'armée, nous amène à une estimation de 30.000 Juifs auxquels il faut ajouter les 10.000 Juifs français d'Algérie et des territoires et départements d'Outre-Mer. A ces chiffres, il faut ajouter plus de 30.000 Juifs d'origine étrangère qui se sont engagés comme volontaires pour la durée de la guerre dans l'armée française.

Les chiffres établis par l'ONU font état de 86.000 Juifs ayant combattu sous le drapeau français.

Très nombreux furent les Juifs engagés dans les forces françaises libres. On compte au moins 50 Juifs parmi les « Compagnons de la Libération », la plus haute distinction française de la seconde guerre mondiale.

A partir du 22 juin 1941, l'U.R.S.S. par le déclenchement du plan « Barbarossa » est contrainte à la guerre. Surprise — alors qu'elle n'aurait jamais dû l'être — par la soudaineté de l'attaque, elle subit le rouleau compresseur hitlérien qui progresse de plus de 800 kilomètres à l'intérieur du territoire soviétique et fait plusieurs millions de prisonniers.

Les procès des années 1936, 1937 et 1938 fortement entachés d'antisémitisme décapitèrent l'Armée Rouge par un grand nombre d'exécutions.

Il a fallu le sursaut énergique de tous les peuples d'U.R.S.S. pour arrêter l'avance des troupes hitlériennes puis renverser le cours des événements militaires pour passer à la contre-offensive.

Stalingrad restera dans la mémoire collective mondiale comme le grand tournant de la guerre. 500.000 Juifs ont combattu dans les rangs des armées soviétiques, ce qui est phénoménal si on compare ce chiffre à celui de trois millions que constituait la population juive de l'U.R.S.S.

Il est à remarquer le nombre impressionnant d'officiers supérieurs juifs dans l'armée soviétique : plus de 100 généraux, des centaines de colonels, des milliers de commandants. Là aussi, ces chiffres rapportés à la population démontrent une présence très largement supérieure à la moyenne nationale.

Les Etats-Unis entrèrent en guerre à l'automne 1941. Outre leur appui logistique, financier et technique, ils jetèrent dans la bataille des millions de combattants. Ce sont près de 300.000 Juifs américains qui combattirent sur les fronts du Pacifique, puis participèrent aux débarquements d'Afrique du Nord en 1942, en Italie en 1943, en Normandie et en Provence en 1944.

Voilà pour les nations qui fournirent les effectifs les plus importants. Mais n'oublions pas que la Belgique, les Pays-Bas, la Yougoslavie, la Grèce comptèrent des milliers de combattants juifs qui, tant que les Etats où ils vivaient étaient libres, se sont battus sous l'uniforme national.

Après la chute de chacun d'entre eux, commença un autre combat, encore moins équilibré, plus implacable et plus meurtrier, **celui de la résistance**, où les Juifs comme en France et en Belgique jouèrent un rôle prépondérant et d'avant-garde...

Illex Beller



Les étrangers accourus à l'Ecole Militaire pour s'engager

LES VOLONTAIRES

Le 1^{er} septembre 1939, Hitler attaque la Pologne. En réponse, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne hitlérienne. Dans notre pays, les hommes sont mobilisés, envoyés au front.

Au sein de la population immigrée de différentes nationalités vivant alors en France (3 millions), un mouvement spontané de solidarité avec le peuple français se propage en un éclair. Des dizaines de milliers d'hommes se présentent au ministère de la Guerre à Paris, dans les casernes, dans les services des préfectures et des mairies de province pour s'engager volontairement dans l'armée française, suivant ainsi l'exemple de leurs aînés de 1914.

Mais c'est l'époque de la « drôle de guerre » et les autorités ne répondent pas toujours avec empressement à cet élan du cœur d'hommes qui, vivant et travaillant en France, l'ont adoptée comme seconde patrie. On traîne en longueur, on épluche parfois les papiers d'identité, refusant le droit de servir le pays à ceux dont le séjour n'est pas parfaitement en règle, ou trop court. On inscrit sur un registre spécial certaines catégories dans l'attente du règlement de la question des engagés volontaires. Les autorités poussent à l'engagement dans la Légion Etrangère, etc. Enfin, après plusieurs semaines d'atermoiements, on se décide à créer des Régiments de Marche des Volontaires Etrangers.

En 1939, vivaient en France environ 150.000 Juifs d'origine étrangère. Venus après la Première Guerre mondiale des pays de l'Europe de l'Est, chassés par la misère et la politique antisémite des régimes réactionnaires, ils avaient trouvé asile en France, où ils

vivaient en paix, en hommes libres. Employés pour l'écrasante majorité dans des corporations comme l'habillement, les cuirs et peaux, la chapellerie, l'ameublement, en tant qu'ouvriers, travailleurs à domicile ou artisans, ils avaient enrichi ces branches par leur goût de la fantaisie et de l'invention. Leurs enfants fréquentaient les écoles françaises, parlaient la langue française comme la leur et devenaient citoyens français. Les immigrés juifs considéraient la France accueillante comme leur patrie d'adoption. Aussi lors du déclenchement de la guerre, l'engagement volontaire parmi les immigrés juifs fut-il, selon tous les témoignages, plus fréquent que dans les rangs des autres immigrations. Pour les Juifs, la guerre qui commençait avait un double sens : il fallait défendre la France et la liberté du monde contre le danger hitlérien. Mais ils savaient que la guerre de Hitler était aussi une guerre contre les Juifs. Le dictateur le proclamait d'ailleurs depuis des années à travers le monde. Les Juifs se sentaient donc personnellement menacés. Depuis l'arrivée de Hitler au pouvoir les Juifs allemands avaient été contraints de fuir et la France en avait accueilli un certain nombre. Vint ensuite le tour des Juifs d'Autriche et de Tchécoslovaquie, qui augmentèrent le nombre des réfugiés.

Nous ne connaissons pas encore le nombre exact des engagés volontaires juifs en 1939-40. Albert Cohen, dans son ouvrage *The Jews in the War* paru en 1943, écrit que leur nombre en France a atteint le chiffre de 40.000. On comptait parmi eux 15.000 réfugiés allemands et autrichiens dont la majorité fut envoyée en Afrique du Nord dans la Légion Etrangère. Ce

♦ ♦

chiffre est-il exagéré ? Un autre chiffre montre l'ampleur du mouvement. La permanence de la Ligue contre l'Antisémitisme et le Racisme (L.I.C.A.) à Paris recueillit 12.000 engagements dont 99 % émanaient des Juifs (1). Et nous savons que la majorité s'engageait directement rue Saint-Dominique au ministère de la Guerre, dans les casernes de Reuilly, de Vincennes, etc.

On possède un autre indice : en 1959, notre Union organisa parmi ses membres une enquête concernant les engagements volontaires. Aux deux questions : quel était le pourcentage de Juifs dans les camps d'entraînement de Valbonne, Barcarès ou autres, et dans les régiments de marche, la majorité des personnes interrogées répondit : plus de 50 %.

Tous les engagés volontaires ne furent pas enrôlés, un certain nombre d'entre eux furent reconnus inaptes au service militaire, les pères de familles nombreuses ne furent pas appelés, on se méfiait en outre de certaines catégories de réfugiés.

Les feuilles d'enregistrement ne comportant pas la mention de la confession, les volontaires juifs y figuraient en tant que citoyens polonais, hongrois, roumains, allemands, etc. Un travail d'épluchage minutieux reste à faire pour pouvoir énoncer des chiffres exacts. Néanmoins, selon les indices déjà étudiés, on peut supposer que le nombre des volontaires juifs enrôlés, combattant sur divers fronts en 1940, envoyés à Narvik, au Liban, en Syrie ou en Afrique du Nord et combattant en 1944-45 sur les fronts d'Allemagne et d'Italie dépasse largement les

20.000. C'est un chiffre considérable, si l'on tient compte du nombre total d'immigrés juifs en France avant la guerre.

La majorité de ceux qui furent enrôlés fut répartie dans les unités suivantes : les 11^e et 12^e Régiments Etrangers d'Infanterie, le 21^e, le 22^e et 23^e Régiments de Marche des Volontaires Etrangers, la 13^e demi-brigade de la Légion Etrangère, les 1^{er}, 2^e et 3^e Bataillons de Marche des Pionniers Volontaires Etrangers, soit 5 régiments et 5 bataillons.

Un certain nombre de Juifs répondirent à l'appel du général Sikorski et combattirent dans les rangs de l'armée polonaise en France. D'autres, réfugiés russes, etc., servirent dans les unités françaises.

Les 11^e et 12^e R.E.I. combattirent en Belgique, à Soissons, au Chêne-Populeux, aux Petites-Armoises. Du 11^e il ne revint que quelque 2.000 hommes, du 12^e — 1.200 environ. De la 13^e demi-brigade à Narvik il ne revint que 50 hommes; deux des bataillons furent cités.

Les 21^e et 23^e R.M.V.E. combattirent également en Belgique, dans le nord de la France et à Soissons et perdirent la moitié de leurs effectifs.

Le 22^e R.M.V.E. combattit dans des conditions héroïques dans la Somme et fut cité à l'ordre de l'Armée. Il perdit plus d'un tiers de ses effectifs.

Le 1^{er} Bataillon des Pionniers engagé à Châlons-sur-Marne perdit 200 hommes sur un effectif total de 1.000.

Furent cités collectivement : les 11^e et 12^e R.E.I.; 3 compagnies du 12^e R.E.I.; le 22^e R.M.V.E.; le 1^{er} et 2^e Bataillons de la 13^e demi-brigade de la Légion Etrangère.

(1) David Knout : « Contribution à l'histoire de la Résistance juive en France » (Ed. du Centre), page 79.

**Les bureaux
de recrutement
sont littéralement
envahis**



Les Engagés Volontaires Juifs dans la Seconde Guerre mondiale

par David DOUVETTE

UN RAZ DE MARÉE

Après la déclaration de la guerre, dès le 3 septembre 1939, les Juifs étrangers se précipitent dans les centres de recrutement, ouverts en grande hâte au ministère de la Guerre rue Saint-Dominique, dans les casernes parisiennes comme à Vincennes et Clignancourt mais aussi en province dans les villes de garnison et dans la plupart des métropoles provinciales. Principalement à Lyon, Marseille, Lille, Nancy, Metz où sont implantées d'importantes communautés juives immigrées.

COMBIEN DE VOLONTAIRES JUIFS ?

Il est bien entendu extrêmement difficile de donner des nombres précis, dans la mesure où tous les volontaires n'ont pas été recrutés et que seules les fiches de ceux qui ont été incorporés ont été archivées. Que par ailleurs un certain nombre de fiches ont été, soit perdues, soit détruites, lors de la débâcle ou intentionnellement, après que leur titulaire et leur famille aient été déportés et qu'ayant tous périés, personne n'a pu, après la guerre, les rétablir.

Les estimations les moins sujettes à caution font état d'environ 40.000 volontaires desquels il faut d'emblée soustraire les malades et handicapés, les pères de familles nombreuses, les hommes jugés trop jeunes ou trop vieux qui ont été renvoyés dans leurs foyers. Ce chiffre peut paraître énorme si on le rapporte à l'ensemble de la communauté juive immigrée forte de 160.000 personnes arrivées en France entre 1919 et 1939.

Autre problème épineux, qui rend difficile le chiffrage du nombre de volontaires juifs, c'est celui de l'établissement de l'identité juive. Les moyens existants pour ce faire sont assez empiriques : l'étude des patronymes, les listes des aumôneries militaires et les témoignages des familles et de leurs camarades volontaires pour les disparus, ainsi que les archives, quand elles ont pu être sauvées, des associations spécifiquement juives (mutuelles, culturelles, syndicales et politiques) auxquelles les volontaires avaient appartenu avant guerre. Enfin, il reste une der-



*Un engagé volontaire
Dessin original de François Szulman*

nière possibilité de quantifier, c'est celle de la composition des régiments et bataillons étrangers, où la proportion des Juifs est au minimum de 50 %. Sur 10.000 étrangers rassemblés au Centre d'Instruction de Barcarès (Pyrénées-Orientales), 5.000 sont Juifs.



LES RÉGIMENTS ÉTRANGERS

Jusqu'à la déclaration de la guerre, la tradition pour les étrangers volontaires était d'être incorporés dans la Légion Étrangère, créée à leur intention sous Napoléon III. Au 3 septembre 1939, le gouvernement est quelque peu embarrassé, les volontaires d'aujourd'hui sont tout à fait particuliers, ils ne s'engagent que pour la durée de la guerre et ne sont, en aucune façon, des baroudeurs. Il résout le problème en créant des régiments spécifiques qui restent toutefois rattachés à la Légion. Tout d'abord, il met à part les engagés allemands et autrichiens, dont les Juifs constituent 70 % des effectifs, pour lesquels il a une grande prévention, obsédé par une éventuelle infiltration ennemie. Il les expédie en Afrique du Nord où ils vont former les 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e Régiments Étrangers d'Infanterie.

Tous les autres volontaires étrangers sont répartis dans une première phase dans les 21^e, 22^e et 23^e Régiments de Marche des Volontaires Étrangers, formés à Barcarès (Pyrénées-Orientales).

Le 21^e R.M.V.E. est rattaché à la 35^e Division d'Infanterie, le 22^e à la 19^e D.I. et le 23^e à la 17^e D.I.

Sont également formés les 11^e, 12^e et 13^e Régiments Étrangers d'Infanterie rattachés respectivement à la 6^e, 8^e et 1^{re} Division d'Infanterie.

A ces six régiments s'ajoutent cinq Bataillons de Marche des Pionniers Volontaires Étrangers. La quasi totalité des Volontaires Étrangers sont versés dans les 5 Régiments plus la 13^e demi-brigade et les 5 Bataillons. Une minorité de Volontaires est versée dans la 1^{re} D.I. et le 1^{er} Bataillon Tchèque. La 1^{re} D.I., commandée par le général Sirkorski, est en fait l'armée polonaise constituée en France. Pour la constituer, on fait appel à tous les ressortissants polonais juifs et non-juifs vivant en France.

La population juive étrangère ne dépasse pas, en 1939, les 6 % de l'ensemble de l'immigration. Ces chiffres éloquentes suffisent à démontrer que les Juifs plus que tout autre veulent se battre contre l'Allemagne hitlérienne pour défendre la France, leur patrie d'adoption. Mais aussi pour défendre leurs proches et leur famille en danger.

« LA DROLE DE GUERRE »

Au front, les premiers volontaires étrangers à connaître le baptême du feu sont ceux de la 13^e demi-brigade. Envoyés le 28 avril 1940 en Norvège pour tenter de couper la route du fer scan-

LE PRIX DE LA GUERRE 1939-1945

Rappelons ces quelques chiffres pour nos enfants et nos petits-enfants :

Le 1^{er} septembre 1939, la Seconde Guerre mondiale commençait par l'agression de l'Allemagne hitlérienne contre la Pologne. Par son envergure, par le nombre de ses victimes et ses destructions, elle n'a pas d'égale dans toute l'histoire mondiale.

Elle dura six ans (2.194 jours) et fut menée sur trois continents : en Europe, en Afrique et en Asie et sur le territoire de 40 pays. 61 Etats et plus de 80 % des habitants de la planète y furent entraînés. 110 millions de soldats furent mobilisés. On dénombre 55 millions de morts, des soldats mais aussi des habitants paisibles, des vieillards, des femmes et des enfants.

Tel fut le prix versé par les peuples pour se délivrer de l'asservissement fasciste.

dinave aux Allemands. Sous le commandement du général Bethouart, trois bataillons britanniques, une division norvégienne incomplète et la 13^e demi-brigade réussissent à reprendre Narvik tombée 15 jours plus tôt entre les mains allemandes, mais c'est au prix de pertes effroyables. De la 13^e demi-brigade, ne rentrent en France que 50 rescapés, la plupart blessés et inaptes au combat. Les premiers volontaires juifs morts au combat se comptent déjà par dizaines. Leurs dépouilles resteront à jamais en terre norvégienne. Pour saluer comme il se doit le courage et le sacrifice de la 13^e demi-brigade, celle-ci et les 1^{er} et 2^e bataillons reçoivent une citation à l'Ordre de l'Armée. Un monument sera édifié à Narvik après la guerre pour en rappeler le souvenir.

LES AUTRES VOLONTAIRES SUIVENT

Fin avril 1940, le Haut état-major franco-anglais que dirige le général Gamelin, prépare une offensive en Belgique. Progressivement les Régiments des Volontaires Étrangers sont acheminés vers les points névralgiques d'attaque et de

défense. Ils sont ainsi répartis entre la Belgique, le nord de la France, les Ardennes et l'Alsace. Contre toute attente, les armées hitlériennes attaquent avec une violence inouïe, là où les Français se refusaient obstinément de les voir arriver. Le 10 mai 1940, dans un déluge d'artillerie lourde et un déferlement de bombardements des Stukas qui sèment la terreur, les troupes allemandes se ruent sur deux axes : la Belgique et le Luxembourg par l'Est, et la France par les Ardennes. Pour le Haut commandement français c'est la surprise et même un terrible



choc dont il met plusieurs jours à se remettre avant de pouvoir réagir et de redéployer les armées françaises sur les lignes du front. Le 13 mai 1940, les Allemands s'emparent de Sedan. L'ennemi a réussi à pénétrer sur le sol national. Pour tous les soldats, appelés et volontaires, c'en est fini de « la drôle de guerre ». Les régiments étrangers sont parmi les tout premiers à rejoindre les fronts. Ce n'est pas une grande consolation, mais les volontaires reçoivent pour la circonstance des uniformes plus adaptés et un armement un peu plus conséquent quoique, dès le départ, de très loin insuffisant.

LE 21^e R.M.V.E.

Cantonné depuis le 28 avril 1940 en Alsace, le 21^e R.M.V.E. rejoint la 35^e D.I. dont il essaie de contenir la percée allemande dans les Ardennes. La position se trouve entre les villages Lechesne et les Petites Armoises. Cette nuit-là, pour leur baptême du feu, les volontaires du 21^e réussissent à empêcher d'incessantes tentatives d'infiltration. Le lendemain, ils sont pilonnés toute la journée par l'artillerie. La densité du feu est telle qu'elle perturbe sérieusement le ravitaillement en vivres et munitions déjà déficitaire. En dépit de la situation et des nombreux morts, le 21^e R.M.V.E. tient ferme. Il tient tant et si bien que,

le 30 mai, les Allemands tentent de percer à 2 kilomètres de là, mais le 21^e R.M.V.E. réussit une nouvelle fois un exploit en stoppant l'ennemi. Il tient même au-delà de toute espérance jusqu'au 9 juin, malgré les attaques nombreuses et violentes.

Le 9 juin, après un bombardement intensif, les Allemands attaquent en force toute la 35^e D.I., ceux-ci sont repoussés. Les pertes sont phénoménales. Le 10 juin, cette dernière décroche et, tout en se repliant, continue les combats intensifs. En forêt d'Argonne, le 15 juin, ils sont à Rambercourt et atteignent la forêt de Vaucouleurs, puis sur la Meuse ; là, ils sont chargés de tenir la tête de pont pour permettre à la 35^e D.I. de traverser la Meuse. Sous les bombardements et les attaques, le 21^e R.M.V.E. se sort avec honneur de sa mission mais il est exsangue. Puis il est envoyé au village de Colombey-les-Belles où il réussit à endiguer la progression allemande ; c'est son dernier combat. Il reçoit l'ordre de replier vers le nord. Ordre qui l'envoie directement dans un piège car il se trouve coupé de tout.

Affaiblis, démunis, les volontaires continuent néanmoins à résister avec acharnement. Le 22 juin, ils reçoivent l'ordre de cesser le feu.

Un monument érigé à Noirval (Ardennes) après la guerre rappellera leur sacrifice.

LE 22^e R.M.V.E.

Fin avril 1940, il est en Alsace et rejoint le front



le 25 mai dans la Somme car les Allemands, opérant en tenailles, font une seconde percée par le nord. Le premier objectif militaire du 22^e R.M.V.E. est la reconquête du village de Villiers-Carbonel. Pour leur premier engagement, les volontaires du 22^e réussissent une action d'éclat. Non seulement ils reconquièrent le village mais ils le gardent, repoussant jour après jour les ruées allemandes et ce pendant plus de 8 jours. L'exploit est tel que le colonel Villiers-Moriame, commandant du 22^e, vient en personne féliciter les combattants. Le régiment tout entier reçoit une citation à l'Ordre de l'Armée.

Dans les jours qui suivent, bien que les lignes françaises soient enfoncées, le 22^e R.M.V.E. lui, tient toujours, obligeant l'ennemi à le contourner pour ne pas ralentir sa marche en avant. Complètement encerclé, ne pouvant opérer aucune manœuvre de repli ni la moindre tentative pour briser l'encerclement, les volontaires du 22^e R.M.V.E. qui n'ont plus ni armes, ni munitions sont obligés de se rendre le 6 juin 1940 à Marché-le-Pot (Somme).

LE 23^e R.M.V.E.

Fin avril 1940, le 23^e R.M.V.E. est amené dans le Nord puis en Belgique pour participer à l'imminent combat, mais qui n'aura jamais lieu; ils sont ramenés début juin sur le front de l'Aisne alors que les chars de Guderian et de Rommel ont réussi leur percée. Tant bien que mal, les armées françaises avaient réussi à contenir jusque-là la ruée allemande sur la Somme et dans

les Ardennes. Les Allemands alors lancent une troisième offensive sur l'Aisne qu'ils franchissent en deux points à Missy, à 9 kilomètres de Soissons puis à Pommiers de l'autre côté de la ville à 5 kilomètres, serrant ainsi Soissons dans un étau.

Les Allemands qui ont réussi à liquider la poche de Dunkerque en obligeant les Britanniques à rapatrier leurs troupes en catastrophe et faisant plus de 100.000 prisonniers se tournent le 5 juin 1940 vers le Sud. Le généralissime Weygand établit en catastrophe sa ligne de front sur l'axe Aisne-Somme.

Les chars du 7^e Panzer Division de Rommel foncent sur Rouen et établissent une tête de pont à 20 kilomètres d'Amiens à Condé-Folie. C'est la 17^e Division d'Infanterie, dont dépend le 23^e R.M.V.E., qui est chargée d'arrêter cette nouvelle percée allemande. Le 7 juin, pour les volontaires du 23^e R.M.V.E., c'est le baptême du feu.

Les volontaires du 23^e R.M.V.E. se battent comme des « lions » et ne cèdent pas un pouce de terrain. Chaque jour, les pertes sont un peu plus lourdes; mais le plus tragique n'est pas encore là. Par une invraisemblable et inacceptable erreur de transmission, surtout en temps de guerre, la 17^e Division d'Infanterie est sur ordre envoyée plus au Nord mais bien trop loin, et se trouve rapidement non seulement isolée mais à découvert sur tous ses flancs.

Les Allemands s'emparent très facilement de



toute l'artillerie et de la moitié de la 17^e D.I. Le restant, formant le tronçon Ouest où se trouvent les étrangers du 23^e R.M.V.E., continue non seulement à se battre mais à tenir.

Lorsque l'ordre de cesser le feu est donné, le bilan des pertes du 23^e R.M.V.E. s'élève à 50 %. Comme pour leurs camarades du 21^e et du 22^e, le 23^e R.M.V.E. aura un monument rappelant sa vaillance au village de Missy-le-Bois.

LE 12^e R.E.I.

Le 12^e R.E.I., sous le commandement du lieutenant-colonel Besson, rentre en contact avec l'ennemi le 6 juin 1940 au fameux « Chemin des Dames », haut lieu de combats de la Première Guerre mondiale. Le 3^e bataillon y est complètement décimé. Puis il est appelé en renfort sur le front de l'Aisne et participe à la défense de Soissons. A l'appel du cessez-le-feu, il rend les armes le 22 juin, après avoir livré un combat exemplaire.

Quand les rescapés du 12^e R.E.I. arrivent à Saint-Amand-Monrond, dans le Cher, ils ne sont plus que 1.200. Pour sa très grande bravoure, le 12^e R.E.I. est cité à l'ordre de l'armée.

Le capitaine Bailly qui commanda la 11^e compagnie du 12^e R.E.I. témoignera après la guerre :

« Qu'il soit permis à l'un de ceux qui eurent l'honneur de combattre dans les rangs de ce beau régiment de témoigner du dévouement, de l'énergie et du courage de ces légionnaires engagés volontaires pour la durée de la guerre qui n'avaient reçu qu'une formation militaire de quelques mois avant d'être soumis à l'épreuve du combat... »

Un monument est élevé à Neuilly-Saint-Front, dans l'Aisne qui rappelle le souvenir des combats héroïques du 12^e R.E.I.

LE 11^e R.E.I.

Le 11^e R.E.I., rattaché à la 6^e division d'infanterie, commandée par le général Touchon, participe dès la fin mai aux combats de la Meuse et de la Meurthe-et-Moselle où les Allemands, à partir de Sedan, ont lancé leur blitzkrieg. Puis il est envoyé sur le front de l'Aisne.

Tout aussi combattifs et courageux que leurs camarades des autres régiments étrangers, les volontaires du 11^e R.E.I. se battent farouchement avec le peu de moyens mis à leur disposi-



tion et tiennent des positions impossibles à tenir là.

Les armées françaises qui résistent ici encore au rouleau compresseur allemand le doivent en très grande partie aux combattants volontaires étrangers.

Comme en témoignera, au procès de Riom, le général François :

« Nous venions de relever trois divisions avec notre seule division. Le 11^e R.E.I. s'est battu d'arbre en arbre. » Le 11^e R.E.I. obtient lui aussi une citation à l'ordre de l'armée.

Quand ils cessent les combats, il a perdu plus du tiers de ses hommes. Et les rescapés sont envoyés en captivité en Allemagne.

Les volontaires étrangers, et parmi eux les volontaires juifs, ont été sans doute parmi les rares à se battre jusqu'au bout. Car, plus que tout autre, ils savaient ce que signifierait pour la France, pour eux et pour leur famille, la défaite. Soulignons qu'alors que les troupes hitlériennes entraient et paradaient à Paris le 14 juin : que Pétain, accédant à la tête du gouvernement le 17 juin, demandait un armistice aux Allemands, les volontaires étrangers continuaient à se battre jusqu'au 22 juin.



L'Agence de Voyages ATLANTIC LLOYD

VOUS PROPOSE

**PROFITEZ DES PRIX EXCEPTIONNELS POUR LES VOYAGES EN ISRAËL
AUX U.S.A. ET EN EXTRÊME-ORIENT**

Départ par avion à des conditions très intéressantes

I S R A Ë L

Départ chaque jour, de 6 jours à 1 mois à partir de **2.550 F**

Départ chaque dimanche par Charter à partir de **2.000 F**

EXTRÊME-ORIENT, U.S.A. ET MEXIQUE

Plusieurs voyages sont prévus pour l'année 1990

FÉVRIER 1990 : CARNAVAL DE RIO : Aller-retour par avion

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS ET PROGRAMMES, ADRESSEZ-VOUS A :

ATLANTIC LLOYD

39, rue de l'Arcade, 75008 PARIS - Tél. 42.65.71.35 +

Licence 327 A

S. A. „T. H.“

CONFECTION POUR HOMMES



71, rue de Turenne - 75003 PARIS

Tél. 48.87.92.84

Madelène

**PRÊT A PORTER DE LUXE
SPÉCIALISTE CUIRS ET PEAUX**

PALAIS DES CONGRÈS

Place de la Porte Maillot - 75017 PARIS

Tél. 46.40.24.21 et 46.40.24.22

TÉMOIGNAGES DES CHEFS MILITAIRES



En 1939-1940, les engagés volontaires juifs de toutes nationalités et du monde entier sont accourus pour servir la France. Beaucoup y sont morts dans les rangs des vieilles unités de notre Armée, comme dans ceux des jeunes régiments de volontaires étrangers.

Ils ont continué à servir — et à mourir — parmi les Français Libres comme dans les cohortes des Forces Françaises de l'Intérieur, et je ne saurais oublier ceux que j'ai eu ainsi l'honneur de commander en 1943 et en 1944 sur notre sol envahi.

Ils ont glorieusement participé aux campagnes de la libération depuis Tunis jusqu'au cœur de l'Allemagne.

Au coude à coude avec ceux de toutes les familles spirituelles de tous les pays épris de liberté, ils ont été, comme eux, les bons ouvriers du maintien de la France.

Général ZELLER

Ancien Gouverneur Militaire de Paris

L'ANNÉE 1989

Elle marquera le cinquantième anniversaire de notre rencontre à Barcarès, une rencontre qui a marqué profondément ma vie de jeune prêtre en élargissant le réseau de mes relations et en me faisant découvrir que la fraternité était possible à travers la diversité des appartenances à une nation ou à une conviction religieuse. De ce fait, ma foi chrétienne s'est beaucoup enrichie à travers tous les dialogues dont elle s'est nourrie.

Comment ne pas nous réjouir, depuis ce temps-là, de toutes les réconciliations qui ont été possibles tant au niveau de l'Europe que du monde ! Avec vous, je ne puis que souhaiter que progresse encore cette œuvre de paix et de réconciliation et que disparaissent toutes les formes d'oppression.

Je vous redis la fidélité de mon amitié et de ma prière.

Marius MAZIER

Archevêque de Bordeaux



Le 12^e Etranger de l'Infanterie, formé en date du 25 février 1940, sous le commandement du lieutenant-colonel Besson, est engagé dès les derniers jours de mai. C'est cependant à partir du 6 juin et

sans trêve jusqu'à l'armistice, qu'il supporte les plus durs combats. Entre le 6 et le 8 juin, le 3^e Bataillon est entièrement décimé au Chemin des Dames et sur l'Aisne à l'est de Soissons. Les autres Bataillons et les Compagnies Régimentaires supportent à leur tour le choc de l'ennemi le 8 juin à Soissons, puis, jusqu'au 23 juin, couvrent, en combattant chaque jour, la dure manœuvre de retraite qui les conduit jusqu'au Cher. Ce sont quelque trois cents survivants seulement, groupés autour du lieutenant-colonel Besson qui se retrouvent le 25 juin à Saint-Amand-Montrond (Cher).

Qu'il soit permis à l'un de ceux qui eurent le grand honneur de combattre dans les rangs de ce beau régiment de témoigner ici du dévouement, de l'énergie et du courage de ces Légionnaires dont la plupart, engagés volontaires pour la durée de la guerre, n'avaient reçu qu'une formation militaire de quelques mois avant d'être soumis à l'épreuve du combat.

Parmi eux, un nombre important d'engagés juifs de toutes nationalités, qui, avec les volontaires espagnols, constituaient l'essentiel de l'effectif. Mal entraînés, équipés et armés de façon insuffisante trop souvent, ils surent du moins, comme le rappelle la citation accordée au 12^e R.E.I. : « Donner partout l'exemple de la discipline et de la valeur, ne jamais se laisser abattre, ajoutant par leur tenue au feu, une page héroïque au livre de Gloire de la Légion Immortelle. »

Ils avaient, pour que la France vive, pris les armes, et le plus grand nombre a succombé dans des combats inégaux. Leurs tombes jalonnent la route de leur sacrifice dans tous ces petits villages qu'un sort incertain leur donnait pour un jour la mission de défendre.

Ils ont tous, pleinement, fait leur devoir d'hommes et de soldats, servant en Légionnaires avec honneur et fidélité.

Gardons, nous les survivants, le souvenir et la fierté de leur exemple.

R. BAILLY

Chef de Bat. de Rés., ex-Capit. Cdt la 11^e Cie du 12^e R.E.I.



toujours été à l'arrière-garde.

Colonel Jean BESSON

Ex-Commandant du 12^e R.E.I.



L'honneur m'a été donné, en 1940, de mener au baptême du feu la sixième Compagnie du Vingt-deuxième Régiment de Marche des Volontaires Etrangers.

C'était le 25 mai 1940. Notre régiment avait été jeté dans la poche de la Somme pour contribuer à la colmater. Mon unité, qui attaquait en tête, avait reçu mission de s'emparer du village de Villers-Carbonnel.

Les officiers et sous-officiers qui avaient participé à l'entraînement des deux cents volontaires de ma « Sixième », laquelle comprenait cent vingt israélites environ, pour la plupart médecins, hommes d'affaires, commerçants ou artisans, avaient admiré, comme moi, l'ardeur et la ferveur unanimes dont ces hommes, si peu préparés par leur passé à devenir des soldats, avaient supporté, aux camps de Barcarès, puis du Larzac, les dures fatigues de leur formation militaire, aussi intense qu'accélérée.

L'élan avec lequel, le 25 mai 1940, ils traversèrent les tirs de barrage d'une extrême violence, par lesquels les Allemands essayèrent en vain de nous interdire l'accès de Villers-Carbonnel, le calme et la discipline parfaite qui régnèrent dans le triangle formé par ma Compagnie lorsque, Villers-Carbonnel une fois conquis, elle dut passer la nuit, complètement isolée, en avant du village, sous le harcèlement des projecteurs, des canons et des mitrailleuses ennemis, l'ordre et l'impossibilité que nos volontaires opposèrent, le lendemain, aux contre-attaques allemandes leur valurent aussitôt les félicitations du colonel Villiers-Moriamé, qui commandait notre Régiment et qui vint spécialement de son P.C. jusqu'à nos positions pour les complimenter.

Blessé au cours de ces contre-attaques, j'ai appris depuis par mes camarades, par les citations décernées à mon Régiment tout entier et à un grand nombre de mes volontaires, comme par ce que les Allemands ont écrit à ce sujet, que tout le Vingt-Deuxième Etranger, s'était comporté avec le même courage jusqu'à l'armistice.

Ce que je tiens à souligner dans ce modeste message, c'est avec la plus profonde fraternité qui unissait tous nos volontaires sans distinction de nationalité, de confession ou de classe, l'émouvante gratitude dont ils faisaient preuve dans leur propos envers la France qui les avait accueillis et le désintéressement sans réserve ni condition avec lequel ils avaient fait à notre pays le sacrifice de leur vie, abandonnant pour lui, en pleine liberté, des situations souvent enviables et, surtout, des êtres très chers.

Commandant Maurice POURCHET

Ex-Commandant de la 6^e Cie du 22^e R.M.V.E.



La France a toujours été l'asile traditionnel des opprimés et des persécutés.

En 1939, des réfugiés de toute race et de toute opinion s'enrôlèrent par milliers dans ces fameux « régiments de marche », formés presque exclusivement de « volontaires étrangers », parmi lesquels les « engagés volontaires juifs » étaient nombreux.

Un grand nombre d'entre eux est tombé au Champ d'Honneur, « morts pour la France ».

Pendant les années sombres de l'occupation, la vague de terreur a envahi la France; des milliers de ces anciens combattants, et plus particulièrement les engagés volontaires juifs — parmi lesquels je comptais de nombreux amis — ont été traînés vers les camps de la mort.

Un certain nombre, prisonniers ou blessés, furent rapatriés par le camp de Compiègne, mais au lieu d'être libérés, furent dirigés vers les camps de concentration.

D'autres libérés réellement, furent raflés quelque temps après et allèrent rejoindre leurs camarades d'infortune.

Très peu sont ceux qui ont survécu.

Ce témoignage, destiné à perpétuer la mémoire des engagés volontaires, et plus particulièrement de ceux tombés au Champ d'Honneur et dans les camps de la mort, de ceux qui ont fait volontairement le sacrifice de leur vie, rappellera aux générations futures, une épopée grandiose de la lutte pour la liberté humaine.

Jean MASSON

Ancien Ministre des Anciens Combattants
et Victimes de Guerre



Les Juifs ont été parmi celles des victimes du nazisme qui ont été persécutées en plus grand nombre.

Des milliers de Juifs de toute origine, résidant en France, se sont engagés dans l'Armée française pour défendre leur patrie d'adoption. Parmi eux, il y a de

nombreux martyrs, de nombreux héros.

A tous ces magnifiques artisans de la lutte contre l'oppression va notre inaltérable reconnaissance.

Notre sort a été lié au leur dans les épreuves et les périls.

Puissions-nous désormais rester unis pour le meilleur, comme pour le pire !

Vincent BADIE

Ancien Président de la Commission des Pensions de l'Assemblée Nationale



Les anciens combattants des deux guerres ont apprécié grandement le courage et l'abnégation des combattants juifs, dans la lutte pour l'indépendance et la libération de la France.

Venus dans notre pays, à la suite des persécutions dont ils étaient victimes dans les pays fascistes,

les Juifs de toutes origines se sont engagés dans les Armées françaises dès le début de la guerre, et un grand nombre d'entre eux ont participé aux combats de la résistance à l'occupant nazi.

Leur participation fut importante et je suis sûr d'interpréter les sentiments de tous les anciens combattants en déclarant que les combattants volontaires juifs ont rendu les plus grands services à la cause de l'indépendance française.

Félix BRUN

Ancien Président de l'Association Républicaine des Anciens Combattants



Les volontaires étrangers engagés dans les combats de 39-40 comptaient dans leurs rangs de très nombreux soldats juifs de toute origine.

J'ai eu l'honneur de me trouver avec ces combattants héroïques.

Après avoir traversé avec eux une douloureuse captivité, je les ai retrouvés dans la Résistance, où, d'un même cœur, ils continuaient la lutte contre l'armée hitlérienne pour la civilisation et pour l'indépendance de la France.

Je vous remercie de l'occasion que vous me donnez de leur manifester une fois de plus mon amitié, particulièrement à cette heure où doivent se rejoindre tous ceux qui sont résolus à empêcher la renaissance du militarisme allemand et à préserver la liberté et l'existence même de notre patrie.

Général JOINVILLE



Je veux rendre hommage à tous les anciens combattants juifs, avec ou sans uniforme :

– à ceux qui étaient capables d'apporter le don de leur vie à la lutte pour les libertés humaines, pour l'indépendance de la France, en s'engageant dans les régiments de marche des vo-

lontaires étrangers;

– à mes compagnons d'armes qui, la France envahie, n'ont pas voulu accepter la défaite et courber l'échine devant les hordes nazies, en entrant dans les rangs glorieux de la Résistance et en livrant une lutte implacable à l'envahisseur.

Ils n'ont posé aucune condition, mais revendiquaient uniquement le droit de se battre et de mourir pour l'indépendance de la France, pour la liberté et pour la paix.

Gaston LAROCHE

Ex-Colonel F.F.I.-F.T.P.F.

TÉMOIGNAGES DE DIVERSES PERSONNALITÉS



Venus de différents pays où régnaient l'antisémitisme et la dictature, des Juifs se fixèrent en France, terre d'asile par excellence. Trouvant dans notre pays le respect des croyances et des libertés, ils se distinguèrent, par leur labeur et leur esprit d'initiative, apportant ainsi une appréciable contribution à la prospérité nationale.

Quand se lève le spectre de la guerre, les Juifs de France n'hésitent pas à subir le sort de nos compatriotes; ils s'engagent et combattent vaillamment pour leur Patrie d'adoption.

Ils ressentent ensuite vivement l'humiliation de la défaite qui équivaut pour eux à la perte de leur idéal.

Mais les Juifs qui avaient échappé à la captivité et à la mort, se ressaisissent rapidement et s'inscrivent à des réseaux de la Résistance où ils prennent une part active à la désorganisation matérielle et morale de l'ennemi... Beaucoup hélas, connurent alors la torture et les camps de concentration.

Combien est longue la liste des engagés volontaires et anciens combattants juifs, morts pour notre Pays. Par leur courage et leur sacrifice ils ont droit à notre admiration et à notre reconnaissance.

Edouard HERRIOT



A une époque où le racisme tend à renaître, je voudrais vous féliciter de votre initiative.

Les prisonniers de guerre, combattants de 40, ne sont pas prêts d'oublier les sacrifices consentis par ceux de leurs camarades engagés dans les régiments étrangers dont les rangs furent décimés si grandement, durant tout le temps de la campagne de France.

En captivité, nous avons pu voir comment la brutalité nazie s'exerçait, au nom du racisme, contre ces frères de combat.

N'oublions pas non plus leur aide et leur lutte à nos côtés dans la résistance des camps. N'oublions pas l'apport aux organisations de résistance clandestine des évadés d'Allemagne appartenant aux régiments étrangers.

Soyez sûrs que les combattants de 39-45, les P.G., n'oublieront jamais l'aide immense apportée pour la reconquête de l'indépendance de notre pays, par ceux qui étaient venus chercher sur le sol de France un refuge et y trouvèrent une Patrie.

P. BUGEAUD

Président de l'Association des Combattants
Prisonniers de Guerre de la Seine



C'est bien volontiers que je vous adresse en ces lignes, le témoignage de l'affectueux sentiment que nous éprouvons à l'égard des engagés volontaires juifs, de l'une et de l'autre guerre, car nous ne saurions affirmer ce sentiment à l'égard des engagés volontaires et anciens combattants juifs 1939-1945 sans y associer leurs précurseurs, les engagés volontaires de 1914-1918.

J'ai eu l'honneur, en 1915, de combattre en Artois aux côtés de nos camarades engagés volontaires juifs et je leur adresse l'hommage de mon admiration pour leur courage et leur esprit de sacrifice.

J'adresse à nos camarades engagés volontaires juifs de la guerre 1939-1945, le même témoignage qu'à ceux de 14-18.

Ces deux générations d'hommes ayant le même idéal, le même esprit de sacrifice ont droit à la reconnaissance de leurs camarades anciens combattants.

Jean VOLVEY

Ancien Président de l'U.D. de l'U.F.A.C.
de la Seine



Ma sympathie admirative est acquise à l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs, ne fût-ce que du seul fait qu'elle fait appel à l'union et qu'elle groupe des engagés volontaires et anciens combattants juifs ce qui est synonyme de courage, de sacrifice.

Il s'agit de volontaires d'origine étrangère qui se sont engagés et qui ont combattu pour défendre avec leurs frères français d'origine, la justice, la liberté et la dignité humaine. Ceci donne le prix à leur geste de solidarité : il n'y a pas trente-six conceptions de la justice, il n'y en a qu'une et c'est pour la défense de cet idéal qu'ils se sont solidarisés et qu'ils sont groupés aujourd'hui.

Que vos camarades sachent que j'ai pour eux admiration et estime.

Léon MEISS

Président de Chambre à la Cour d'Appel de Paris



Comme on le sait, à la déclaration de guerre en septembre 1939, le Comité d'entente des associations d'anciens combattants et volontaires juifs de la guerre 1914-1918 organisa le recrutement des volontaires juifs. Des milliers d'inscriptions furent ainsi recueillies, parmi lesquelles un nombre impressionnant d'étrangers. Envoyés dans divers centres d'instruction, ils y vécurent dans des conditions très pénibles, puis furent envoyés au front le plus souvent mal équipés et mal armés. Ils se battirent néanmoins héroïquement. Prisonniers, ils eurent beaucoup à souffrir des Allemands, qui refusaient de les traiter comme des soldats réguliers. Les persécutions antijuives ne les ont pas épargnés et ils furent même, dans beaucoup de cas, notamment de la part des

autorités vichyssoises, plus exposés que les autres Juifs, en France occupée comme en zone libre.

Il faut féliciter l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs d'avoir songé à recueillir et à enregistrer leurs faits d'héroïsme, à décrire leur odyssee et le rôle éminent qu'ils ont joué dans la participation à la lutte du peuple français pour son indépendance.

Léon LYON-CAEN

Premier Président Honoraire de la Cour de Cassation
Président du M.R.A.P.



Président de la « Tramon-tane », Association amicale des Anciens du 21^e R.M.V.E., je ne saurais oublier que parler de la participation des Juifs à la campagne 1939-1940 équivaut à parler des Régiments de Marche de Volontaires Etrangers. En

effet, pour les trois Régiments de Marche qui ont été constitués au camp de Barcarès, la participation des Juifs représentait plus de cinquante pour cent.

Campagne de France... Les Ardennes... Le Chêne Populeux... La Somme... L'Oise... Plus de 2.000 morts... D'innombrables blessés... Plus de 4.000 prisonniers... Ces chiffres parlent d'eux-mêmes et se passent de tout commentaire.

Dans une époque où l'on a trop tendance à oublier, je vous félicite de me donner l'occasion de rappeler ces chiffres et de dire l'admiration et le

respect que tout Français doit avoir pour ces Juifs volontaires de la guerre 1939-1940.

Maurice VINCIGUERRA

Président de l'Amicale du 21^e R.M.V.E.



A mes camarades Engagés Volontaires Juifs du 12^e R.E.I. j'adresse mon affectueux souvenir.

Depuis la campagne de France où, dans notre régiment, vous avez vécu des moments parfois difficiles, auxquels vous n'étiez pas préparés, je suis heureux de vous adresser, aujourd'hui, l'hommage de l'un de vos anciens officiers à qui vous avez prouvé vos qualités d'homme qui font le vrai légionnaire.

Capitaine V. TIZON

Ex-Commandant de la C.H.R.



Notre hommage aux engagés volontaires et anciens combattants juifs de la guerre de 1939-1945, s'adresse à eux tous, quel que soit le groupement auquel ils appartiennent. Il ne saurait être question non plus de distinguer entre leurs morts. Pour avoir été unis dans le péril et unis dans le sacrifice, ils restent toujours unis dans notre esprit et dans notre cœur.

Les uns sont tombés glorieusement sur les champs de bataille ou dans les combats de la Résistance, les autres ont péri obscurément en prison ou dans des camps de concentration, mais tous ils sont morts pour la France.

Ce n'est pas la première fois que des Juifs étrangers accourent au service de notre pays attaqué; ceux de 1939-1945 ont suivi l'exemple de leurs aînés de 1914-1918. Comme eux, spontanément et simplement, ils sont venus à l'heure du danger lui faire l'offrande totale de leur existence.

Ce geste sublime, deux fois répété, témoigne hautement de l'intensité de l'amour que nos coreligionnaires étrangers ressentent pour la France ainsi que de l'immense reconnaissance qu'ils éprouvent pour le généreux pays des Droits de l'Homme et du Citoyen.

On dit avec raison : « Tout homme a deux patries, la sienne et la France ».

Les engagés volontaires et anciens combattants juifs l'ont prouvé avec éclat : en s'engageant et en mourant pour la France.

Jacob KAPLAN

Ancien Grand Rabbin de France

Société Financière pour la France et l'Etranger

Société à responsabilité limitée au capital de 20.000 Francs

Max MAMAN, Gérant

Achat et vente or et change

SIÈGE SOCIAL :

97, rue de Richelieu - 75002 PARIS (32, passage des Princes)

Téléphone : 42.97.48.11

AGENCE :

GALERIE DU CLARIDGE

74, avenue des Champs-Élysées - 75008 PARIS

Téléphone : 45.63.99.28 - 45.63.99.52

R.C. Seine 59 B 1601



Monument de l'Union au Cimetière de Bagneux réalisé par le grand sculpteur Rapoport. Au pied de ce monument reposent 70 de nos camarades morts au combat les armes à la main. Nous les avons ramenés de plusieurs champs de bataille.

TÉMOIGNAGES DES MEMBRES DE L'UNION

Dr S. DANOWSKI



I. - NOTRE ENGAGEMENT

1) Début septembre 1939, la Pologne est envahie par les troupes hitlériennes.

Fidèle aux promesses données, la France se porte à son secours et déclare la guerre à l'Allemagne, le 3 septembre. Les murs se couvrent d'affiches décrétant la mobilisation générale et les Français rejoignent leurs centres de mobilisation respectifs.

Nombreuse, compacte, une foule stationne rue Saint-Dominique devant le ministère de la Guerre. Le service d'ordre est débordé, la bousculade est grande tant les étrangers s'empressent de venir souscrire à l'engagement volontaire, pour la durée de la guerre.

Il y a là des hommes de cinquante-deux nationalités et des Juifs en majorité. Hommes de toutes conditions sociales, de tous âges. Des hommes qui n'ont jamais porté les armes, venus de pays lointains, viennent, animés de la volonté d'offrir à ce pays hospitalier, la France, le meilleur d'eux-mêmes : leur vie, pour l'aider à combattre un puissant ennemi.

Il leur faudra attendre deux, trois jours, avant de connaître le bonheur d'être inscrits, examinés, et portés sur la liste des engagés.

Par milliers, ces volontaires étrangers se félicitent mutuellement d'avoir la possibilité de témoigner ainsi à leur seconde patrie, comme le disait Henri Heine, leur reconnaissance de les avoir admis sur son sol.

Des semaines durant, ils se sont impatientés, dans l'attente de l'appel

de départ pour les camps d'instruction de Valbonne, près de Lyon, ou de Barcarès, près de Perpignan.

Enfin, ce jour arrive. La séparation d'avec les siens est pénible.

Quotidiennement, des trains bondés d'engagés volontaires quittent la gare de Lyon, les emportant vers Sathonay, où se trouve le dépôt de la Légion Etrangère, première étape avant la prise de contact avec les autorités militaires.

L'air y est froid, l'hiver rigoureux, et brutal est le passage de la vie civile à la vie militaire.

En guise de lit : la paille par terre dans les baraquements... Réveil lourd, glacial, qu'un « jus » réchauffe peu... Rassemblement sur rassemblement. Appel sur appel... Visite d'incorporation, photographies de face et de profil, avec numéro matricule, empreintes digitales, etc.

A chaque engagé volontaire de trouver une capote, un pantalon à sa taille, une vareuse à peu près présentable... un calot « chic », afin d'avoir l'allure d'un vrai soldat.

2) Barcarès. Une morne langue de sable entre l'étang et la mer. Un camp de baraques Adrian sommairement construites à même le sable, sans plancher... Pour couchettes, des bottes de paille sur des bâtons... Les paillasses apparaîtront plus tard.

Ce camp avait été hâtivement construit en 1939 pour y interner les restes des troupes républicaines espagnoles. Ces hommes avaient été évacués en septembre 1939 vers Argelès pour faire place aux engagés volontaires... qui eurent la très mauvaise surprise de trouver ces baraques infestées de puces dont jamais ils n'arrivèrent à se débarrasser.

Un bon nombre de ces Espagnols s'engagèrent eux aussi pour continuer le combat contre Hitler.

L'approvisionnement de notre unité en mortiers, canons de 37, téléphones de campagne, faisait défaut et, sous ce rapport, l'instruction s'avérait sommaire. Aussi, en avril 1940, le 23^e fut-il envoyé au stage du camp de Larzac, pour parfaire sur un terrain accidenté l'instruction impossible à pousser à Barcarès, avec des moyens plus abondants, une dotation en munitions... Avec les mêmes cadres qui nous avaient formés en unité combattante, nous partîmes au front lorsque les Allemands envahirent la Belgique.

II. - NOTRE DÉPART AU FRONT

La nouvelle du départ au front ne fut divulguée que la veille au soir. Une distribution d'effets neufs, faite quelques jours auparavant, eût pu servir d'avertissement, de signe précurseur d'un imminent changement...

Cette dernière nuit, on dormit peu, chacun mesurant l'étendue du danger qui le menaçait, mais l'acceptant avec fermeté, puisque c'était là l'ultime objet de notre engagement. Chacun allait avec courage devant le sort qui l'attendait là-haut, devant l'ennemi.

Rassemblés à l'aube du 4 juin, bataillon par bataillon, clique en tête, les hommes du 23^e partirent à pied et franchirent les 20 kilomètres séparant Barcarès de Rivesaltes, la gare la plus proche.

Le débarquement eut lieu dans la nuit du 5 au 6, en grand silence, dans une petite gare d'aiguillage. Le ciel rouge, le sourd grondement du canon tonnant par intermittence, disaient que nous n'étions pas loin des lignes.

De bon matin, embarqués dans des autobus camouflés, nous étions amenés en ligne et mis en position. Presque aussitôt, le 23^e recevait son baptême du feu.

A Barcarès, il y a 50 ans...

par Maurice SISTER



Barcarès... A l'occasion de ce 50^e anniversaire des engagements volontaires, combien de souvenirs surgissent quand on prononce le nom de cette ville où des milliers d'immigrés juifs ont été apprendre le métier de soldat afin de lutter contre

Hitler ! Qui de nous peut oublier le séjour de Barcarès ? Le camp et ses rangées de sinistres baraquements en bois, avec la tramontane qui soufflait sans discontinuer, jetant du sable dans les yeux et la bouche, dans les gamelles et nos lits de soldats.

Les « héros » de Barcarès ont été, pour la plupart, des ouvriers immigrés : tailleurs, tricoteurs, ébénistes, cordonniers, électriciens, ouvriers d'usine, artisans, étudiants, jeunes et hommes mûrs sur la cinquantaine.

On trouvait aussi parmi nous des hommes nés en France ou établis très tôt dans ce pays et qui n'étaient pas devenus citoyens français, des écrivains, des poètes, des journalistes, des artistes-peintres, des acteurs, etc., ainsi que des militants de diverses organisations et des sociétés mutualistes juives.

La majorité des non-Juifs était composée de républicains espagnols, engagés volontaires, et qu'on avait libérés des camps d'internement où ils étaient enfermés depuis la victoire de Franco. On trouvait aussi des Bulgares, des Yougoslaves, des Grecs, des Belges, des

Suisses, des Portugais et des Turcs vivant en France depuis des années. Il y avait même quelques Brésiliens ainsi que des Cubains, des Argentins, etc.

En un mot, un amalgame de peuples et de nationalités de plus de cinquante pays. Cependant, la grande majorité (comme lors de la guerre de 1914-1918) était composée d'engagés volontaires juifs. On estime que les Juifs constituaient 60 à 70 % des effectifs des trois régiments (21^e, 22^e et 23^e) formés dans la garnison de Barcarès qui comptait entre 12.000 et 15.000 soldats.

La garnison de Barcarès

Le premier acte de la « comédie » barcaressienne se déroula lors de la distribution des vêtements et des chaussures militaires qu'on nous jeta sans tenir compte aucunement de nos mesures, selon le bon plaisir des cadres constitués en majorité de sous-officiers de la Légion étrangère.

Beaucoup d'entre nous flottaient tout simplement dans les grandes vestes bleues et dans les longues et minces molletières qui gardaient le souvenir des « poilus » de la Première Guerre mondiale et peut-être de temps plus anciens. D'autres n'arrivaient pas même à entrer dans les vêtements et prenaient l'aspect de polichinelles.

Les Juifs de Belleville et du Marais se regardaient et ne se reconnaissaient pas. Nous n'en croyions pas nos propres yeux. Bon Dieu, songions-nous, quels drôles d'hommes et d'armée sommes-nous !



Le départ au front

Mais cela ne décourageait personne. Et les blagues allaient bon train. Il fallait bien au reste conserver le moral. Vêtus et chaussés, nous partions chaque jour à l'exercice et apprenions avec zèle le métier de soldat. Nos supérieurs, dans l'esprit de la Légion, nous apprenaient à marcher au pas cadencé et à utiliser les fusils. Nous sentions qu'ils nous préparaient à une longue guerre de tranchées et aux combats à la baïonnette. Le deuxième acte de la tragi-comédie eut lieu lors de la distribution des fusils. Ils étaient munis de ficelles en lieu et place de courroies !



Le 21^e R.M.V.E. à Barcarès

(Photo fournie par les enfants de l'engagé volontaire Sandlarz, mort au combat)

Les « avenues » barcaressiennes

Nos moments les plus joyeux étaient les rencontres et conversations amicales dans les « avenues » barcaressiennes, entre les baraquements, lors des instants de liberté ou le soir, au coucher.

Nous parlions de tout et de tous, commentant les événements et nous soulageant des sentiments d'angoisse qui nous oppressaient. Nous revenions toujours réconfortés de ces rencontres quotidiennes, prêts à répandre dans nos baraquements respectifs les sentiments de fraternité et d'optimisme.

En France la « drôle de guerre » s'était installée et le gouvernement français, au lieu de faire la guerre à l'Allemagne hitlérienne, envoyait des troupes au Proche-Orient et menait une campagne d'engagement pour la Finlande.

Finalement, certains d'entre nous se virent obligés de souscrire un nouvel engagement pour le Proche-Orient, d'autres furent envoyés à Narvik. Une grande partie devait y trouver la mort.

Dans mon baraquement

Le baraquement de notre section de la 5^e compagnie hébergeait un certain nombre de Juifs roumains originaires de Transylvanie, de Bessarabie et de Boukovine.

On y comptait des ouvriers qualifiés, des étudiants, des médecins, des ingénieurs, etc. Il y avait aussi des Espagnols qui, le soir, se sentant si près et pourtant si loin de leur patrie, exprimaient leurs sentiments de douleur dans des chants mélodieux.

Bien que notre situation à tous fût alors la même, nous tâchions d'entourer nos camarades espagnols d'une sollicitude particulière.

Un de mes meilleurs camarades

Dans mon baraquement se trouvaient aussi quelques intellectuels grecs, des Portugais, un Suisse et un petit nombre de Juifs polonais parmi lesquels mon bon camarade Ilex Beller, mon voisin de gauche sur la pailasse commune. Ilex, du même âge que moi, était alors un jeune homme fort et sportif, aussi calme qu'aujourd'hui, il en imposait par sa simplicité et sa logique.

Ancien des Brigades Internationales en Espagne, il avait derrière lui une longue expérience d'activités publiques. Aussi trouvâmes-nous vite un langage commun. Un autre trait caractéristique de Beller était qu'il prenait très au sérieux le métier de soldat. Je me rappelle avec quelle rapidité, avec quelle adresse il traçait avec sa main gauche les points topographiques lors des leçons pour les observateurs que nous devions être pendant la guerre, cette guerre qui devait se terminer si rapidement et si tragiquement sur notre front de la Somme.

Le 22^e R.M.V.E. se prépare à monter au front

Au début de 1940, nous apprîmes que le 22^e R.M.V.E. serait envoyé au front en premier. Un signe ne pouvait tromper : nous avions reçu des permissions pour rendre visite à nos familles au Jour de l'An. En avril, on nous envoya pour des manœuvres militaires dans les casernes d'Arzac et bientôt nous partions, pauvrement instruits et mal armés, en Alsace d'abord, ensuite aux points névralgiques du front « Weigand » sur la Somme. Creil était bombardé, ce qui nous raffermait dans l'idée que la cinquième colonne avait des ramifications partout et que l'ennemi était renseigné sur tous nos mouvements.

Faut-il s'étonner que, dans ces conditions, notre premier contact avec l'ennemi ait été si terrible et qu'il se soit soldé par d'énormes pertes, des centaines de morts et de blessés ? Le 22^e R.M.V.E. fut pourtant magnifique et son attitude héroïque lui valut d'être cité à l'ordre de l'armée et de recevoir une haute distinction militaire. Les volontaires juifs se battirent comme des lions.

Je ne mentionnerai comme preuve qu'un seul fait : avant de tomber aux mains de l'ennemi à Marchélepot, nous avions subi son encerclement pendant quelque huit jours d'affilée, huit jours pendant lesquels le combat ne cessa pas un seul instant. Jusqu'à la dernière minute, en effet, nous réussîmes à conserver les positions que notre état-major nous avait assignées.

LE 22^e R.M.V.E. AU FRONT

par Maurice SOSEWICZ

Nous quittons Barcarès

Le 1^{er} mai 1940, après le retour des manœuvres, le 22^e R.M.V.E. est complété avec des volontaires du 23^e. Il fait une chaleur étouffante, le 22^e est prêt pour le départ à la gare, située à une vingtaine de kilomètres de notre Barcarès sablonneux. Chaque soldat est pourvu du strict minimum pour aller au front : le fusil. En guise de courroie, celui-ci est muni d'un fil. Nous attachons la lanière du bidon au fusil et le fil au bidon. Cela va mieux ainsi.

Avec le casque, un peu lourd, sur la tête, un énorme sac sur le dos, une couverture enroulée autour du sac, une musette pleine de vivres, un bidon de 2 litres rempli d'eau coupée de vin, un gros masque à gaz, le fusil et la baïonnette, la pioche ou la pelle, nous avons l'air tout ce qu'il y a de martial.

Notre voyage a duré 24 heures. Nous passons Paris, Versailles, enfin nous arrivons à Dannemarie (Haut-Rhin).

Vers les lignes du front

Nous quittons les wagons et marchons dans la direction de la ligne Maginot. Nous nous arrêtons dans des villages au milieu des champs, dans des hangars. Ici commence une nouvelle vie; nous sommes prêts à la bataille.

Notre compagnie occupe ses positions, les armes chargées. Toutes les quelques heures, un autre secteur monte aux positions avancées du front. Jusqu'au 10 mars, la situation est calme, ici et là quelques balles perdues. Le 11 mai au petit matin l'alarme est donnée. Les Allemands ayant franchi la frontière belge commencent à envahir la France. Rapidement nous quittons nos positions sous un flux de bombes: les Messerschmitts provoquent la panique et de grosses pertes parmi la population civile. A l'arrivée à Barran, nous subissons un fort bombardement; les avions volent très bas en nous mitraillant à la sortie des wagons, nous comptons quelques blessés.

Les bataillons occupent leurs positions, le black-out est complet, la nuit un cau-

chemar. La population civile des départements du nord de la France se dirige massivement vers le sud, terrorisée par les bruits lancés par les hommes de la 5^e Colonne. Des gens courent comme des fous. Nous les tranquillisons et partageons avec eux nos portions de réserve. Le triste spectacle de l'exode massif fait couler des larmes des yeux des plus forts.



Maurice Sosewicz

Soudain arrivent les autobus parisiens. Un ordre : prendre place rapidement. Dans quelques minutes les autobus quittent la ville. Du premier autobus part un chant; tous bientôt nous chantons. Ça nous réconforte, nous reprenons confiance. La nuit, nous arrivons à 20 km du front. Nous entendons les tirs des canons. Le soir, nous commençons la marche vers nos positions en nous déplaçant lentement. L'ennemi trouve

nos positions, les bombarde intensivement. Nous aimerions mieux une bataille directe au front. Elle commence le 23 mai sur les champs de la Somme.

Première bataille

Le 24 mai à 2 heures de l'après-midi, la 7^e compagnie commence la marche d'approche vers l'ennemi. Le capitaine nous rassemble sur la place d'un petit village sur la Somme, à 123 km de Paris. Il nous demande de faire preuve de courage dans la lutte pour le beau pays de France. « Volontaires, dit-il, vous deviendrez des enfants d'un pays démocratique. Chacun de vos actes valeureux sera inscrit avec des lettres d'or, vos femmes et vos enfants ne souffriront plus de la barbarie. »

Ce discours fait de l'effet, nous sommes prêts à mourir pour la France.

A l'entrée de Villers-Carbonnel, les Allemands nous accueillent avec une canonnade véhémente, en tir direct. Un début de panique s'ensuit, mais nous nous ressaisissons rapidement et commençons l'attaque de la ville. « Arme à la main, prêts à l'attaque », commanda le sergent-chef Pastor. Nous occupons la ville, voici les premiers prisonniers allemands les mains en l'air; ils tremblent de peur, on les envoie derrière les lignes.

Vers le soir, toute la ville est occupée, mais nous ne nous arrêtons pas. Nous avançons vers les terrains élevés derrière la ville et commençons à creuser des tranchées individuelles. Elles doivent être prêtes pour la nuit.

Le 25, à l'aube, l'artillerie allemande commence le bombardement. Le 2^e bataillon a subi de grosses pertes. La terre a tremblé sous les explosions, une pluie de feu se déverse sur nous. Des incendies se déclarent. Heureusement, il se met à pleuvoir : l'eau remplit les tranchées étroites et éteint les flammes. La bataille continue, nous ne reculons toujours pas. A midi, notre compagnie compte plus de morts et de blessés que d'hommes valides. Parmi les blessés se trouve notre brave sergent-chef Pastor.

Vers midi, l'attaque s'arrête. Nous attendons des renforts pour passer à la contre-attaque, mais l'ennemi est plus rapide que nous. L'attaque recommence, nous la repoussons, mais vers 3 heures de l'après-midi nous nous apercevons que les Allemands nous encerclent. Le mot d'ordre est de ne pas tomber aux mains de l'ennemi : nous commençons une percée, mais arrivés à Villers-Carbonnel, nous y trouvons les Allemands. Nous n'avons plus le temps de réfléchir. Les plus courageux attaquent à l'arme blanche. Nous nous regroupons à une distance de 2 km des Allemands. Dans la 7^e compagnie, 33 hommes sont restés, le 25 nous avons perdu 140 camarades.

Le reste de notre régiment est alors rattaché à une unité bretonne d'artillerie. En voyant comment les Allemands sautent en l'air à la suite de notre canonade, nous reprenons courage et l'espoir de la victoire renaît. Mais les renforts promis n'arrivent pas. Les munitions commencent à manquer, la situation devient grave.

La tragédie du 22^e régiment

1^{er} juin. – Le reste de la 7^e compagnie tient le côté droit du chemin menant vers Fresnes-Mazancourt. Il fait beau, très chaud. La 6^e compagnie occupe le côté gauche. Notre artillerie très active jette feu et flammes sur l'ennemi, la 9^e compagnie avance de 3 km et occupe les positions ennemies. Nous appuyons cette avance, tout va bien. La journée est favorable pour nous. Les Allemands peuvent se rendre compte qu'ils ne sont pas meilleurs soldats que nous, les Juifs. L'essentiel est que les renforts arrivent à temps. Nous recevons même des lettres de nos proches.

Le soir, la bataille prend fin. Trois jours passent. Après une canonade de l'artillerie, le silence tombe.

6 juin. – La canonade a duré plusieurs heures. Après 6 heures d'attente, les Allemands avancent en camions. Ils empruntent la route centrale, pour cou-

per nos lignes en deux. Mais la route est minée, les premiers camions sautent, la colonne s'arrête. Commence un tir de tous côtés, l'aviation nous attaque.

Soudain le silence tombe. Il est 10 h 30 du matin. Nous apercevons 3 hommes qui s'approchent avec un drapeau blanc. Nous signalons l'événement au capitaine des artilleurs, il donne l'ordre de laisser les messagers s'approcher. Un sous-officier allemand passe au capitaine une lettre cachetée. Il la lit à haute voix : les Allemands nous demandent de nous rendre et nous serons traités comme des francs-tireurs. La réponse est négative. Alors un des trois hommes se présente comme officier français fait prisonnier. Il nous dit que nous sommes encerclés et la lutte est inutile. Nous répondons : « Nous continuerons la lutte jusqu'au dernier et nous ne nous rendrons pas. » Le capitaine, encouragé de notre résolution, demande aux messagers de quitter

la place. La mission se retire, nous commençons à tirer. La lutte est particulièrement acharnée. Les unités de génie minent la route pour ne pas laisser passer les tanks. Un tank allemand, touché, brûle. Mais nous manquons de munitions, nous en fabriquons nous-mêmes. Nous voulons tenir jusqu'au soir, pour pouvoir nous retirer sur de nouvelles positions.

Mais les Allemands nous encerclent de tous côtés, nous arrachent les fusils des mains en hurlant comme des fauves. Ils s'emparent de 10 d'entre nous pour les fusiller comme otages. Mais à ce moment, un Feldmarechal passe en voiture et ordonne de nous lâcher. Les nazis, ivres de rage, nous battent, arrachent nos vêtements et nous obligent à courir pieds nus jusqu'au perron de la gare où d'autres prisonniers se trouvent déjà.

M.S.



*Groupes de volontaires
des trois Régiments de Marche
de Barcarès*

ÇA NE S'OUBLIE PAS...

par Charles GOLGEVIT

S'engager en 1939 comme volontaire pour la guerre à l'âge de 29 ans, en laissant une femme et un enfant de deux ans, n'est pas une chose facile ni simple... On ne le fait pas de gaieté de cœur... Pourtant, pour moi, ça allait de soi. C'était la suite logique de ma vie :

En Pologne, la misère, la discrimination, le travailleur que je suis devenu à l'âge de onze ans, les grèves, les manifestations, la bagarre avec la police, les arrestations remplissaient ma vie quotidienne...

Arrivé à Bruxelles en 1931, sans papiers ni argent, la vie n'était pas rose non plus. En 1933, après l'arrivée de Hitler au pouvoir en Allemagne, j'ai fait une marche à pied jusqu'à Amsterdam pour participer au rassemblement pour la paix...

Alors, la Belgique ne voulait plus de moi, on m'a expulsé. Et quand je suis arrivé à Paris début février 1934, avant même d'avoir pu légaliser ma situation, j'étais tout de suite mêlé aux grandes manifestations antifascistes du 6 au 12 février.

En 1937 un enfant nous est né, et en 1939, c'était la guerre...

Tout naturellement, je me suis engagé dans l'armée française contre l'Allemagne nazie.

Raconter Barcarès, le 22^e R.M.V.E., le front, les morts et les cinq longues années de captivité et de souffrances, c'est important... Mais moi je voudrais évoquer ici deux événements qui me tiennent particulièrement à cœur :

— Début juillet 1943, étant prisonnier dans le camp 383 à Hohenfels, camp pour Juifs et autres "fortes têtes"... Je commençais à m'inquiéter, pas de nouvelles de ma femme... je la savais dans la résistance (M.O.I.). Notre langage était un peu codé, certaines lettres ont été censurées. Fin juillet une carte me parvient d'une "amie" me disant : « Ta femme a été prise, comme tous nos autres patriotes, elle avait un bon moral et était très courageuse, ton fils est en bonne santé, on s'occupe de lui ». Le choc fut terrible.

Mais ayant confiance dans l'issue de la guerre, j'ai tout fait pour garder bon moral.

Six semaines plus tard, je me suis décidé d'envoyer cette carte à la famille de ma femme, qui vivait à Bruxelles sous des faux noms (tous résistants), pour leur apprendre la triste nouvelle...

— Le deuxième événement inoubliable fut la Libération. Le 1^{er} mai 1945, nous étions libérés par les Américains au sud de l'Allemagne. (Ma femme a été libérée le même jour par l'Armée Rouge, au nord de Berlin.)

Quelques jours après, on nous a embarqués à Regensburg dans des wagons à bestiaux pour être rapatriés.

Le train roulait lentement, s'arrêtait souvent, le voyage

Belgique **Kriegsgefangenenpost** *Belgien*
Correspondance des prisonniers de guerre

Postkarte Carte postale

Gepunkt *An* *A*

Mme Gilberte Renard

Gebührenfrei Franc de port

Absender:
Expéditeur:
Vor- und Zuname:
Nom et prénom:
Charles Goldgewicht

Gefangenenummer: *14925 (5144)*
No du prisonnier

Lager-Bezeichnung: *Stalag 383*
Nom du camp: *siehe Rückseite*

Deutschland (Allemagne)

Empfangsort:
Lieu de destination:
Brux

Straße: *86 rue Fernand Bonin*
Rue

Land: *(Forest) Belgique*
Landesteil (Provinz usw.)
Département

a été très long... Un matin, ça devait être vers le 14 ou 15 mai, le train se remet de nouveau en marche, je regarde par la porte ouverte et vois défilé la gare de Château-Thierry...

J'attrape vite la musette, ma capote et saute du train en marche... Les amis pensaient probablement que j'étais devenu fou...

Mais moi je me suis brusquement rappelé, avec angoisse, que mon fils devait se trouver assez près de Château-Thierry.

Les gens sur le quai étaient aussi effrayés en voyant un soldat sauter du train. Mais vite, quelqu'un a compris et m'a demandé si j'étais le père du petit Jeannot qui était caché chez les Levavasseur à Mont-Saint-Père ?

Après avoir entendu mon oui, ils m'ont tous assuré que le petit était en vie et en bonne santé.

Tout le monde était déjà au courant que le petit Jeannot était un enfant juif... Que sa tante Guta était venue de Belgique et qu'elle avait amené notre fils à Bruxelles chez ses parents pour essayer de les consoler un peu de la perte cruelle de leur plus jeune fils Moszke, fusillé par les nazis à l'âge de 22 ans...

Le 17 mai, en arrivant à Paris, j'ai commencé à courir dans tous les centres de rapatriements...

Onze jours et onze nuits j'ai couru partout.



Golgevit et quelques camarades dans le stalag 383 à Hohenfels

Dimanche 27 mai, à la manifestation au Mur des Fédérés, il y avait déjà un groupe de rescapés, anciens résistants...

Et le lendemain, à 5 heures du matin, ma femme a frappé à la porte... Après avoir passé deux années à Auschwitz...

Ça ne s'oublie pas.

Kriegsgefangenenlager

M.-Stammnager 383

Datum: 14/9/43

Date

Camp des prisonniers

Ma chère Guta! Je comprends ton inquiétude, Eva n'est plus à Paris depuis le début juillet. Je ne voulais pas vous écrire de cette triste nouvelle, mais à présent il faut vous dire la vérité. Tâchez de la supporter avec courage, et ayons la conviction que c'est ne plus pour longtemps et bientôt nous nous verrons tous ensemble et en bonne santé! De Jeannot je n'ai pas des nouvelles non plus, mais il paraît qu'il est bien. Stef était à Paris fin août, elle m'a écrit qu'elle va s'occuper de lui! Mes chers parents, encore un petit effort dans notre souffrance et bientôt tout ira bien! Courage! Votre Charles

LES ALLEMANDS ATTAQUENT...

DEUX CAMARADES PARMI D'AUTRES

par Ilex BELLER



Pendant trois semaines, nous avons manœuvré dans le camp de Larzac. Nous n'avons rien appris de nouveau mais ça a été une occasion d'être débarassé des puces barcaressiennes, d'habiter comme de vrais soldats dans une véritable caserne, de dormir sur de vraies paillasses.

En comparaison avec les conditions de vie de Barcarès, les manœuvres ont été pour nous une sinécure.

Mais un ordre est arrivé de retourner à Barcarès; nous refaisons rapidement les bardas et reprenons la route.

Il pleut de nouveau et c'est tout trempés que nous montons dans les wagons à bestiaux. Arrivés à Rivesaltes, nous en descendons et parcourons à pied les 16 kilomètres qui nous séparent du camp. Mais ici une surprise nous attend : dans les rues voisines de la gare se tiennent nos camarades de Barcarès, les 3.000 volontaires du 21^e Régiment qui y attendent le train en partance pour le front.

Ils sont habillés de neuf, avec de longs manteaux et des casques de fer. Seuls les bardas et les ficelles n'ont pas changé. On reconnaît à peine leur visage.

La permission nous est accordée d'aller prendre congé de nos camarades qui partent. Alors des groupes se forment à nouveau, comme à Barcarès, un « cercle juif ». On examine les nouveaux uniformes, on frappe sur les casques neufs, on se force à rire, à blaguer, mais ça ne colle pas; quelque chose a changé. Sur tous les visages se lit le même sérieux. « Qui sait, c'est peut-être la dernière fois que je vois mon camarade. »

Le moment de la séparation est arrivé. On s'embrasse. Les soldats du 22^e Régiment et ceux du 21^e qui partent pour le front. Les visages mal rasés sont tristes : « *Fort Gesund* », « *Partez en paix, chers camarades !* »

Autour de nous, les habitants de Rivesaltes ont le visage préoccupé et triste, comme nous.

Nos camarades sont entassés dans les wagons à bestiaux. Ce sont les derniers serremments de mains, les dernières recommandations :

- Battez les fascistes !
- Sauvez votre peau !
- Josel, s'il m'arrive un malheur, pense à ma mère !

Le train s'ébranle lentement. Je revois Srolek agiter un mouchoir : « Au revoir ! n'oublie pas Goldale et l'enfant ! ».

Le 21^e Régiment (R.M.V.E.) est parti vers le front d'Alsace, occuper les positions devant la ligne Maginot, dans la région de Minersheim et Alteckendorf. Il a été rattaché à la 35^e Division et placé sous les ordres des généraux Decharme et Delaissey, prenant ainsi la relève du 49^e Régiment d'Infanterie.

Printemps 1940. C'est le plus beau mois de mai. Les premières jonquilles dorées fleurissent dans les vertes prairies.

Les hirondelles volent bas et s'amuse parmi les soldats, les cigognes regardent autour d'elles, perchées sur les hautes cheminées des beaux villages alsaciens.

Hitler a déclenché la grande offensive. La puissante armée allemande, pourvue d'un matériel de guerre effroyable, se met en marche à travers la Belgique, contre la France.



Le front

Les premiers villages français sont ensanglantés avant d'être conquis.

Les trois régiments de volontaires étrangers, formés à Barcarès, sont relevés des positions où ils se trouvaient, pour être lancés dans les secteurs les plus menacés :

- le 22^e régiment dans la Somme : la bataille de Péronne);
- le 23^e régiment dans la région de Soissons;
- le 21^e dans les Ardennes.

Les avions allemands ne quittent pas le ciel. Ils bombardent les routes, les ponts et les gares.

Le 21^e régiment se déplace avec grande difficulté, voyage en train, en camion et marche beaucoup à pied. Il fait chaque jour des dizaines de kilomètres.

On se prépare à une guerre des tranchées et il faut creuser des centaines de kilomètres...

On s'approche des Ardennes. L'itinéraire passe par Longchamps, Chaumont, Erize-la-Grande, après Sainte-Ménéhould, Cernay, le Morthome, jusqu'aux environs du village de Boulton-aux-Bois. Là, on s'arrête dans le petit bois, non loin du village, et on se trouve face à l'ennemi.

Le village de Boulton-aux-Bois est occupé par les Allemands, les nôtres regardent vers les maisonnettes toutes blanches, avec les toits de tuiles rouges, entourées de champs resplendissant de toutes les couleurs.

C'est ici, dans les petits bois que la compagnie de Srolek, la « C.A.1. » va livrer sa première bataille. Les nôtres, bien qu'épuisés par une longue marche, occupent rapidement les positions de combat. Les Allemands commencent par bombarder le bois avec leur artillerie; les bombes explosent de tous côtés, criblent la terre, et projettent en l'air les troncs des arbres. Puis ils attaquent, couverts par le feu des mitrailleuses lourdes. Nous comptons nos premiers morts.

Voici un camarade avec lequel tu as vécu, que tu aimais comme un frère, il gît ensanglanté dans tes bras, et te confie sa dernière parole... toi, tu dois partir et l'abandonner pour toujours...

Ce fut un combat bref mais sanglant, les nôtres furent obligés de se retirer. Le lendemain, le bataillon occupait de nouvelles positions dans le village des Petites-Armoises, on creusait des trous individuels, on installait le canon 25 et les mortiers, on se fortifiait.

Les Allemands attaquent tous les jours et souvent la nuit, mais les nôtres arrivent à tenir les positions, et cela va durer 12 jours et 12 nuits.

C'est le 10 juin seulement que l'ennemi réussit à percer nos lignes sur les deux flancs.

Les Allemands attaquent le lendemain avec un armement lourd et puissant et s'engage une bataille acharnée, inégale. Ils réussissent à passer la rivière et foncent avec leurs autos blindées sur le village, détruisent le seul canon 25 et les deux mortiers que le bataillon possédait.

13 juin. Le bataillon a perdu presque la moitié de ses effectifs. Dans l'après-midi, le capitaine Lagarigue donne l'ordre de se replier. Le groupe des mitrailleurs où se trouve Srolek Magalnik reste sur place pour couvrir la retraite.

Les Allemands ont déjà occupé tout le village de Sainte-Ménéhould, mais près du cimetière, une vieille mitrailleuse française « Hotchkiss » tire encore.

A 16 heures, une balle allemande a traversé le cœur de Srolek et a mis fin à sa jeune vie. Il est tombé à Sainte-Ménéhould, en défendant le sol français dont il a tant rêvé et auquel il a voué un véritable amour.

Le lendemain, des réfugiés, des paysans, l'enterrent sur le lieu même où il a donné son dernier souffle.

Ils n'ont pu déchiffrer son nom sur ses papiers militaires criblés de balles...

Le même jour, se déroule la bataille de la Grange-aux-Bois, où sont tombés tant des nôtres.

Le régiment se retire en combattant jusqu'à Passavant et puis à Robencourt-aux-Ponts, et Chaumont qui est en flammes.

Le 19 juin, ce qui reste du 21^e Régiment se bat toujours à Colombey-les-Belles, et le 20 juin a lieu la sanglante bataille devant Allain.

Le 21 juin, l'ordre arrive de l'état-major de cesser le combat, de détruire les armes.

Les Allemands occupent toute la région, désarment les régiments, promettent aux officiers de les traiter « en prisonniers d'honneur » et de leur accorder le droit de porter leurs armes personnelles...

Le 22 juin, jour où le maréchal Pétain signe l'armistice et livre la France à l'ennemi, le vieux général Decharme, chef de la 35^e Division (dont faisait partie le 21^e R.M.V.E.) donne son dernier ordre.

Il ordonne de réunir tous les soldats rescapés du 21^e Régiment dans le village de Tuillier-les-Groseilles. A 15 heures de ce même jour, il passe en revue les rangs des soldats sans armes, les habits déchirés et les visages ensanglantés. Il marche lentement, s'arrête souvent, regardant les soldats droit dans les yeux, il sait sans doute ce qui les attend ! Puis il fait ses adieux :

« Je vous remercie pour votre héroïsme, pour votre abnégation, pour votre discipline, en mon nom personnel et au nom de la France. »

Le 23 juin, le reste du régiment est amené en captivité en Allemagne.

Le commandant de la C.A.1 (la Compagnie de Srolek) était le lieutenant Bellissant, un homme cultivé et doux, qui aimait ses soldats, lesquels l'adoraient.

C'est un de ces Français pour qui les idéaux de la grande Révolution française sont chose sacrée, un de ceux qui ont contribué dans le monde entier à bâtir le renom de la France, comme pays de justice et d'humanité.

Le lieutenant Bellissant aimait beaucoup Srolek, et lorsque Srolek tomba, il pleura à chaudes larmes.

Dans la première lettre qu'il écrivit de captivité à sa femme, il dit : « J'avais un ami très cher, un Juif émigré de Bessarabie, il est tombé en héros. Je sais qu'il a laissé une femme et un enfant à Paris. Trouve-les et tâche de les aider ».

1939
1945

Sur les champs de bataille de France



Je n'ai pas retrouvé les miens...

par Chalom MALACH

Cinquante ans ont passé depuis que j'ai signé, comme beaucoup de Juifs immigrés, afin de devenir soldat dans l'armée française pour la durée de la guerre. Mais je n'imaginais pas que je porterais l'uniforme plus de 5 ans. J'avais même oublié qu'un soldat durant une longue guerre peut perdre une jambe, un bras et jusqu'à la tête. Je pensais plutôt que je serai de ceux qui survivent aux guerres. En tout cas, je n'imaginais pas que cette guerre serait aussi, voire plus longue, que celle de 14-18.



Dans l'immédiat, il fallait apprendre le métier de soldat à Barcarès où nous fûmes envoyés pour la création de trois régiments de marche de volontaires étrangers. Quand je passais pour la première fois l'uniforme, il me plut beaucoup et je me sentis dedans comme un sportif. C'est dans cet état d'esprit que j'ai effectué tous les exercices qu'on nous a imposés. Néanmoins, je voulais aller le plus vite possible au front, pour lutter contre les Allemands dont j'eus une idée de ce dont ils étaient « capables » lorsqu'ils ont bombardé la population civile en Espagne.

C'est avec beaucoup de volonté que je me suis appliqué à apprendre le maniement des armes. En même temps, je pensais à la femme et à l'enfant

que j'avais laissés. J'ai passé envers et contre tout mes premiers mois là-bas avec satisfaction. Même si nous étions logés dans des baraques terriblement inconfortables où régnaient les puces. Elles dansaient sans pitié sur nos corps, ce qui n'arrangeait pas notre humeur, mais à la fin nous nous sommes habitués à elles et elles à nous. C'est notre regretté Vice-Président, M. Kenig, qui créa cette chanson « Les puces de Barcarès ». C'est avec cette chanson que nous partîmes aux manœuvres et ensuite au front, et là nous apprîmes le vrai caractère de la guerre avec ses morts et ses blessés. A la fin, comme la majorité de l'armée française, je fus fait prisonnier. Malgré toutes les souffrances, j'avais tout de même des moments de joie, lorsque je recevais des lettres de ma femme avec des photos d'elle et de notre enfant. C'est en pensant à eux que j'ai fait mon devoir. Mais en 1943, je reçus un courrier d'une voisine m'informant qu'ils avaient été déportés.

Au début, j'attendais ses lettres, même si elles ne vinrent jamais, je gardais l'espoir qu'après la Libération nous reprendrions tous les trois « comme avant » notre vie familiale. Mais le jour de la Libération, mon appartement était vide,

et surtout je ne revis jamais ma femme et mon enfant.

Le commissaire du quartier n'a pu que me confirmer qu'ils avaient été déportés et il me proposa de dormir sur un banc du commissariat. Mais ma première nuit de liberté je l'ai passée au centre de rapatriés de la Gare du Nord. Le lendemain, je rendis visite à une ancienne voisine qui me raconta, en pleurant, avec quelle brutalité les miens avaient été déportés. J'éprouvais alors un sentiment d'amertume, mon engagement n'avait pas pu sauver ma famille, et mes problèmes de santé nés de cette époque sont toujours là.

Stalag 1B 28366

Un “au revoir” devenu un “adieu”

par Hélène LILENSTEIN

Les enfants venaient de rentrer de colonie pour les vacances de Noël, la guerre était déclarée depuis quatre mois; nous étions en janvier 1940.

La France, nous l'avions choisie — nous y étions depuis 10 ans. Nous n'en parlions pas bien la langue, mais nos deux enfants (nés en 1933 et 1934) seraient Français. Notre situation d'émigrants sans le sou avait déjà connu des changements positifs; certes, Lejzor, ouvrier tailleur à domicile, travaillait dur, même très dur, et je l'aidais, mais la France nous avait accueillis et nous sentions que nos espoirs d'amélioration de notre situation se réalisaient jour après jour.

Et puis, la guerre, Hitler, le nazisme : nous étions directement concernés.

Il s'agissait d'une analyse simple : la France, c'était la liberté, l'avenir. Elle était attaquée, il fallait la défendre; la liberté et notre avenir en dépendaient.

Ces thèmes étaient au centre des discussions de chaque rencontre avec nos amis, d'autres couples, jeunes émigrants comme nous, ayant connu des expériences semblables.

Les femmes, toutes jeunes mères, étaient inquiètes mais soutenaient la résolution de leurs époux.

Et dans nos discussions en yiddish, deux mots en français revenaient sans cesse : « Engagement volontaire ».

Nous étions en janvier 1940; un après-midi, Lejzor me dit devoir se rendre à la caserne de Reuilly. Je reste à la maison pour attendre les enfants au retour de l'école. Lejzor m'embrasse et me dit « Au revoir ».

En fin de journée, des amies voisines qui avaient accompagné leurs époux me rendent visite et m'expliquent que Lejzor est resté à la caserne pour partir le soir même : son engagement est devenu définitif. Je devrais recevoir des nouvelles.

En effet, j'en reçois de Perpignan, de Barcarès, de Valbonne... quelques photos de militaires en uniforme, une autre près d'un palmier.

Et puis, un jour, changement de Secteur Postal, il n'y a plus de palmier, la bataille a commencé.

Nous sommes en mai 1940, Paris connaît ses premières alertes; descente dans les caves ou le métro dès que retentit la sirène. Quelques bombardements sur la capitale; l'été approche, l'exode s'organise : la fille partira avec l'école, le fils sera confié à une nourrice dans la grande banlieue parisienne.

Juin, j'ai 30 ans, je suis seule, les combats s'intensifient, je ne reçois plus de courrier de mon mari. En juillet, je me rends à Châteauroux où notre fille est malade pour la voir quelques heures seulement, à qui il faut mentir quand elle demande des nouvelles de son père.

A Paris, au retour, toujours pas de nouvelles.

Et puis, un jour de septembre, on sonne à la porte : une infirmière assistante sociale se présente dans sa sévère cape bleu foncé, un béret-uniforme sur la tête, elle entre, bafouille des regrets, prononce avec difficulté « Lejzor », a quelques mots qui se veulent consolation, dépose une enveloppe et se



sauve. C'est une lettre comme les autres, enveloppe jaune administrative, à l'intérieur un formulaire avec quelques expressions qu'on ne comprend pas très bien, mais aussi des mots tapés à la machine : **Sandlerz Lejzor Chaïm**; une date : **30 mai 1940** (c'était le jour anniversaire des 6 ans de notre fils); un lieu : **Vienne-le-Château** (Mame) et puis imprimé cette fois : **Tombé au champ d'honneur**.

Je suis seule, il faut que je demande à mes chers voisins une lecture explicative de la missive officielle, sans doute avec l'espoir de l'avoir mal comprise. Mais c'en est fait : je suis désormais vraiment seule, **veuve de guerre**, et mes enfants ne reverront jamais leur père. Oui, j'ai pleuré; oui, j'ai été désespérée et, avec obstination, j'ai fait face.

Nous n'étions qu'en 1940, et les années qui allaient suivre apporteraient d'autres séparations définitives, d'autres malheurs.

Au cours de ces 49 ans, la vieille dame que je suis devenue, a traversé bien des épreuves et aussi connu quelques joies.

La France est devenue mon pays et mon patriotisme, j'en connais le prix : le père de mes enfants, Pupilles de la Nation, est **mort pour la France**.

Mais, après tant d'années, je suis toujours révoltée quand je pense à ce jour de janvier 1940 où Lejzor m'a dit : « Au revoir, à ce soir ! »

A Sœur Hélène et à la ville de Sarrebourg : « Merci »



Cela commence par une réception donnée, pour des prisonniers de guerre, par la population de Sarrebourg et organisée par une religieuse, Sœur Hélène.

Aux premiers jours qui suivirent l'armistice, une colonne de milliers de prisonniers de guerre, accompagnée d'officiers, sous-officiers et simples soldats allemands, est arrivée après des dizaines de kilomètres de marche dans la ville de Sarrebourg. Pratiquement toute la population était dans les rues, distribuant des vivres, des boissons.

Dans la situation tragique de tout point de vue, cette manifestation de la population de cette ville que les nazis voulaient réannexer démontrait une volonté de prouver aux occupants que les Sarrebourgeois étaient fidèles à la France, mais ce n'en était pas moins une de ces expressions humanitaires et fraternelles dont on a tant besoin dans le malheur.

Après cette marche fatigante, pénible et, de plus, l'estomac vide, ils furent installés dans les casernes où de jeunes Français faisaient leur service militaire. Pendant quelques jours ils furent à peu près tranquilles, souffrant surtout de la faim malgré ce que faisait pour eux la Croix-Rouge locale. Un matin ils furent informés par les chefs de chambre que les Juifs, les Arabes et tous les étrangers devaient s'installer dans les écuries des anciens chevaux du régiment de cavalerie.

Quand la population de Sarrebourg apprit que les Allemands créaient un ghetto pour certains prison-

niers de guerre, sur l'initiative de Sœur Hélène, les habitants de la ville se sont rendus dans ce premier ghetto que les Allemands venaient de créer en France, pour apporter du ravitaillement.

Pendant quelques semaines, les jeunes filles et les jeunes gens, qui venaient deux à trois fois par jour et sous la conduite de Sœur Hélène, veillaient à ce que tout soit distribué sans aucune discrimination. Une cuisine était aménagée et les prisonniers bénéficiaient de repas chauds. Ils étaient certainement mieux nourris que tous les autres prisonniers de guerre qui étaient reconnus par les Allemands comme de vrais Français.

Je trouve important aujourd'hui d'évoquer cet épisode véridique de la Deuxième Guerre mondiale, afin de rappeler qu'il y eut, dès les premiers jours d'occupation, des Français qui ont manifesté leur solidarité vis-à-vis des victimes des nazis.

Sœur Hélène paya de sa vie. Elle aurait organisé une filière pour aider les prisonniers de guerre évadés. Les Allemands l'auraient arrêtée, condamnée à mort et exécutée.

Sœur Hélène et toute la ville de Sarrebourg méritent une reconnaissance éternelle de toute la nation mais tout particulièrement des anciens prisonniers de guerre de toute nationalité et de toute croyance pour l'aide humanitaire qu'il leur ont prodiguée.

Albert SKORNIK



MES ÉVASIONS

par Lazare ZIMET

Ma première évasion remonte au mois de juillet 1940. Je me trouvais alors au camp Hemer, en Westphalie. Après deux jours de liberté, je fus repris, incarcéré et envoyé à Hohenstein (Prusse-Orientale) au Stalag 1B.

Connaissant la langue allemande, je fus nommé chef de baraquement, ce qui me permit de rendre service à notre réseau de résistance, surtout pour l'organisation des évasions.

En novembre 1941, j'entrepris une nouvelle tentative d'évasion. Je me laissai enfermer dans un wagon rempli de pommes de terre se dirigeant vers la Belgique. Le froid était très rigoureux, et mes pieds gelèrent. Après de longues heures de souffrance, ne pouvant plus supporter la douleur, je dus me résigner à demander du secours. On m'incarcéra en Belgique où je reçus des soins. Puis on m'envoya dans un camp de représailles en Prusse-Orientale, près de Goldap, en pleine forêt, là même où Goering organisait ses parties de chasse.

Nous avons créé un noyau de résistance et un réseau d'évasions. C'est ainsi que je tentai une troisième évasion, mais je fus repris un jour plus tard à Angeburg.

Après trois semaines de prison, on me ramena à Goldap et de là on m'envoya dans la forêt de Remintenhude où nous étions gardés par des troupes d'aviation et des SS. Nos gardiens étaient des rescapés du front de l'Est; c'étaient des personnages d'une cruauté extrême.

Après plusieurs mois de pénibles travaux en forêt, on m'amena de nouveau dans le « camp modèle ». Pour effrayer mes camarades et les dissuader de s'évader, on me força à raconter tout ce que j'avais enduré depuis mon évasion. C'est un capo-

ral-chef, professeur à la faculté de Dusseldorf, qui menait le jeu.

La connaissance de la langue allemande me fut là encore d'un grand secours : on m'affecta au service des colis. Ma fonction consistait à ouvrir les colis en provenance de France, avant la fouille du gardien allemand. Cela me permettait de retirer des lettres compromettantes qui pouvaient nuire à mes camarades de captivité. J'agissais en accord avec l'aspirant Berger, de Dole (Jura), le capucin Lucien Rabot et l'homme de confiance Paul Roussel.

Notre réseau de résistance organisait des écoutes de radio. Le soir, je transmettais les nouvelles à mes camarades du baraquement. Un jour, le commandant me fit appeler. J'appris qu'il avait été avisé par les agents de la Gestapo du village que j'étais un espion. Il me demanda d'où je tenais les nouvelles du front. Je n'avouai rien et continuai mon action. Un soir, les gendarmes et les SS procédèrent à une fouille minutieuse en soulevant les planches. Ils ne trouvèrent rien de compromettant, néanmoins ils m'emmenèrent à la Kommandantur. Au cours de l'interrogatoire accompagné de coups, j'appris qu'un de nos camarades, travaillant dans la journée dans une ferme, relatait les nouvelles que je transmettais. Je soutins que je connaissais les nouvelles par radio-Stuttgart.

Après 48 heures d'interrogatoire, on me ramena au camp, mais nous sentions la menace, aussi fut-il décidé d'organiser mon évasion.

Le 20 janvier 1943, mes amis me procurèrent un pardessus civil, un costume Pétaïn, une musette de biscottes avec quelques boîtes de conserves. On me conseilla de me rendre à Allenstein pour y trouver

l'homme de confiance travaillant dans le casino. C'était un Marseillais; j'ai perdu son nom. Il se mit en contact avec Cavel, responsable du réseau d'évasion. Ils me cachèrent et me mirent en relation avec d'autres candidats à l'évasion en attendant un train en direction de la France.

Comme je trouvais le temps long, j'entrepris moi-même des recherches. Je rencontrai un jeune Polonais qui me promit de m'aider; mais il demandait une somme très importante. Par bonheur, Paul Roussel, l'homme de confiance de notre camp, me rendit un jour visite. Il m'apportait un colis de la Croix-Rouge et mon courrier. Avec son aide, je réussis à réunir la somme. Roussel m'apprit également qu'au camp les Allemands répandaient le bruit que j'avais été repris et fusillé.

Le 4 février 1943, le jeune Polonais m'informa que dans un train se dirigeant vers Paris-Reuilly il y avait un wagon découvert chargé de tonneaux vides. Tout notre groupe se dirigea la nuit vers la gare, muni d'outils pour scier les planches des tonneaux et chacun se mit dans le sien.

Après quatorze jours de voyage, notre wagon se trouva immobilisé dans un hangar près de Metz. Focon, petit de taille, sortit le premier pour chercher de l'eau. Un ouvrier, rencontré par hasard, l'aida et lui conseilla la prudence : les rondes des Allemands étaient très fréquentes.

Nous prîmes la décision de quitter le wagon. J'étais dans un état lamentable et ne pouvais plus bouger. Je suppliai mes camarades de me laisser, mais ils me sortirent du tonneau, me massèrent les jambes et m'entraînèrent avec eux. Enfin, je commençai à marcher.



Kommando Gemuete Heide, Stalag IB

Après une nuit de marche, nous arrivâmes à un petit village dans la Moselle. Un boulanger nous offrit du pain mais nous demanda de quitter rapidement le lieu en nous indiquant la direction d'une ferme, dans le grenier de laquelle nous nous installâmes pour la nuit.

A l'heure de la traite, nous entendîmes des voix. Elles parlaient une langue inconnue. Par la suite, nous apprîmes que les propriétaires étaient Hollandais et qu'ils étaient en contact avec le maquis local. Cela nous rassura. Nous prîmes contact avec les chefs du maquis, qui nous procurèrent des billets pour Paris.

Assurés de la sympathie de la population, ils nous organisèrent un repas dans un café. Mais la Gestapo, avertie, encercla le café et embarqua tout le monde. Comme certains d'entre nous avaient été trouvés en possession d'armes et de tickets de ravitaillement, la Gestapo nous fit jeter tous dans des cellules pour condamnés à mort.

Et le martyre commença. Des interrogatoires jour et nuit pendant deux mois. Un jour, on m'appela chez le directeur de la prison. Un capitaine de la Wehrmacht me demanda si j'avais quelque chose à transmettre à ma famille. Je répondis en allemand, ce qui le stupéfia. Je leur expliquai que ma mère était Autrichienne. Du

coup, la situation changea. Il me fut même proposé d'entrer à leur service ! Je profitai de l'occasion pour expliquer que j'étais un prisonnier français évadé, affirmant que, parmi les affaires réquisitionnées à mon arrivée en prison, se trouvaient des documents le prouvant, entre autres ma plaque d'immatriculation 33539 et des lettres de ma famille reçues au stalag. J'indiquai encore que trois autres camarades d'évasion se trouvaient dans la prison.

On me mit face au mur, on convoqua séparément chacun de mes camarades qui furent interrogés. Après ces interrogatoires, on nous mit tous quatre dans la même cellule. Je fus appelé une nouvelle fois chez le directeur de la prison, pour m'entendre menacer de mort si mes déclarations s'avéraient fausses. Enfin, on nous transféra dans un camp de prisonniers à Nancy. Nous y reçûmes des vêtements de prisonniers de guerre, marqués d'un triangle au dos.

De Nancy on nous transféra à Vesoul, d'où on nous embarqua dans des wagons entourés de fils de fer barbelé, en compagnie de gardiens, mitrailleuse au poing et chiens aux côtés. On nous ramena en Allemagne, au Stalag VA, où je restai en prison disciplinaire, en kommando, jusqu'à la Libération.

Albert Brajer

(Un engagé volontaire français)

"Non par le sang reçu, mais par le sang versé", Pascal Bonetti

Engagé volontaire de la première heure, versé comme beaucoup de nos camarades dans le 23^e Régiment à Barcarès, Albert Brajer a suivi son régiment jusqu'à Arras et à Cambrai.



A Barcarès, juin 1940, un groupe de volontaires

Blessé gravement pendant les combats, il est resté à l'hôpital plusieurs mois. Après une opération des suites de sa blessure, il a été libéré comme **invalidé de guerre**. Malgré ses titres militaires dans l'armée française, Albert Brajer a été arrêté et déporté en mars 1944. Malheureusement, nous écrit son frère, Albert Brajer n'est pas revenu des camps de la mort.



Au fond, le cimetière où sont enterrés les grands-parents de Hitler. A Delersheim (Autriche) en 1942 Jacques Lewin parmi ses camarades (Oflag XVII a)

UN MUSÉE POUR LA PAIX*

*Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté (Paul Eluard, 1942)*

C'est le nom choisi pour ce monument construit à Caen, déjà visité par des centaines de milliers de personnes venues de toute la France et de nombreux pays.

Parce que la paix n'est jamais acquise et nous en avons la preuve chaque jour, depuis le 8 Mai 1945 date officielle qui a mis fin à plusieurs années de guerre, aujourd'hui pour la première fois dans le monde la Paix a son Musée à Caen en Normandie.

Pourquoi l'Europe, puis le monde entier ont à nouveau sombré dans les horreurs de la guerre, c'est ce que le Mémorial Caen-Normandie cherche à nous faire comprendre, pour qu'aujourd'hui comme demain ne se produise plus jamais ça. Le parcours historique du Mémorial a été validé par le Centre National de la Recherche Scientifique.

Musée vivant, le Mémorial Caen-Normandie met en scène une architecture où le visiteur devient acteur dans un voyage en cinq étapes majeures.

Le Mémorial a été inauguré le 6 juin 1988 par le Président de la République. Il est un lieu de réflexion et d'enseignement. Nombreux sont les professeurs d'histoire qui viennent avec leurs élèves découvrir ce qu'a été la France des années noires de 1940 à 1944 et la Résistance, la Libération.

J'invite tous les membres de l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs et leur famille ainsi que l'Association des Enfants et Amis des Anciens Combattants Juifs à visiter ce Musée de la Paix à Caen; il raconte cette page d'histoire contemporaine qui a marqué si durement chacun d'entre nous.

H.B.

*Ouvert tous les jours de 9 h 30 à 19 h 30.

NOTRE BAPTÊME DU FEU

par Samuel TYGIER



Je vais essayer de vous conter comment nous reçûmes le baptême du feu. Quand les hordes nazies déclenchèrent leur offensive du printemps 1940, le 22^e R.M.V.E. auquel j'appartenais, se trouvait en Alsace. Dès que la bataille de Belgique commença, notre commandant nous dirigea vers le nord de la France. Nous ignorions tous où nous allions et ce fut dans les fameux wagons « 40 hommes, 8 chevaux », que nous traversâmes Paris où — c'était la nuit — notre convoi dut s'immobiliser et attendre que la ligne fût libérée.

Paris dormait tous feux éteints et camouflés, mais nous sentions son souffle et sa respiration dans nos cœurs : nous habitions pour la plupart à Paris et chacun avait laissé derrière lui, qui une femme et des gosses, qui une mère et des frères et sœurs, qui une fiancée. Nous avions le cœur serré à la pensée que tous ces êtres chers étaient si près de nous et que nous ne pouvions pas même leur dire un ultime adieu.

Durant cette courte halte parisienne, nous échangeâmes à peine quelques mots. Nous savions tous que la situation était grave et que notre destin allait se jouer.

Aussi, quand le convoi recommença de rouler, chacun eut l'impression qu'on arrachait de son propre corps quelque chose de vivant.

Paris était notre vie, notre jeunesse, nos amours, nos familles, nos libertés et tout ce qui donne goût à la vie; et nous quitions tout cela !

Après les trains, ce furent les autobus parisiens, transformés en transports de troupes, qui nous amenèrent par des chemins secondaires vers les différents théâtres de combat. En quittant le car nous nous engageâmes vers l'inconnu. A une halte, nos officiers nous expliquèrent que l'ennemi avait pénétré sur le territoire français du côté de la Belgique et que l'on pouvait s'attendre à être attaqué; mais nous ignorions d'où viendrait l'ennemi. Nous changions constamment de routes, nous marchions péniblement avec nos bardas sur le dos; la chaleur nous donnait terriblement soif, nous étions très fatigués : depuis notre départ d'Alsace nous

ne nous étions pas reposés, et cela faisait trois nuits que nous ne dormions pas. Déjà, sur la route, nous voyions le désastre de la guerre : des fermes bombardées, des villages et des petites villes réduits à l'état de cimetières; le bétail laissé dans les champs souffrant du manque de nourriture et de soins, les chevaux rendus un peu sauvages accouraient vers nous puis fuyaient aussitôt, les vaches souffrant du trop-plein de lait devenaient enragées, les moutons aux corps souvent affreusement blessés par les éclats d'obus, leurs plaies ouvertes envahies par les mouches, poussaient des cris atroces, comme humains.

Les derniers Français que nous avions rencontrés sur notre route étaient un vieux couple de paysans qui avait attendu le dernier moment pour quitter leur demeure. La femme pleurait et l'homme hochait la tête tristement. Longtemps, cette image nous est restée : c'était le visage de la France que ce vieux couple au dos courbé par toute une vie de dur travail. Dans leurs regards tristes se lisait toute l'amertume des humbles gens qui ont perdu tous leurs biens et que l'on chasse de chez eux. Nous continuions d'avancer en silence.

Soudain, un avion de reconnaissance ennemi vint à nous survoler. Aussitôt après, des avions de chasse descendirent en piqué et nous mitraillèrent. Le premier avion rasa presque la route en nous mitraillant. Nous étions un peu affolés, mais le deuxième avion qui vint sur nous nous trouva en position de défense : nous avions, dans chaque groupe,

un petit dispositif que nous adaptions au canon d'un fusil et qu'un soldat maintenait debout, la crosse plantée en terre; sur le dispositif en question, nous mettions le seul fusil mitrailleur que chaque groupe possédait et c'était ainsi que notre défense anti-aérienne s'organisait. Quelques jours plus tard, nous réussîmes à abattre un appareil ennemi.

Mais ce premier jour, autre chose nous attendait : après ce mitraillage par la chasse ennemie, nous avons continué notre marche en file indienne de chaque côté de la route. De part et d'autre ce n'étaient que vastes champs à perte de vue. Tout à coup, nous fûmes mitraillés de toutes parts et le canon lourd allemand se mit à gronder. Les obus éclatèrent en plein sur la route, dans les champs les balles de mitrailleuses nous sifflaient aux oreilles. Militairement, notre position était mauvaise, il n'y avait aucun abri naturel autour de nous; nous nous plaquâmes à terre pour éviter le tir ennemi de plus en plus dense. Tout en restant couchés, nous commençâmes de creuser des trous individuels appelés à l'époque « trous Gamelin ». Dès que les trous furent assez profonds pour nous permettre de nous y accroupir, nous ripostâmes par le feu, mais notre feu était bien maigre. Nous n'avions que de vieux fusils de 1907 sans chargeur et on ne pouvait introduire dans la culasse qu'une balle à la fois.

Le seul F.M. à tir automatique que chaque groupe possédait, il fallait le garder pour l'attaque qui se préparait. Et déjà on comptait les morts



et les blessés : une compagnie qui se trouvait en position plus avancée que nous sur la route avait reçu les premiers obus de plein fouet; elle faisait évacuer ses blessés sur le toit de la chenillette du bataillon. Les cris de ces blessés que pour la plupart nous connaissions de vue nous crispaient. C'était la guerre dans toute son horreur : des hommes pleins de vie et d'entrain qui devenaient ces loques déchiquetées hurlant de douleur, ces êtres qui déjà ne bougeaient plus, anéantis.

L'attaque contre l'ennemi se préparait. Ma compagnie avait reçu l'ordre de soutenir, par le feu, d'autres compagnies qui allaient attaquer l'ennemi à la baïonnette pour le déloger de sa position. Ce que je vis alors restera à jamais gravé dans ma mémoire. J'avais déjà vu de nombreux films de guerre mais aucun

tableau n'atteignit la grandeur horrible de cette attaque.

D'un côté, les Allemands, puissamment armés d'armes automatiques et qui se déplaçaient rapidement en voitures blindées tous terrains, le moindre caporal possédait ses jumelles et pouvait discerner et observer nos mouvements. De l'autre, nos soldats armés de vieux fusils de 1914, avec le barda sur le dos, les inevitables bandes molletières et la capote. Quand l'ennemi nous aperçut, ce fut comme si un torrent d'obus s'abattait dans les champs. Tout devint noir autour de nous et à travers la fumée on distinguait les silhouettes de nos camarades qui tombaient, morts ou blessés. Nous ouvrimes le feu. La fumée nous incommodait, le tireur de mon groupe n'y voyait plus, je pris le F.M. de ses mains et rageusement tirai des rafales vers l'endroit d'où

venaient les obus; mais je fus bientôt hélé par un homme de mon groupe blessé à l'épaule. C'était un ouvrier tailleur, Juif de Pologne, les camarades se moquaient de lui parce qu'il parlait mal le français; c'est lui qui fut le premier blessé de mon groupe. Arrivé près de lui, je déboutonnai sa capote et enlevai le paquet de pansements que chacun de nous portait dans la poche intérieure de sa capote. Il saignait à l'épaule, j'appliquai le paquet de pansements contre la plaie afin d'arrêter l'hémorragie et, comme il pouvait encore marcher, je le fis accompagner par mon caporal adjoint jusqu'à un poste de secours. J'avais les mains pleines de son sang et je songeai : nous les volontaires juifs, nous aurons payé notre tribut à la France dès le premier jour du baptême du feu; nous aurons eu nos morts et nos blessés pour la France et la Liberté.



Ce document photographique représente des soldats du 21^e R.M.V.E., 2^e Bataillon, 5^e Compagnie des Engagés Volontaires.

Avec la tombée de la nuit, la bataille s'était arrêtée. Nous avons profité de cet arrêt pour chercher un endroit moins vulnérable au tir de l'ennemi. Nous longions un sous-bois. Soudain, dans une clairière, une vision inoubliable s'offrit à nos yeux : près d'un immense trou se tenait un aumônier militaire et quelques soldats qui à genoux ensevelissaient les morts de notre première journée de bataille. Ainsi dans la terre de France allaient reposer, côte à côte, Juifs de Pologne et catholiques de France et d'Espagne qui avaient combattu pour la même cause, contre le même ennemi : le nazi allemand.

Les jours qui suivirent furent des épreuves d'endurance. Chaque fois que nous étions bien installés dans des tranchées péniblement aménagées, l'ennemi nous bombardait et nous obligeait à changer d'endroit. Le ravitaillement se faisait la nuit et était de plus en plus précaire, mais nous étions heureux quand nous entendions riposter nos 75 qui faisaient taire les batteries ennemies. Mes camarades et moi nous nous étions vite habitués aux grosses Bertha et nous essayions de deviner à quelle distance les obus allaient tomber. Le plus dur pour moi c'étaient les nuits. Comme nous craignons d'être attaqués, j'avais posté des sentinelles devant nos barbelés, il fallait que je les change toutes les deux heures.

J'étais très fatigué, n'ayant pas dormi depuis plusieurs jours. Pour ne pas m'assoupir, j'avais imaginé un petit système : je faisais reposer mon casque sur l'arête de mon nez. Quand je m'endormais, il glissait et venait heurter ma bouche... et je me réveillais ! Un jour que nous étions réunis autour de notre capitaine et que, carte d'état-major à la main, il nous donnait ses instructions, un obus éclata tout près de nous. Le malheureux eut la figure ensanglantée et un chef de groupe un bras arraché. Ce capitaine était un volontaire, pour notre régiment, de l'active. Il nous avait déclaré qu'il avait exigé d'être muté dans notre régiment car il nous savait détermi-



nés à nous battre. Ce fut une perte immense pour notre compagnie.

Et puis, un jour, nos 75 se turent. Une grande tristesse nous gagna. Nous n'entendions plus les lourds canons allemands, nous étions coupés de tout contact avec notre P.C. Nous étions livrés à nous-mêmes, sans ravitaillement et sans munitions et, après une nuit de bombardements ininterrompus, à l'aube, les chars ennemis suivis d'autos blindées surgirent de toutes parts. Nous étions encerclés !

Les Allemands sautèrent de voiture avec des mitraillettes, le moindre geste de défense esquissé coûta la vie à de nombreux camarades. Dès que nous fûmes faits prisonniers, la barbarie nazie commença de se déchaîner.

La plupart d'entre nous n'était pas rasés depuis trois semaines. Sales et fatigués, nous avions un aspect lamentable. Les Allemands nous faisaient courir pendant des kilomètres, eux roulaient sur des motos le long des colonnes. Quant aux autres Allemands, ils nous regardaient passer en ricanant : « Regardez la race française, ce ne sont que des Juifs et des nègres ! »

Nous courions sans arrêt. La chaleur et la poussière étaient insupportables. Malheur à qui s'arrêtait. Les coups de feu que nous entendions et

les cris de douleur nous faisaient frémir, nous n'osions regarder en arrière. Combien de camarades furent ainsi assassinés ? Nul ne le saura jamais. Aucun contrôle n'était possible dans cette débâcle. Qui pourra prouver que tel soldat, fait prisonnier, n'est jamais arrivé aux stalags ? Je continuais à courir avec la seule volonté de survivre. Dans mon cerveau une seule pensée se répétait : les assassins, les assassins !

Devant les grilles de notre stalag, les Allemands nous firent aligner. Puis les interprètes flamands crièrent : « Les Juifs, sortez des rangs ! » Il nous fallut beaucoup de courage à nous, volontaires juifs, pour sortir des rangs et nous livrer sans défense à nos ennemis. Nous ne savions pas quel sort nous attendait. Certains disaient qu'on allait nous fusiller ou nous pendre parce que nous étions des Juifs volontaires. A ce moment précis, j'enviai mes camarades morts le jour du baptême du feu, l'arme à la main. On ne nous fusilla pas; nous fûmes parqués dans des baraques isolées de celles de nos camarades français.

Rien ne nous fut épargné. Les nazis cherchèrent à briser en nous toute dignité humaine, nous traînant dans la boue, nous présentant comme des parias, des monstres.

Non, nous n'oublierons jamais.

QUELQUES SOUVENIRS

par Chaïm SZTABOWICZ

J'ai obtenu la Médaille de la Résistance et de la Croix du Combattant Volontaire N° 49558, ainsi que la Carte du Combattant pour ma participation à la guerre 39-45.

En septembre 1939, date de la déclaration de la guerre avec l'Allemagne, je me suis engagé volontaire à la caserne de Reuilly, Paris XII^e.

Convoqué sous les drapeaux le 29 avril 1940, pour être soldat dans le 8^e Régiment à Coetquidant, l'ensemble du régiment a été fait prisonnier par les Allemands et emmené dans la caserne de Rennes.

En septembre 1940, je me suis évadé de cette caserne et je suis rentré dans la Résistance où j'ai poursuivi la lutte contre l'occupant allemand avec plusieurs de mes camarades MM. Obraska et son frère Leek, Charles Manchel et le premier secrétaire de notre Organisation « Les Anciens combattants » M. Henri Falinover, malheureusement tous disparus aujourd'hui, ainsi que M^{me} Obraska.



J'ai été arrêté le 14 mai 1941 alors que je distribuais des tracts encourageant la population à se défendre contre l'occupant allemand. A la suite de cette arrestation, j'ai été interné au camp de Beaume-la-Rolande d'où je me suis évadé le 26 juillet 1941.

A la suite de cette évasion, j'ai pris le maquis afin de continuer la lutte dans la Résistance sous le pseudonyme de Henri Vaise.

NOS DROITS

Retraite du combattant
2200,11 F par an

PENSIONS TAUX DE SOLDATS

Pourcentage compris entre 10 à 80 % (inclus)

INVALIDITÉ

10 %	266,68
15 %	400,02
20 %	533,36
25 %	666,70
30 %	800,04
35 %	933,38
40 %	1 066,72
45 %	1 200,06
50 %	1 333,40
55 %	1 466,74
60 %	1 600,08
65 %	1 733,42
70 %	1 866,76
75 %	2 000,10
80 %	2 133,44

VEUVES ET ORPHELINS TOTAUX

(Taux de soldats)

Normal	2 616,79
Normal (avec conditions de revenus)	2 777,91
Reversion	1 744,53
Spécial	3 489,06
Majoration pour les bénéficiaires des pensions,	
allocations 5 bis A	777,81
allocations 5 bis B	1 277,84
Veuves au taux spécial, percevant	
pension d'ascendant, majoration de	944,49

VALIDITÉ DES CARTES DU COMBATTANT

La validité des Cartes du Combattant est désormais permanente. Cette mesure résulte de l'arrêt du 27 janvier 1989, pris en application du décret n° 86.113 du 23 janvier 1986.

Il n'y a donc plus lieu de tenir compte de la période de validité figurant sur les titres d'anciens combattants.

Hommage à Pierre Paraf

A Pierre Paraf, qui a été promu fin mars Commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur, notre Organisation a envoyé ses félicitations.

Et voilà à peine deux mois après, le 19 mai 1989, que cet homme extraordinaire vient de nous quitter.

Engagé volontaire en 1915, journaliste et écrivain, résistant émérite, Croix de Guerre, Rosette de la Résistance.

Ami d'Henri Barbusse, d'Emile Zola et de Jean Jaurès, Juif progressiste, combattant contre le racisme et pour la paix...

Pour lui rendre hommage, nous reproduisons ici des extraits d'un article qu'il a écrit spécialement pour notre Organisation sur le thème de l'antisémitisme :

Les dangers actuels de l'antisémitisme

Pierre Paraf

La Deuxième Guerre mondiale est née de la volonté de domination raciale de l'Allemagne hitlérienne sur l'Europe et sur le monde.

Les persécutions antisémites ont ouvert la brèche au massacre des hommes. Auschwitz et ses horreurs s'inscrivaient par avance dans toute victoire du nazisme.

Le triomphe des alliés, la capitulation sans condition des vaincus devaient entraîner sinon la fin, du moins la liquidation pour plusieurs décennies de l'antisémitisme...

...Il faudrait ajouter pour combler les lacunes de ce rapide tableau, l'élément *psychologique*. Chaque famille humaine a ses réactions, les qualités et les défauts qui lui sont propres. Le voisin même le mieux intentionné n'admet pas que l'on ne soit pas identique à lui...

Les organisations antiracistes doivent s'efforcer de parer au danger

Par la *loi*, en réclamant le châtiment des excitations à la haine et au meurtre contre toute catégorie de citoyens, en revendiquant le droit d'ester pour eux devant les tribunaux, quand ils sont offensés.

Par l'*éducation*, en substituant à l'ignorance, à l'enseignement du mépris, l'enseignement de la Fraternité.

Par une *mobilisation constante des consciences*. Car si les minorités concernées doivent donner l'exemple de la vigilance et de la combativité, rien de solide ne peut être obtenu sans le concours actif de tout ce qui, en quantité comme en qualité, compte dans la nation. Syndicats et partis politiques, universitaires, écrivains, savants, anciens résistants et anciens combattants.

Extraits de presse

M. Autant-Lara crache sur Simone Veil et la déportation

L'ignominie

Sollicité au téléphone par le journal « Globe », Claude Autant-Lara, élu **député européen du Front national en juin dernier**, crache : « Quand on me parle de génocide, je dis, en tout cas, ils ont raté la mère Veil. » Il ajoute : « Que vous le vouliez ou non, elle fait partie d'une **ethnie qui essaie de dominer**. » Puis à propos de la déportation dont a été victime Simone Veil : « Elle joue de la mandoline avec ça. Mais elle en est revenue. Et elle se porte bien... » Ces propos relèvent de l'ignominie absolue. M. Autant-Lara, qui relaie ainsi — dans un langage ordurier et bestial digne de la barbarie nazie — les propos de Le Pen contre « l'internationale juive », doit être jugé. Sans attendre. Il serait incroyable qu'un tel individu puisse continuer à siéger un jour de plus à Strasbourg. Il n'est que temps que tous les nostalgiques déclarés de la croix gammée et des uniformes de l'holocauste rendent compte de leurs délits devant des tribunaux.

Jean-Paul Monferran

La provocation antisémite d'Autant-Lara

AU PILORI...

Claude Autant-Lara réitère son numéro d'hystérie antisémite. Thierry Bourgeon l'interroge sur Europe 1 à propos de ses déclarations à « Globe » dont le journaliste souligne le « caractère très antisémite ». Réponse de l'élu lepéniste (démissionnaire de son mandat) : « Si ce n'était que ça, ce ne serait pas bien grave, hein ! Si vous m'avez réveillé pour ça, ça ne valait vraiment pas le coup ! »

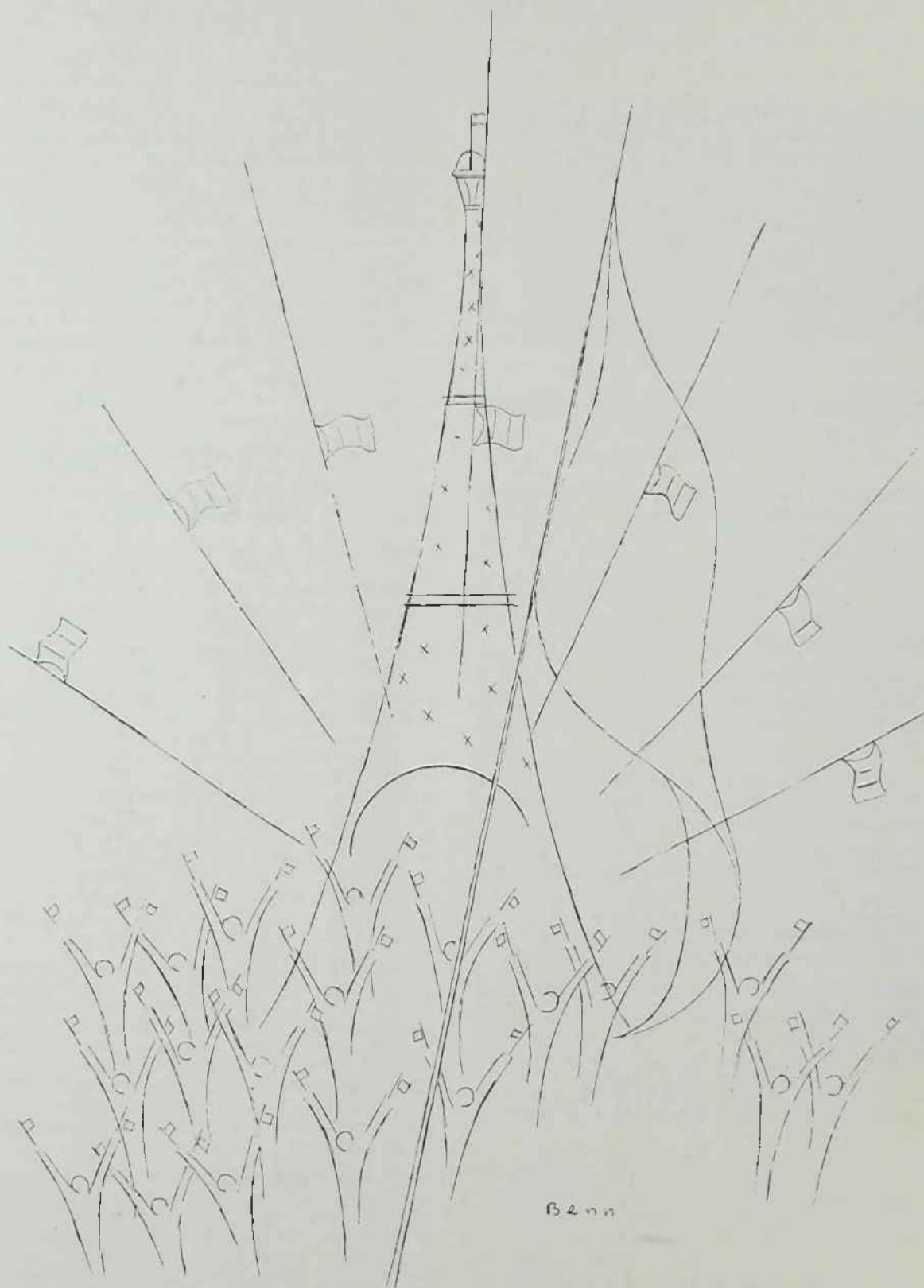
Du « détail » de Le Pen à Autant-Lara glapissant que l'antisémitisme « ce n'est pas bien grave », il y a continuité. Il y a aussi cohérence : l'antisémitisme des ligues factieuses d'avant-guerre resurgit ouvertement sur la scène politique pour se cumuler avec les campagnes d'incitation à la haine raciale contre les immigrés. Comme sous Pétain, le racisme devient une « doctrine » ayant pignon sur rue. Au fait, la législation française ne le définit-elle pas comme un « délit » ? Le garde des Sceaux assure « se réserver la possibilité de décider des suites judiciaires ». Ce ne serait effectivement qu'appliquer une loi restant trop souvent lettre morte.

Jean Chatain

• **Mgr Gaillot : L'Eglise de France doit prendre position.** — Mgr Jacques Gaillot, évêque d'Evreux, s'est déclaré, lundi 18 août, sur France-Info, « blessé » par les propos du primat de Pologne. « S'il y avait de l'antisémitisme, ce serait tout à fait regrettable », a-t-il dit. Selon Mgr Gaillot, « il serait important que l'Eglise de France prenne nettement position (...) dans le sens de laisser Auschwitz dans le silence ». Une « présence catholique » en ces lieux pourrait représenter une « sorte de mainmise par rapport à ce qui s'est passé ».

• **M. Jean Kahn, président du CRIF**, a estimé dans une interview à Radio-Chalom, que « les propos de Mgr Glemp rejoignent dans une certaine mesure l'"internationale juive" que Le Pen a dénoncée il y a quelques jours. » Selon lui, ces propos « nous rapprochent d'une période que nous croyions oubliée : celle d'il y a cinquante ans, avant la guerre, où des propos de ce type ont été tenus et ont mené à la tragédie que l'on sait. Tout se passe comme si cinquante ans avaient suffi pour qu'il y ait prescription ».

La Victoire



Dessin original de Benn pour l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs

Cérémonie de la Flamme sous l'Arc de Triomphe Mardi 9 mai 1989



Légendes des photos :

1. Vue générale du défilé.
2. De gauche à droite : MM. Beller, Glasberg et Zilberberg.
3. MM. Karas et Malach portant la gerbe de l'Union.

ÉDITORIAL

Pour la liberté Pour la France

En octobre dernier, nous avons participé à Verdun à une émouvante cérémonie pour l'inauguration du grandiose Monument — récemment rénové — érigé à Douaumont à la mémoire de nos aînés : les 8.500 combattants volontaires juifs tombés pendant la guerre de 14-18.

Nous avons écouté avec satisfaction M. André Méric, Secrétaire d'Etat chargé des Anciens Combattants, qui a cité les paroles du Président de la République : « On ne dira jamais assez de l'apport, du talent, de l'intelligence, du travail et de l'imagination des Juifs de France ! »

Le Ministre a terminé par ces paroles : « Nous devons tous ensemble assurer à la communauté juive de France, qu'à chaque fois qu'elle est attaquée, tous ceux — fidèles aux idéaux de la République et des Droits de l'Homme — sont fraternellement réunis autour d'elle. »

Le 21 mai dernier, nous étions à Barcarès; sur cette bande de terre aride, au bord de la mer, dans des conditions de vie particulièrement difficiles, nous avons en 1939 reçu notre formation militaire. C'est là que furent formés les trois régiments de Marche composés de 10.000 volontaires étrangers qui ont inscrit une page glorieuse dans l'histoire de cette terrible guerre 39-45.

C'est là aussi, avec l'aide du Ministre de la Culture ainsi que des autorités locales, que fut érigé un Monument qui demeure le souvenir de nos combats.

Dans ces jours de tristes souvenirs, surgit pour nous une lueur d'espoir, grâce à l'effort que font les grandes puissances en faveur du désarmement et de la Paix. Nous espérons que cela aura aussi des répercussions sur la situation au Moyen-Orient où nous avons des familles et des amis survivants de l'holocauste. Nous rêvons de voir une entente réelle entre Juifs et Arabes pour qu'Israël connaisse enfin la Paix !

Les années s'accumulent sur nos têtes, elles sont de plus en plus lourdes à porter. Nous sommes nombreux à nous demander combien de fois encore, il nous sera donné de célébrer cette commémoration au pied de ce Monument !

C'est pourquoi nous rappelons à la communauté juive de France le devoir impérieux qui est le sien, de perpétuer cette cérémonie : en faisant connaître la part importante prise par les Juifs dans le combat antifasciste, et les hauts faits d'armes des engagés volontaires juifs qui ont mêlé leur sang à celui de leurs frères Français qui, comme eux, sont tombés POUR LA LIBERTÉ ET POUR LA FRANCE.

Ilex BELLER

Cérémonie annuelle du Souvenir à Bagneux

Sous le Haut Patronage de

Monsieur André MÉRIC

Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants

ALLOCUTION DE M. ILEX BELLER

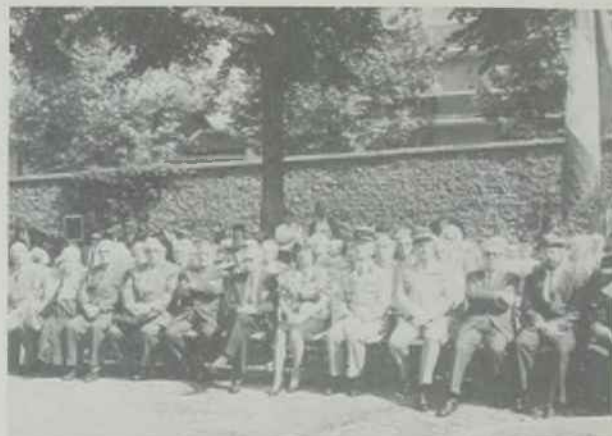
Président de l'Union

Aujourd'hui, dimanche 11 juin 1989, c'est la 41^e fois que nous nous réunissons devant ce Monument sous lequel reposent 70 de nos camarades tombés au combat les armes à la main, dans les batailles sanglantes des mois de mai et juin 1940 pour défendre la France, notre patrie d'adoption, contre les envahisseurs fascistes.

Au nom de notre Organisation, l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs, je remercie les personnalités et les représentants des organisations qui sont venus aujourd'hui célébrer avec nous cette importante commémoration.

PERSONNALITÉS PRÉSENTES

- M. le Général de Brigade **Pierre**, Directeur des Travaux et Services de la Direction des Centres d'Expérimentation Nucléaires, représentant le Ministre de la Défense.
- M. le Lieutenant-Colonel **Godde**, Commandant en Second le G.A.P.I., représentant le Général d'Armée Gouverneur Militaire de Paris.
- M^{me} Jocelyne **Atlan**, attachée de presse, représentant le Secrétaire d'Etat chargé des Anciens Combattants.
- M. Manuel **Diaz**, Maire adjoint, représentant le Maire de Paris.
- M. **Ginoux**, Maire de Montrouge, Conseiller Général des Hauts-de-Seine.



Les personnalités

- M. **Dusaulcy**, Vice-Président de l'U.F.A.C.
- M. François **Pyatzook**, membre du Comité Fédéral et Président de l'U.F.A.C. des Hauts-de-Seine.
- M. Michel **Lissansky**, Président du Comité Départemental de Paris, Vice-Président de l'U.F.A.C.
- M. **Banet**, Vice-Président de la Fédération des Anciens Combattants Juifs des deux guerres.
- M. Jacques **Michaux**, membre du Conseil National de l'A.N.A.C.R.
- M. **Maffini**, Président de l'U.G.E.V.R.E.
- M^{me} Rachel **Cheigam**, membre du Bureau de l'A.R.J.
- MM. **Gerstner** et **Frant** du 12^e R.E.I.
- M. Léon **Landini**, Président de l'Amicale du Bataillon F.T.P.-M.O.I.



Vue générale

Je remercie tous nos camarades de combat ainsi que les familles et particulièrement les enfants de nos disparus, d'être venus si nombreux rendre hommage à nos frères morts pour la France.

Nous nous sommes battus courageusement. Des centaines parmi les nôtres le payèrent de leur vie et beaucoup furent blessés. Les nombreuses citations à titre individuel, ainsi que la Croix de Guerre décernée au drapeau du 22^e Régiment de Marche des Volontaires Étrangers — où plus de 50 % des engagés étaient des Juifs — en témoignent.



En cette année du Bicentenaire de la Révolution Française et de la Déclaration des Droits de l'Homme, nous nous sentons concernés par les témoignages et par les initiatives prises en France pour rappeler les formidables progrès en matière des droits des citoyens découlant des décisions adoptées par les Conventionnels.

Que le 50^e anniversaire de la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, coïncidant avec l'engagement volontaire de nos aînés dans l'armée française, soit célébré en même temps que 1789, nous atteint au plus profond de nous-mêmes.

Pour nos parents, la France, terre d'adoption, devait être défendue; eux, qui avaient fui l'oppression qui régnait dans leur pays d'origine, et qui suivirent avec inquiétude la montée du nazisme en Allemagne dès 1933, firent partie de ceux qui mesurèrent immédiatement les conséquences du conflit naissant. Ils se sont enrôlés par milliers pour aller combattre aux côtés des soldats de l'armée française, beaucoup ont payé leur héroïsme de leur vie. Prisonniers de guerre, nombre d'entre eux se sont évadés pour rejoindre la France libre et continuer la lutte.

Le 9 mai dernier, lors de la cérémonie de la flamme du Soldat Inconnu, sous l'Arc de Triomphe, ils avaient fière allure nos anciens avec leurs drapeaux, leur poitrine décorée.

Nous, leurs enfants, nous fûmes très émus par l'hommage et le respect que leur ont manifesté, Garde Républicaine sabre au clair, les représentants de la République Française.

Les hymnes nationaux, le chant des Partisans, interprétés par la musique militaire, nous ont rappelé qu'ils furent résistants dès la première heure, et ce jusqu'à la débâcle hitlérienne.

A cet hommage, nous voulons associer toutes ces femmes valeureuses, veuves ou femmes de prisonniers, qui prirent le relais pendant l'absence du chef de famille.

Pour elles aussi, ce fut un rude combat, non seulement pour subvenir aux besoins du foyer, mais aussi et surtout,

que l'on ne l'oublie pas, pour sauver leurs enfants des persécutions et des déportations vers les camps d'extermination.

Que nos aînés sachent que nous suivrons la voie qu'ils nous ont tracée; qu'ils soient assurés de notre gratitude, nous, qui leur devons la vie. Leur sacrifice n'aura pas été vain, nous sommes et resterons vigilants, prêts à sauvegarder, comme ils ont su le faire, les acquis de la Révolution Française : **Liberté, Egalité, Fraternité.**

Simon GROBMAN

Président des Enfants et Amis des Anciens Combattants

Cinquantenaire de l'Engagement des Volontaires Juifs dans l'Armée Française

Notre Union, à l'initiative des Enfants et Amis des Anciens Combattants Juifs à l'occasion du Cinquantenaire de l'engagement et de la cérémonie de Bagneux, ont réalisé un film grâce à Blanche Cuniot et à son équipe. Nous leur exprimons nos sincères remerciements pour leur travail bénévole.

Bagneux. — Lieu de mémoire, où nous honorons les morts de la dernière guerre, ces engagés volontaires juifs, combattant pour la France, leur pays d'accueil, aux côtés des Français en lutte contre le nazisme.

Ce film devrait refléter l'état d'esprit de ces jeunes hommes, venus de tous les coins d'Europe, fuyant les persécutions raciales, le chômage.

Ils pouvaient espérer un répit, le droit au travail, mais aussi pour leurs enfants, un mieux-être et une insertion sociale interdite dans leur pays d'origine.

En 1939, lorsque la guerre éclate, ces hommes chargés de famille et sachant à peine le français, s'engagent en masse pour défendre la terre d'asile, cette France des Droits de l'Homme, héritière de la Révolution prête à défendre les libertés menacées.

Ces étrangers, sans formation militaire, ont montré leur courage, ils étaient les premiers à savoir ce que le nazisme représentait pour la liberté. Hitler sévissait contre les Juifs allemands et autrichiens, leur faisant subir des humiliations et des exactions. Ces faits étaient connus du monde occidental, cependant ils ne pouvaient se douter qu'une certaine France de Pétain livrerait à Hitler ceux qui n'étaient pas morts au champ de bataille ou prisonniers, pour les envoyer parmi les premiers au camp d'extermination d'Auschwitz.

C'est un épisode de l'Histoire de France qu'il nous faut raconter mais aussi porter témoignage pour que nul ne puisse, lorsque les acteurs vivants aujourd'hui et longtemps encore — espérons-le — auront disparu, que nul ne puisse donc mettre en doute les faits, les motivations, le courage de ces hommes pacifiques n'ayant jamais tenu pour la plupart d'entre eux un fusil entre leurs mains, mais déterminés devant la menace nazie, à servir la France.

Porter témoignage aussi sur le dévouement de ceux restés vivants, souvent blessés et qui consacrent une partie de leur temps à aider les défavorisés, malades, nécessiteux.

Le travail accompli pour la reconnaissance du titre de pupille de la nation aux enfants de père étranger ayant combattu dans ces Régiments de Marche Volontaires Etrangers et déporté par la suite.

Porter témoignage enfin, c'est dire l'Histoire non plus anonyme, mais faite avec des hommes de chair et de sang, de rêves, d'espoir, de gaieté, faits pour être heureux.

Ce Cinquantenaire revêt un intérêt considérable pour les hommes qui ont vécu l'événement, pour leurs familles, leurs enfants qui doivent témoigner pour leurs morts.

Conserver l'espoir enfin que les générations futures s'inspirent de la valeur de ces hommes et soient en mesure de restituer leur mémoire.

Blanche CUNIOU

ALLOCUTION DE MAURICE SISTER

Secrétaire Général de l'Union (Extraits)

C'est en septembre et octobre 1939 que le nombre d'engagés pour la durée de la guerre devint plus important de jour en jour.

Parmi ces étrangers, des dizaines de milliers étaient des Juifs de condition modeste : ouvriers, artisans et intellectuels venus en France entre les deux guerres pour trouver un peu plus de liberté...

Seule la France a su, au cours de son histoire, par son libéralisme et par son combat contre la tyrannie, pour les Droits de l'Homme, s'attacher assez fort les cœurs de ces hommes venus de loin pour les voir s'offrir à elle aux moments graves...



En réalité l'amour et la reconnaissance des Juifs pour la France avaient des racines profondes : elle leur avait accordé leurs droits civiques et les avait proclamés libres et égaux comme ses propres enfants...

Après quelques mois d'instruction dans les camps de Barcarès, de La Valbonne, de Septfonds et autres, à peine le métier de soldat appris, ils furent dirigés sur les divers fronts pour riposter à l'invasion hitlérienne.

Ils combattirent dans les rangs des 21^e, 22^e et 23^e Régiments de Marche Volontaires Etrangers, dans les 11^e et 12^e R.E.I. dans la 13^e demi-brigade, dans les armées polonaises et tchécoslovaques constituées en France. Ces unités subirent de lourdes pertes.

Ces régiments se comportèrent parfaitement, obtinrent des citations bien méritées et forcèrent l'admiration de leurs chefs et le respect de l'ennemi lorsqu'ils déposèrent leurs armes sur ordre de leurs chefs.

Beaucoup furent blessés, d'autres prirent le chemin de l'exil et passèrent cinq longues années dans les stalags, subissant toutes sortes de discriminations et humiliations en raison de leur origine juive.

La plupart d'entre eux participèrent ensuite aux combats dans la Résistance, dans des conditions très difficiles.

C'est à ces glorieux combattants que nous rendons aujourd'hui un fervent hommage.

Que jamais l'on n'oublie les morts pour la patrie ! Qu'ils demeurent à jamais dans nos pensées comme la présence la plus chère et la plus précieuse. Honneur et gloire à tous les combattants juifs — avec ou sans uniforme — morts

pour la France et pour la liberté ! Vive la France des Droits de l'Homme, de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité !

Que les célébrations du Bicentenaire de la Révolution Française ouvrent de nouvelles perspectives pour arrêter la course aux armements et en finir avec la pauvreté dans le monde !

ALLOCUTION DE MADAME KELLER

Directrice du C.R.I.F. (Extraits)

Nous sommes réunis aujourd'hui pour rendre hommage aux milliers de Juifs qui, il y a 50 ans, se sont engagés spontanément pour défendre la France, terre d'accueil et de liberté.

Pour être fidèles à l'histoire que ne connaissent pas toujours les adolescents de 1989, il importe de rappeler que parmi ces



engagés, venus pour la plupart d'Europe de l'Est, ils furent nombreux à comprendre combien, pour la démocratie, la période était cruciale et que sans attendre la date officielle de la déclaration de guerre, ils s'impliquèrent à travers divers canaux dans un combat poursuivi au-delà de l'armistice et qui devait avoir les prolongements les plus horribles pour l'Europe, pour l'humanité, pour le destin du peuple juif.

50 ans ! ceux d'entre nous qui étaient à Paris en ces mois d'été 1939, se souviennent sûrement encore de ces longues, très longues files d'attente, devant la caserne de Reuilly...

Etrangers, aucune loi ne les obligeait à partager le sort de ceux qu'ils sont venus rejoindre. Ils sont partis sans chercher à savoir si au bout du chemin les survivants se verraient reconnus comme des citoyens à part entière d'un pays porteur d'une cause et d'un idéal, dont ils se sentaient pleinement solidaires.

En souvenir d'Isi Blum

« Le plus bel arbre de notre forêt est tombé. Le premier et le meilleur de nous tous n'est plus ! Notre cher camarade Isi Blum nous a été enlevé. »
Ce sont les mots prononcés par le Président Beller le mercredi 19 août 1981 au cimetière de Bagneux devant la foule nombreuse de nos camarades et de personnalités venus lui rendre hommage.

Nos adhérents, des Juifs de tous les jours, se sont identifiés à Isi, ils étaient fiers de ses capacités, de sa simplicité, c'est pour cela qu'il était tant aimé.

Le poète dit : « Il y a des morts qui s'en vont, mais il y en a qui restent dans le cœur de ceux que l'on aime. »

La nature a comblé notre Isi de beaucoup de qualités : un homme tranquille, un bon organisateur.

Dès son plus jeune âge, il s'est toujours trouvé du côté des pauvres et du côté des victimes.

Il aide, il organise, il dirige.

Je le revois en 1939 déambulant avec ses chaussures éculées dans le sable du camp-caserne de Barcarès, avec son éternel sourire sur les lèvres, encourageant et aidant ses camarades.

En mai-juin 1940, dans les rangs du 22^e R.M.V.E., il prend part aux batailles de la Somme où des centaines des nôtres ont laissé leur vie.

Quand le traître Pétain signa l'armistice avec Hitler, Isi fut entraîné comme prisonnier de guerre en Allemagne hitlérienne où il passa cinq longues années difficiles au Stalag III B. Il fut là-bas Homme de Confiance et l'un des dirigeants de la résistance. Après son retour de captivité, il est l'un des initiateurs qui créèrent notre organisation.

Il fut un temps où des « petites gens » essayèrent de briser notre Union. Isi, en tant que Secrétaire général, comprit très vite que devant l'antisémitisme renaissant, la meilleure arme était de rester unis. C'est grâce à son intelligence que nous sommes encore aujourd'hui une organisation unitaire.

C'est aussi Isi qui eut l'idée de construire une maison de repos destinée aux Anciens Combattants. Il a donné beaucoup d'années de sa vie pour ériger les "Lauriers Roses" à Levens, qui est à ce jour l'une des Maisons de repos les plus prestigieuses de France où des milliers de convalescents, Juifs et non-Juifs ont amélioré leur santé.



Isi Blum, dont nous gardons un souvenir ému, prend la parole; à sa droite notre Trésorier Salamon et à sa gauche le Docteur Danowski, Président de l'Union de l'époque.

Nathan Sapir, Directeur des "Lauriers Roses", qui a travaillé avec Isi Blum à la construction de la Maison de Convalescence, l'a bien connu. « Je pourrai raconter plusieurs anecdotes sur le caractère d'Isi Blum, mais le souvenir qui m'a le plus marqué c'est de le voir toute une journée sur le chantier dans la boue et la saleté, et de le voir toujours propre et impeccable.

Dans le train qui nous ramenait à Paris, alors que sur ma couchette du wagon de 2^e classe j'essayais de dormir au-dessus d'Isi Blum, celui-ci au milieu de la nuit tirait ma couverture pour me réveiller et me confier quelques remarques à contrôler sur les travaux en cours. Quand le train arrivait à la gare à Paris, il apparaissait des toilettes, lavé, rasé, chemise propre alors que j'étais à peine réveillé. Il n'était pas question d'aller chez soi se reposer. Nous allions directement au bureau. Pendant que je contrôlais les factures, Isi Blum écrivait un article, téléphonait à un interlocuteur, donnait un renseignement à l'avocat qui travaillait dans le même bureau et se tournait dans ma direction vers le petit "bureau" où je me tenais pour me dire de ne pas oublier de vérifier telle qualité de peinture. » Cela c'était Isi Blum. Sa force de travail et de concentration qui lui permettait de faire plusieurs choses en même temps et de les mener à bien. Non, Isi Blum n'est pas mort puisque nous pensons à lui et que nous nous souvenons.

RÉUNION ANNUELLE A LEVENS

Vendredi 26 mai 1989 a eu lieu à Levens la réunion annuelle de la Commission Paritaire. Etaient présents pour la Caisse d'Assurance Maladie des Alpes-Maritimes :

- M. VIDAL, Président de la C.R.A.M. du Sud-Est.
- M. GIAUFFER, Administrateur C.R.A.M. Nice.
- M. SORENTINO, Administrateur C.R.A.M. Nice.
- M. MION, Administrateur C.R.A.M. Nice.

Pour l'U.E.V.A.C.J. :

- M. BELLER, Président.
- M. GOLGEVIT, Secrétaire.
- M. BRODER, Secrétaire.
- M. Max SARCEY, membre du Comité Central.
- M. N. SAPIR, Directeur des "Lauriers Roses".
- M^{me} SAPIR, Secrétaire-économe.

En ouvrant la séance, **M. Beller**, Président, se félicite de la bonne marche des "Lauriers Roses", de l'aide précieuse et des conseils judicieux des membres de la Commission Paritaire, et passe la parole à M. Sapir pour le rapport moral.

M. Sapir : Au cours de l'année 1988, 487 convalescents ont bénéficié d'un séjour aux "Lauriers Roses" totalisant 18.248 journées. Cela représente 96 % de nos possibilités d'hébergement.

Nos ressortissants proviennent à 80 % des hôpitaux de la région; les placements pour suite opératoire devenant la presque totalité des admissions.

L'équipe médicale est toujours composée d'un médecin, d'un kinésithérapeute et de quatre infirmières D.E.

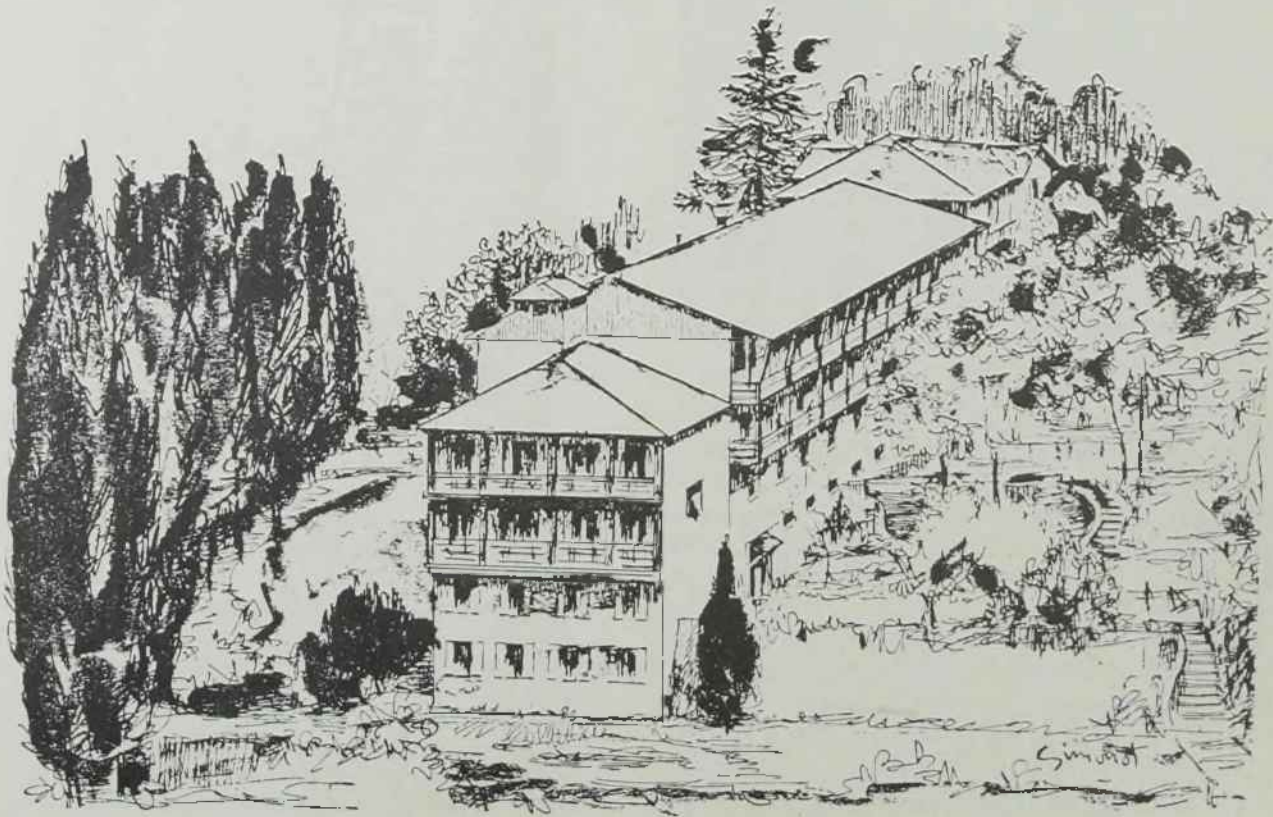
Le service de cuisine est assuré par un chef, un second et quatre employés de service. La qualité et la quantité culinaires sont toujours de rigueur.

Le service des chambres, le lavage gratuit du linge personnel, le transport Nice-Levens et vice-versa complète le séjour.

Aux "Lauriers Roses", il y a aussi un choix de journaux et revues, la bibliothèque de plusieurs milliers de livres, trois salles de télévision, le grand parc et son terrain de boules. L'ambiance y est bonne. En 1988, il n'y a eu aucun problème majeur.

Puis **M. Golgevit**, qui est chargé de commenter le bilan financier de l'année 1988, demande l'autorisation d'évoquer d'abord quelques souvenirs du passé, ainsi que certains anniversaires, qui occupent une grande place dans la vie de notre organisation :

1) Au mois de novembre dernier, à notre banquet annuel à Paris, nous avons fêté le 25^e anniversaire de la pose de la première pierre de cette maison. Sous



cette pierre, qui se trouve vers l'entrée de la salle à manger, nous avons enterré un parchemin où figurent les noms des 60 membres de notre Comité central de l'époque. Malheureusement, plus de 40 d'entre eux ne sont plus, et beaucoup d'autres sont bien malades. Nous ne sommes donc plus très nombreux à être en vie parmi ceux qui se sont trouvés au berceau de la création des "Lauriers Roses", et cela nous pince un peu le cœur d'évoquer le souvenir de tant de bons camarades, et surtout de notre ancien Secrétaire général Isi Blum.

2) Le 15 décembre 1963, nous avons donc pataugé dans la boue et la neige, sur ce terrain nu, désertique et glissant, et treize mois plus tard, la maison fut fin prête et commença à fonctionner. Le 17 janvier 1990, c'est-à-dire dans quelques mois, nous aurons ainsi de nouveau l'occasion de faire la fête. Ce sera le 25^e anniversaire de son fonctionnement.

3) Pour l'instant, nous sommes en 1989, année d'anniversaires qui nous concernent et nous touchent beaucoup. D'abord le Bicentenaire de la Révolution Française. Ensuite (en septembre) le 50^e anniversaire de la grande tragédie de notre siècle, le commencement de la Seconde Guerre mondiale avec son cortège de souffrances, de sang versé et de larmes, ainsi que celui de notre engagement, à nous les anciens immigrés, pour la défense de cette terre d'accueil et des Droits de l'Homme, la France, notre patrie d'adoption.

Notre Organisation vit donc en ce moment une intense activité. Pour en revenir à Levens, c'est notre plus belle réussite en tant qu'œuvre sociale et le 24^e bilan que nous vous présentons pour 1988 peut être considéré comme très satisfaisant. Les chiffres des dépenses et des recettes ne sont pas éloignés des prévisions souhaitées.

Pour les recettes de produit hospitalier :

- Prévisions 5.477.000 F - Réalisation 5.547.000 F.
- Total des débits : prévus 5.528.000 F - Dépenses : 5.455.000 F.
- Nombre de journées : prévues 17.500 - Réalisées : 18.248.

Nous voyons que ce bon résultat provient : (par rapport à 1987)

- 1) de la faible augmentation des dépenses (+ 1,05 %),
- 2) de la plus forte augmentation des recettes (+ 4 %),
- 3) de l'augmentation du nombre de journées (+ 748).

Il faut encore signaler :

- a) que dans les dépenses, nous avons inclus la somme de 282.000 F correspondant à une partie de la Taxe Professionnelle que nous devons payer désormais;
- b) que le résultat s'élève cette année à 192.394 F.

En ce qui concerne les perspectives de 1989, elles sont assez bonnes : le prix de la journée a été augmenté de 2 %, il est actuellement de 310,51 F; le nombre de journées des quatre premiers mois se maintient à un niveau élevé.

Nous devons envisager cette année beaucoup de dépenses pour effectuer les travaux de mise en conformité des différentes installations et nous acquitter de la dette pour la Taxe Professionnelle. Pour ce faire, nous avons décidé d'utiliser le droit de percevoir le supplément pour chambre individuelle qui est actuellement de 74,67 F.

Reste encore la grande question qui préoccupe un bon nombre de nos adhérents : la mixité.

Après les deux rapports, une discussion très animée s'est engagée à laquelle prirent part MM. **Vidal, Mion, Sorrentino, Giauffer et Sapir.**

Les principaux points soulevés furent : la Taxe Professionnelle, la mixité et les chambres individuelles.

Les gestionnaires veulent savoir pour combien de chambres particulières nous espérons obtenir l'agrément ainsi que le montant de nos provisions destinées au paiement de la Taxe Professionnelle ?

Quant à la mixité, tous les participants ont convenu qu'il fallait encore bien y réfléchir avant de prendre une décision. Les deux rapports furent approuvés à l'unanimité. La réunion s'acheva avec la certitude du bon fonctionnement de la Maison les "Lauriers Roses".

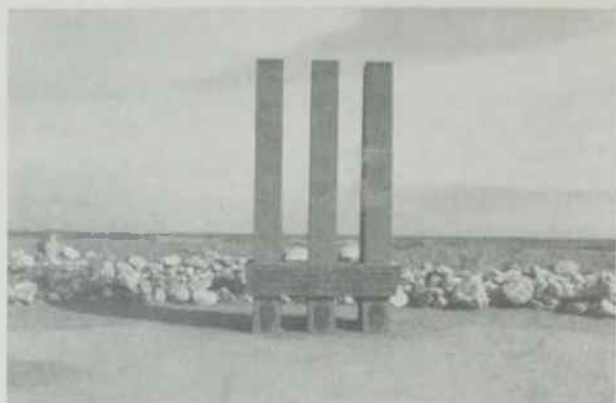
Charles GOLGEVIT



La Commission Paritaire

Cérémonie du Souvenir à Barcarès 50 ans après

21 mai 1989



Ici se matérialisa en 1939 la volonté de résister à l'envahisseur. Conscients du don de leur vie qu'ils faisaient à la France, les Volontaires constituent les 21^e, 22^e et 23^e R.M.V.E. Ce Monument est érigé en souvenir de leur passage.

Une délégation importante de notre Organisation s'est rendue le dimanche 21 mai à Barcarès où, à l'initiative des trois Amicales : les 21^e, 22^e et 23^e R.M.V.E. ainsi que les Espagnols de Catalogne et la Municipalité de Barcarès, fut inauguré une plaque à côté du Monument « L'Esplanade des Régiments Etrangers ».

Cette cérémonie émouvante, pour beaucoup d'entre nous qui ne sont pas venus ici depuis 1939, a eu comme but de rappeler à la population française le 50^e anniversaire de l'engagement des dizaines de milliers de volontaires étrangers de nombreux pays parmi lesquels un grand nombre de Juifs.

C'est avec une détermination farouche de combattre un ennemi fasciste que ces étrangers, encadrés dans les « Régiments Ficelles », avaient tous un très bon moral et se sont battus héroïquement sur tous les fronts. Ils se sont engagés avec enthousiasme pour défendre la France, leur pays d'adoption, et aussi ils espéraient défendre leurs familles ici-même, ainsi que leurs mère, père, frères et sœurs laissés là-bas... dans leur pays d'origine.

Malheureusement le désastre qu'ils ont découvert en 1945 ne correspondait pas avec leur espérance de 1939...



La Formation permanente à Tel Haï et l'Union

Tel Haï, en Haute-Galilée, est le centre culturel le plus important du nord d'Israël. On y pratique la formation permanente non seulement pour les habitants de la région, mais également pour les militaires démobilisés qui viennent de toutes les autres villes d'Israël. La technologie qui y est enseignée ouvre des horizons nouveaux aux élèves en raison de la qualité des professeurs et du matériel le plus moderne mis à leur disposition.

L'éventail des matières enseignées est très large et permet à la jeunesse de rester en Haute-Galilée où elle trouve des débouchés grâce à leur formation technique, professionnelle ou artistique. Sans l'université de Tel Haï, les jeunes seraient obligés de descendre vers les grands centres urbains à Tel Aviv ou Jérusalem.

Les soldats démobilisés après plusieurs années de service militaire peuvent, à Tel Haï, se recycler en se perfectionnant dans différentes disciplines afin d'obtenir à la fin de leur programme d'études une profession supérieure à celle qu'ils avaient auparavant. Depuis la création de Tel Haï, les soldats ont un espoir de plus pour un avenir meilleur sur le plan professionnel.

La création d'une classe technique avec tout le matériel audio-visuel qui est nécessaire, sera inaugurée prochainement grâce à l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs et portera le nom de notre Association.

Il existe à Tel Haï une école pour adultes qui souhaitent se perfectionner ou changer de profession. On a créé pour eux des cours du soir sanctionnés par un diplôme d'Etat : secrétariat, économie, gestion d'entreprise, guide touristique, etc. Ils peuvent également apprendre des langues étrangères : anglais, français, hébreu, etc.

Tel Haï a ouvert une école pour le Troisième Age un jour par semaine, pour les habitants de la région à forte densité de kibboutzim. Un grand nombre de retraités suivent les cours avec assiduité : histoire, sociologie, Bible, Mystique (Kabbale), littérature, musique, etc. Toutes les aspirations des élèves peuvent trouver leur consécration dans tous les domaines culturels, spirituels ou techniques.

Une nouvelle classe s'est ouverte pour les enfants surdoués de 10 à 15 ans, un jour par semaine avec un équipement le plus moderne et le plus sophistiqué. Un programme d'études est spécialement conçu pour chaque enfant en complément des cours à leur école habituelle. L'université de Tel Haï compte environ 3.500 élèves permanents ou à temps partiel. Après l'obtention de leur diplôme, chaque année plusieurs centaines de jeunes sont lancés dans la vie active.

Les Arabes citoyens israéliens ont la possibilité d'assister aux cours. Ils sont très motivés, ont les mêmes droits et bénéficient des mêmes avantages. L'université ne fait aucune différence entre les étudiants et ne s'occupe pas de politique. Ce qui domine dans l'esprit des enseignants, c'est la réussite aux examens de tous les élèves. L'université de Tel Haï compte également des professeurs arabes.

L'Union est très fière de participer activement, selon ses possibilités, à cette œuvre de paix et d'enrichissement culturel et spirituel qui doit servir à l'épanouissement de la population juive et arabe. Apprendre à vivre, à étudier, à travailler côte à côte afin de mieux se connaître c'est préparer un avenir meilleur.

Henri BRODER

BRÈVES NOUVELLES

Août 1944-Août 1989 : 45^e anniversaire de la Libération de Paris

APPEL DU COMITÉ PARISIEN DE LIBÉRATION

Il y a 45 ans, l'insurrection de Paris redonnait sa capitale à la France en installant le gouvernement provisoire de la République Française présidé par le général de Gaulle.

Le régime de l'Etat français de Pétain au service de Hitler s'écroulait dans la honte. L'insurrection d'août 1944 à l'appel du Comité Parisien de Libération, cette victoire de la République et de la souveraineté nationale, fait partie de notre histoire et de nos traditions.

Après quatre années de misère, de terreur et de deuil, la Libération venait de nous-mêmes avec la coopération des Forces de la France Libre et des alliés britanniques, soviétiques et américaines. Nous avons acquis la paix. Il convient de la défendre. Nous la vivons depuis 45 ans après avoir connu trois invasions en trois-quarts de siècle.

Comme la Révolution Française, l'héritage de la Résistance appartient à tous, ses combats, ses acquis, ses options appartiennent à la nation tout entière : à ceux qui n'étaient pas nés à cette époque comme aux vétérans de la Résistance. Ses acquis comme ses options sont inscrits dans le programme du Conseil national de la Résistance. Il appartient à tous d'en assurer la pérennité pour la paix et le bonheur de tous.

La commémoration de la Libération de Paris a eu lieu le samedi 2 septembre 1989, à 16 heures, place du 18 Juin, face à la rue de Rennes, emplacement de l'ancienne gare Montparnasse, devant la plaque commémorative de la reddition allemande entre les mains du général Leclerc et du colonel Rol Tanguy.

47^e ANNIVERSAIRE DE LA GRANDE RAFLE DU VÉLODROME D'HIVER

Mille personnes au moins, pour beaucoup rescapées des camps et familles de disparus, étaient présentes le 17 juillet 1989 devant la plaque commémorative du boulevard de Grenelle à Paris.

Autour de notre ami Henry Bulawko qui présidait la cérémonie : M. Boutonnet, représentant le Secrétaire d'Etat aux A.C.V.G., M. Galey-Dejean, maire du 15^e arrondissement, représentant le Maire de Paris, M. Jean Kahn, Président du C.R.I.F., M. le Rabbin Charles Sickl, de nombreuses personnalités et représentants d'associations d'Anciens Combattants et de Déportés.

Clôturent les allocutions, M. Jean Kahn, Président du C.R.I.F., a renouvelé la protestation et les inquiétudes de la communauté juive à propos du Camel d'Auschwitz et rappelé les engagements pris en 1987 par les autorités concernées et dont le délai a expiré le 22 juillet 1989.

Extraits du « Patriote Résistant », août 1989

« LA VIE DU SHTETL »

L'album d'Ilex Beller, est sorti en Allemagne en langue allemande

Au cours d'une visite au Musée d'Art Juif à Paris, 42, rue des Saules, la journaliste critique d'art de Bad-Kissingen (Bavière), M^{me} Gisela Umenhof, a remarqué le tableau « Shoah » offert au musée par le peintre Ilex Beller, et a été profondément impressionnée.

Elle a acheté l'album **La vie du shtetl**, et l'a présenté au Comité d'Entente Judéo-Chrétien de Bad-Kissingen. Le Comité a décidé de l'éditer en allemand, pour que la jeunesse du pays connaisse la vérité sur les crimes perpétrés par les nazis au nom du peuple allemand. Pour commencer, deux mille albums en allemand ont été imprimés.

Pour la sortie du livre, le Comité a organisé le 15 août 1989 une exposition des œuvres d'Ilex Beller au Glaspalatz de Bad-Kissingen, en présence du peintre.

Différentes personnalités ont pris la parole devant une salle comble : Georg Straus, maire de la ville; Johannes Munderlein, au nom des Eglises catholique et protestante; le rabbin Ansbacher et le musicologue Isachar Fater, d'Israël, ce dernier s'étant exprimé en yiddish.

L'exposition a reçu la visite de plus de mille personnes. Les Allemands semblent avoir été surpris de voir qu'il y avait tant de pauvres Juifs dans le shtetl. Plusieurs centaines d'albums ont été vendus.

Devant le succès rencontré par l'exposition, le Comité a décidé de l'organiser dans d'autres villes d'Allemagne : Darmstadt, Hambourg, Brême, Francfort, jusqu'en fin décembre 1989.

B E N N

Un artiste de génie tel que Benn ne meurt jamais. Il laisse à la postérité une œuvre qui permet aux générations futures de mieux connaître le peintre à travers ses tableaux. Ce qu'il a voulu dire, témoigner et transmettre. Son message est reçu par celui qui regarde et comprend ce qu'a voulu exprimer l'artiste.

André Chamson de l'Académie Française qui a bien connu Benn a écrit de lui : « Peu d'artistes se consacrent à leur art avec la ferveur qui anime Benn depuis de longues années. On pourrait presque dire depuis des siècles, car sa spiritualité, son dialogue secret avec quelque chose qui ne peut pas être nommé, semble venir du fond des âges... »

Maurice Genevoix de l'Académie Française, grand ami de Benn a écrit : « Peintre de vocation sensoriel, assembleur de couleurs et créateur d'harmonies, il a réussi ce miracle d'exprimer plastiquement la spiritualité la plus haute... »

René Huyghe de l'Académie Française, grand admirateur de l'œuvre de Benn, a écrit dans ses propos sur Benn : « Benn est un peintre, il pense en peintre et comme il est tout entier dans cette pensée-là, il pense en grand peintre. »

Nous pourrions citer ainsi des milliers de témoignages des hommes les plus importants de la politique, des sciences, de la littérature et des Arts. Comme chacun d'eux, nous voulons témoigner que Benn est toujours parmi nous grâce à son œuvre. Il est présent dans chacune de ses toiles, pour l'éternité. Nous souhaitons qu'un Musée nous permette un jour prochain de voir et revoir son œuvre.



TÉMOIGNAGE DES ENFANTS DES ENGAGÉS VOLONTAIRES DANS L'ARMÉE FRANÇAISE

Si je repense aux événements de ma petite enfance, liés à la guerre, je revois d'abord la cour de l'immeuble où habitaient mes parents; toujours sombre, bordée de constructions de huit étages, elle formait comme un entonnoir où se concentraient et se réverbéraient les bruits, les conversations, surtout l'été lorsque les fenêtres étaient ouvertes.

En septembre 1939, il faisait beau, tout le monde rentrait de vacances, et ce furent des éclats de voix, allant en s'amplifiant, provenant de multiples appartements de l'immeuble. Que se passait-il ? Des hommes immigrés juifs-polonais, comme mon père, mariés et en charge d'enfants, comme lui qui en avait deux de cinq et six ans, venaient de se rendre aux bureaux de recrutement de la Légion Etrangère et de s'engager comme volontaires pour se battre contre l'Allemagne. Les épouses, dont ma mère, n'arrivaient pas à admettre qu'ils allaient quitter leur foyer, elles ne comprenaient pas le sens d'une pareille décision et tentaient, en criant, en pleurant, de les convaincre de rester. Nous, les enfants, nous sentions toute l'intensité du drame, Papa allait partir, être soldat, c'était à la fois terrible et étonnant.

Cela sera encore plus terrible, lorsque huit mois plus tard, sans l'avoir une seule fois revu, un courrier militaire nous apprendra qu'il avait été mortellement touché au cours d'une mission de corps francs, sur le front de la Marne. Il avait trente et un ans. Il a tout sacrifié, ne l'oublions jamais.

Jacques SANDLAR

Maman pleurait silencieuse, j'étais impressionnée par sa pâleur, mais ses gestes étaient précis et avec de grands ciseaux de tailleur, elle découpait chaque carré de tissu le long du tracé noir de l'étoile en laissant un centimètre pour l'ourlet.

Méthodiquement, elle commença son travail de couture sur les deux tabliers bleus, nos vestes et ses vêtements. Le vendredi matin, ma sœur et moi nous avons mis notre blouse qui portait sur le côté gauche l'étoile bien cousue. Nous étions émuës en entrant dans la cour de l'école. Il y régnait une rumeur inhabituelle. Les filles chuchotaient et toutes celles qui portaient l'étoile se sont regroupées devant une menace informulée mais pourtant présente et se sont trouvées isolées des autres élèves.

La Directrice fit un discours et je me souviens de ses mots : « La guerre est un grand malheur, nous devons rester unies, vous ne devez pas attacher d'importance à cet insigne qui désigne vos camarades comme Juives, elles resteront vos amies, vous devez continuer à travailler avec elles comme par le passé. »

Tous les enfants voulurent alors toucher notre « étoile ». Moi je pensais aux pleurs de Maman, et le discours cérémonieux de la Directrice me faisait prendre conscience d'une situation insolite laissant prévoir l'exclusion, la différence, la séparation.

RÉGINE

Jusqu'en 1942, l'année de mes 11 ans, c'est le trou ! Toute ma petite enfance est gommée. Ma mémoire ne fonctionne qu'à partir de 1942, date de mon départ dans un préventorium, près de Biarritz, pour raison de santé, ce qui m'a sauvé la vie.

Nous étions alors une famille de cinq personnes : trois enfants et nos parents. La guerre nous a arraché les



Départ en colonie de vacances de la Commission Centrale de l'Enfance pour Tarnos en 1947. A l'extrême droit, Rosette notre Secrétaire.

uns des autres. Nous sommes restés deux enfants et nous n'avons plus jamais retrouvé ni nos parents, déportés à Auschwitz, ni notre maison.

En 1946, nous avons été récupérés et avons été placés dans les maisons d'enfants de la Commission Centrale de l'Enfance où, malgré notre malheur, nous avons connu le bonheur et avons été entourés de beaucoup d'affection et d'amour — ce qui pour beaucoup d'entre nous constituait une nouvelle famille.

Aujourd'hui encore, bien que la vie continue... mon frère et moi ne pouvons toujours pas parler de nos parents tranquillement !

Ceci est difficile à vivre, c'est aussi ça la guerre !

Rosette BENIERE



Un matin de juillet 1942, ma mère qui avait veillé toute la nuit, craignant que les Allemands viennent nous arrêter, voulut revoir son frère. Elle nous emmena, ma sœur et moi dans le 15^e arrondissement de Paris.

A la sortie du métro, nous marchions dans la rue du Commerce, quand nous avons aperçu mon oncle venant vers nous, entre deux policiers. Il portait une valise à la main.

Il nous a regardé tristement, en nous faisant comprendre qu'on ne devait pas l'approcher, ni lui parler. Nous avions encore l'étoile jaune sur nos vêtements.

Il venait d'être arrêté chez lui ce jour de grande rafle des Juifs. Déporté à Auschwitz, il ne devait jamais revenir.

Autour de nous des passants entraient dans les magasins, allaient au travail, indifférents à ce qui se passait si près d'eux, l'arrestation des familles juives.

Depuis, je ne peux ignorer l'injustice, ni me taire devant la répression ou la haine apportant tant de souffrances aux gens.

Marcelle ROUMI

POUR MOI AUSSI, CE FUT LA GUERRE !

C'était l'été, en 1942. C'est de cette période que datent mes premiers souvenirs. Pour les grands, c'était la guerre. Moi, j'étais un petit garçon juif, d'origine polonaise. Pour moi aussi, ce fut la guerre...

Première séparation, premier chagrin : je suis parti avec d'autres enfants pour une bourgade, près de Paris. Monsieur le Curé nous attendait pour nous cacher avec amour et simplicité. Et puis, un jour, Monsieur le Curé nous a fait partir, vite !

Après la guerre, je n'ai pas pu revoir Monsieur le Curé. Il était mort, fusillé. Il n'avait pas voulu nous dénoncer. Accueillis par les bonnes sœurs, cachés par les curés, élevés et parfois même adoptés par des paysans,

beaucoup d'enfants juifs ont continué à courir, ainsi, pour échapper à la mort.

Mes parents ont dû payer, ensuite, pour m'envoyer dans une ferme où l'on me fit vite comprendre que l'enfance était finie. De la nourriture, il y en avait mais pas pour moi et mon jeune frère qui m'accompagnait cette fois-là. Je travaillais jusqu'à l'épuisement pour survivre. C'est là que j'ai découvert une spécialité culinaire rare dans les campagnes : la soupe des cochons ! Pour avoir « volé » une pomme, j'ai remplacé le chien dans sa niche pendant trois jours et trois longues nuits... C'est moi qui ramenait les vaches sous le feu quand l'ennemi attaquait.

Tout cela, mes parents ne l'ont su qu'après, à la Libération... Leur calvaire, eux, ils le vivaient au 40 rue de la Mare, cachés dans un faux grenier ! Un jour, n'y tenant plus, ma mère est descendue chez l'épicier, en face, qui la connaissait bien. Un officier allemand est alors entré et a entendu l'accent de ma mère. Il était trop tard pour fuir. L'officier a dit à ma mère : « Je vous arrête ! » Et puis, il y a eu une alerte et tout le monde est descendu dans la cave. L'officier allemand s'est tourné vers ma mère et lui a dit : « Je partirai avant vous; vous aurez un quart d'heure pour vous sauver, je vous donne ma parole de soldat ! »

Ma mère est retournée dans son grenier et n'est ressortie faire son marché qu'à la Libération !...

L.R.

1939-1945

C'est la période la plus tragique de ma vie. Quoi de plus horrible pour la très jeune enfant que j'étais alors, que d'être arrachée à ses parents qui la chérissaient.

Tout d'abord ce fut mon père, entrevu la dernière fois derrière les barbelés du camp de Pithiviers, qui n'est jamais revenu d'Auschwitz.



« Clara » dite « Claire », au cours d'une sortie au bois avec le patronage de la Commission Centrale de l'Enfance du "20^e" au printemps 1946, au centre, 2^e rang, avec le gilet blanc.

Photo :
Archives
de la C.C.E.



Puis à ma mère qui s'est engagée dans la Résistance et, pour ce faire, m'a confiée à des nourrices.

C'est à ce moment que j'ai appris à « me cacher ». Cela était devenu indispensable, car le fait d'être Juif était considéré comme un crime puni de mort; il fallait donc y échapper.

Il a fallu aussi cacher mon nom : Clara Fiszman est devenue Nicole Boyer, grâce à de faux papiers, puis Clara est devenue Claire. Ainsi, on a volé mon identité. Pendant des années, je n'ai pas voulu la retrouver. J'avais peur, j'avais honte, honte aussi de la langue et de l'accent yiddish de ma mère. Aujourd'hui à nouveau, je goûte le plaisir de cette langue, de cette culture retrouvée que je veux absolument conserver.

Mon identité perdue, mes peurs, mes cauchemars ont été les causes des difficultés que j'ai eues par la suite à retrouver mon équilibre, à élever les enfants sans transférer sur eux mes angoisses. Il m'a fallu beaucoup lutter — aidée en cela par Simon mon mari — pour y arriver.

Bien sûr, j'ai échappé à la mort, j'ai eu cette chance. Je réalise maintenant que mon histoire, semblable à celles de nombreuses personnes de ma génération, fait partie de l'Histoire et qu'il est indispensable d'en témoigner... afin de ne pas oublier...

C'est pour cela que je veux le dire, que je veux l'écrire.

Claire FALINOWER

SOUVENIRS D'UNE ENFANCE DE GUERRE

Mai 1942, un soir ma mère me confie au chauffeur d'un camion de transport Calberson. Je me souviens, je suis à l'arrière du camion qui démarre, et la silhouette de maman qui me dit au revoir devient de plus en plus petite au milieu de la rue.

Je suis très triste, je pleure, je me sens seule, et je suis sûre que je ne la reverrai plus. Ce camion m'emmène à Niort, chez ma tante, où je dois passer ma convalescence, car je viens d'avoir la scarlatine.

Mon père est à Beaune-la-Rolande. Il s'est présenté avec son « billet vert », à la caserne des Tourelles, où ma mère et moi l'avons accompagné, mais à la porte, on nous arrête et on nous demande de retourner chercher une couverture et des vivres pour deux jours. Nous revenons très vite, mais c'est fini, nous ne pouvons plus le voir.

C'est à l'occasion d'une unique visite au camp de Beaune-la-Rolande (je me souviens parfaitement des miradors, des barbelés et de la grande avenue qui conduisait aux baraques, mon père était à la numéro 13), que nous nous verrons pour la dernière fois. Ma mère était persuadée que cet internement était provisoire, car mon père, engagé volontaire, s'était battu pour la France, sa patrie d'adoption. Ce ne pouvait être qu'une erreur.

À Niort, nous vivons mieux qu'à Paris. Je remange à ma faim, du pain, du beurre, des œufs. En effet, ma tante, qui vend des bijoux et des colifichets au marché de Niort, s'est fait des amis parmi la clientèle paysanne, et particulièrement Marcelle et Georges Roy, qui ont une ferme à une dizaine de kilomètres. Je me remets de mieux en mieux de la scarlatine, je dévore toute la Comtesse de Ségur, et je reprends des kilos.

Mais un jour, c'est le drame, nous apprenons la rafle du 16 juillet à Paris. Ma mère, qui devait nous rejoindre pour l'été, est arrêtée au petit matin, puis emmenée directement à Drancy (j'ai son dernier message sur une carte postale du camp, écrite au crayon noir). Je ne comprends pas tout, mais je sens bien que nous avons tous peur, dans l'attente des premières arrestations. En effet, les rafles commencent à Niort et mon oncle et ma tante sont arrêtés également.

Je suis seule à nouveau, avec ma cousine de 18 ans qui se cache dans la famille de son fiancé résistant. Pour moi, c'est un peu plus compliqué, mais c'est la générosité de M. et Mme Roy, les amis de ma tante, qui me sauvera de la déportation. J'ai passé le reste de la guerre chez eux, et lorsque les gendarmes sont venus me chercher, sur une dénonciation dont je connais maintenant l'origine, ils ont réussi, avec l'aide d'amis résistants, à me cacher à l'hôpital de Niort, avec la complicité des religieuses.

S. FENAL

TÉMOIGNAGE

Chaque fois qu'un enfant dit je ne crois pas aux fées, il y a quelque part une petite fée qui meurt. « Peter Pan ».

Née en 1937, je suis de cette génération dont les premiers souvenirs ne sont pas de ceux de contes de fées, mais ceux nés de la peur.

Ils commencent pour moi un soir, ma mère venait de me coucher, et je me souviens de violents coups à notre porte, ma mère m'ordonnant de me taire, éteignant la lumière de ma chambre. Comment expliquer que lorsque j'y repense, je retrouve ce sentiment de terreur, on avait emmené ma mère. Cette année-là, on ne prenait pas les femmes de prisonniers et elle a pu rentrer chez nous.

Très peu de temps après, nos voisins eurent moins de chance. Alors que nous rentrions de l'école maternelle, et que leur père était encore au travail, mes deux petits camarades et leur maman furent emmenés « de l'avis général sur dénonciation », nous ne les revîmes jamais.

Nous avons passé la ligne de démarcation, le souvenir que j'en garde est celui de coups de feu tirés sur nous, j'étais agrippée au passeur et il nageait vers un grand pont. J'étais devenue la mascotte de notre nouvel immeuble. En effet, une voisine possédant une radio et ne voulant pas d'attroupement chez elle, c'est moi qui rapportait aux voisins les informations clandestines. Je



le faisais très sérieusement, et lorsque parfois on me complimente sur ma mémoire, je crois qu'elle me vient de cette période.

Un matin, des jeunes furent pris dans une fusillade, notre directrice nous fit alors chanter la Marseillaise, devant le drapeau français qu'elle venait de faire hisser de façon à ce qu'il dépasse le mur de l'école.

Je me souviens de notre stupéfaction lorsque nous apprîmes que des voisins « connus comme étant du pays », avaient été arrêtés comme juifs uniquement parce que les maris avaient des prénoms tels que David, nous étions atterrés.

J'ai vécu mon enfance dans la tourmente, et pourtant je n'ai jamais oublié les habitants de notre quartier de Saint-Claude. Malgré les terribles pressions, jamais il n'y eut de dénonciation et je remercie la Rédaction de *Notre Volonté* qui me permet aujourd'hui de leur rendre hommage.

Françoise ITTAH

J'avais huit ans et demi lorsqu'un matin, très tôt, mon père me réveille et me dit : « A présent, ils prennent aussi les enfants ».

Quelques mois plus tard, je me retrouve avec ma sœur à Nanterre chez une nourrice.

Maman m'avait promis de venir jeudi, pour mes neuf ans, avec un gâteau d'anniversaire.

Elle fut arrêtée la veille. C'était en novembre 1942; elle avait 42 ans. Depuis cette année-là, mon anniversaire n'est pas une joie complète malgré toute la tendresse que me prodiguent mes enfants et mon mari.

Rosette WIELBLAD, née TASMA

Parler de mon enfance aujourd'hui m'est très difficile. Je ne trouve pas les mots qu'il faudrait pour exprimer ce que je ressens.

J'ai perdu ma mère avant la guerre en 1936; j'avais quatre ans. Il ne me restait que mon père qui représentait tout ce que j'avais.

Il a été arrêté en 1942, envoyé à Drancy et ensuite au camp d'Auschwitz: je ne l'ai jamais revu. C'est un couple de voisins français qui m'a sauvé la vie avec la complicité de mon père quelques jours avant son arrestation. Ils m'ont envoyé à la campagne chez une dame dans la Nièvre qui m'a cachée pendant toute la guerre, ensuite j'ai été récupérée dans les foyers de la Commission Centrale de l'Enfance.

Toute cette douleur, ces angoisses et la peur, je les ai traînées toute ma vie, et cela a sûrement influencé l'éducation de mes enfants.

Aujourd'hui, je pense qu'il faut que je fasse quelque chose, que tout ce martyr ne doit jamais passer dans l'oubli, c'est peut-être notre façon de le supporter de faire savoir aux générations futures ce que des hommes

ont été capables de faire; continuer avec les Anciens Combattants Juifs en suivant leur exemple et en perpétuant leur action pour ne plus jamais revoir cela.

R.Z.

SOUVENIRS D'ENFANT !

J'ai eu 7 ans en février 1940, c'était le premier anniversaire sans mon père. Depuis quelques semaines, il était parti : engagé volontaire. Il ne reviendra pas et il faudra désapprendre à dire : Papa.

Au début, je recevais des cartes postales, en couleurs, adressées à « Fanny » et quelquefois à « Raymonde », mon second prénom « français » choisi par lui, je le sais, pour marquer davantage son amour de notre pays.

A partir de juillet, j'étais malade à l'hôpital militaire de Châteauroux; des bâtiments disposés en fer à cheval autour d'une cour remplie d'ambulances qui allaient et venaient. Le pavillon des enfants était le premier à gauche, tous les autres étaient occupés par des soldats. Je me revois très bien, gamine efflanquée, arrêtant chaque uniforme dont la silhouette me rappelait Papa, obtenant de ces hommes, souvent gravement blessés, un sourire, un mot affectueux qui n'arrivait pas à calmer ma déception, mais m'encourageait à poursuivre mes recherches. Elles durèrent jusqu'en décembre.

Je suis alors rentrée à Paris grâce aux multiples démarches de Maman auprès de la Croix-Rouge. Jacques, mon jeune frère, n'était pas là — Maman pleurait en m'accueillant à la gare d'Austerlitz, et ses larmes ne semblaient pas être des larmes de joie. Je le sentais bien, elle refusait de répondre à mes interrogations.

A la maison, le soir même, curieuse et profitant que Maman s'était éloignée, je fouillais dans son sac et trouvais, au milieu de nombreux papiers, celui qui annonçait que mon père était **mort pour la France** le 30 mai 1940.

Je me souviens que je n'ai pas pleuré, je le cherchais depuis tant de mois, maintenant je savais.

Nous ne nous sommes rien dit avec Maman, mais elle avait compris — j'ai le souvenir d'une longue étreinte muette : une jeune veuve, sa fille de presque huit ans.

Que dire de toutes ces années d'enfance triste, trop sérieuse, la maladie, la peur, l'adolescente à la recherche de son équilibre. C'était la guerre, et d'autres en ont souffert bien davantage.

Je n'ai jamais été emportée par l'holocauste, je sais pourquoi : je n'ai plus jamais dit Papa, ma fille ne connaît que quelques photos jaunies d'un homme trop jeune qui a été trop brièvement un père merveilleux et aurait sans aucun doute été un excellent grand-père.

Son nom est gravé sur le Monument de Bagneux où il repose : **il s'appelait Lejzor Chaïm Sandlarz**. Il est mort à 31 ans. Il me manque depuis un demi-siècle.

Fanny FRANÇOIS

L'UNION ET LE K.K.L.

Depuis la création de l'Etat d'Israël, l'Union a toujours pris une part active à son existence en manifestant sa sympathie agissante. En 1969, une forêt de 10.000 arbres portant le nom de notre Union commençait à donner de l'ombre sur la « Route de Gloire » entre Tel Aviv et Jérusalem. En 1970, nous avons planté à nouveau 10.000 arbres et, depuis, chaque année nous continuons à planter des arbres par l'intermédiaire du K.K.L.

Chaque année, des milliers d'hectares de terre arable en Afrique et en Asie sont happés par le désert, ajoutant ainsi à la famine et à la pauvreté du Tiers Monde. Mais l'expérience a prouvé que ce processus peut être renversé. La plupart des fermes prospères, cités affairées et parcs verdoyants d'Israël ont été arrachés au désert, aux dunes de sable, aux marécages et aux rochers, prouvant que l'homme peut l'emporter sur la nature.

L'on a déjà accompli des miracles dans le sud d'Israël, mais il reste encore toujours le défi du Néguev. Ensermé dans un triangle stratégique entre la Mer Méditerranée et la Mer Rouge, le territoire aride du Néguev s'étend des montagnes apocalyptiques longeant la frontière du Sinaï près d'Elath jusqu'aux vallées calcaires de la dépression du Jourdain, en passant par les sables mouvants et les plateaux de loess autour de Béer-Chéva, et en aboutissant au point de fusion entre les plaines salées de l'Arava et de la Mer Morte. Riche en espace, énergie solaire toute l'année durant, nappes d'eau souterraines et dépôts minéraux encore inexploités, cet arrière-pays désertique — qui recouvre près de la moitié de la surface terrienne d'Israël — représente la clé du futur développement d'Israël.

Il y a 40 ans, le K.K.L. établit ses trois premiers avant-postes dans le nord du Néguev : Guevouloth, Beth Echél et Revivim. Bientôt s'y ajoutèrent d'autres villages. Aujourd'hui, plus de 100 localités égaient les étendues méridionales d'Israël.

Le développement de cette zone aride a été rendu possible par la mise en œuvre des techniques les plus modernes alliées à la persévérance, le dévouement et l'accumulation d'une longue expérience. La forêt de Yatir, sur les pentes sud des collines de Judée, en est un parfait exemple. Lorsque le K.K.L. y planta les premiers arbustes en 1965, les experts vouaient cette tentative de faire reculer le désert d'avance à l'échec. Pourtant aujourd'hui, 4.500.000 arbres s'y épanouissent en bordure des sables, bouleversant toutes les habitudes récréatives des habitants de Béer-Chéva et Arad.

Le K.K.L. est à présent en train d'aménager deux autres grands parcs dans la région, pour améliorer la qualité de vie des 400.000 habitants prévus par les planificateurs dans le Néguev à la fin de ce siècle : le Parc Eshkol, qui s'étend sur presque 150 hectares de terrain à l'ouest d'Ofakim et dont les dattiers, tamaris, poivriers et acacias forment déjà une symphonie de verdure; le Parc de la Paix, qui s'étend sur quelque 250 hectares le long de la nouvelle frontière égypt-

tienne et qui offrira loisirs et détente à la population de Hévél Bessor.

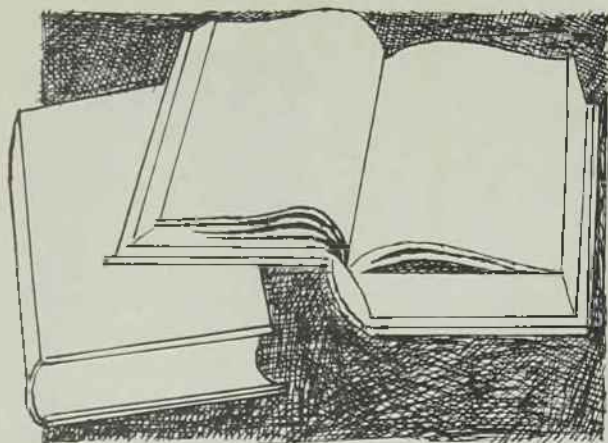
Le K.K.L. plante de surcroît des arbres à l'intérieur et autour de localités rurales, villes de développement et bases militaires à travers tout le Néguev, afin de réduire la vélocité du vent et prodiguer une ombre bienfaisante. Et puis, la plantation d'arbres et de végétation conformément à des plans scientifiques bien établis permet également d'ancrer les dunes de sable qui, sinon, envahiraient les routes et sentiers du désert.

Le reboisement n'est cependant que le premier maillon dans la chaîne d'activités du K.K.L. en matière de défrichage et amélioration de l'environnement en vue de protéger l'homme des caprices de la nature :

- Plus de 65 millions de m³ ont été déplacés pour créer l'infrastructure de 9 nouveaux villages ruraux à Hévél Bessor.
- Quelque 2.500 hectares de terre ont été désalinisés dans l'Arava à l'intention de 19 villages agricoles, qui produisent à présent profusion de primeurs destinées à l'exportation.
- Un barrage d'un kilomètre et demi a récemment été achevé dans le sud de la Mer Morte, afin de protéger le mochar Néoth Hakkikar des crues d'hiver provoquées par les eaux du Nahal Arava.
- Des réservoirs d'eau de pluie ont été construits près des kibboutzim Dvir et Tel Choketh à 15 kilomètres à l'est de Béer-Chéva.
- Des études ont été entreprises en vue de combattre la pollution causée par la poussière soulevée au cours des manœuvres de Tsahal redéployé du Sinaï dans le Néguev.

« Jardinier du Néguev », le K.K.L. développe également l'infrastructure touristique, en aidant à conserver l'équilibre écologique naturel de la région. Dans le Parc de Timna, qui s'étend sur plus de 8.000 hectares près d'Elath, il a aménagé des routes de gravier en « coins naturels », mettant l'accent sur des formations rocheuses insolites, telles que les « piliers de Salomon » et le « champignon », et a ajouté des sites de récréation ombragés. Le paysage désertique de Timna, encerclé par de vertigineuses crêtes de montagne, comprend d'anciens puits miniers et temples égyptiens remontant à l'époque des Pharaons.

Ainsi, combinant les enseignements du passé avec la technologie du futur, le K.K.L. continue à relever le défi, transformant le désert en un lieu d'habitation riant et prospère.



A lire...

UNE HISTOIRE DES JUIFS, de Paul Johnson
Editions Jean-Claude Lattès.

Ce livre a été choisi aux Etats-Unis comme le livre de l'année par le magazine *Time*.

LIBRES ET ÉGAUX (L'émancipation des Juifs, 1789-1791), par Robert Badinter
Editions Fayard.

Robert Badinter, ancien Garde des Sceaux, Président du Conseil Constitutionnel, spécialiste du Droit, écrivain, historien, décrit très bien la condition des Juifs avant et à l'époque de la Révolution, le climat politique et social de 1789 à 1799 et les débats qui ont permis à l'Assemblée Nationale d'adopter, le 27 septembre 1791, la motion qui permettait aux Juifs de France de devenir des citoyens français.

LES FILS D'ABRAHAM de Marek Halter
Editions Robert Laffont.

Qui ne connaît Marek Halter, tribun, peintre, écrivain. Le succès considérable de son premier livre « La Mémoire d'Abraham » l'a révélé au grand public. Alors que dans son premier ouvrage, Marek Halter, à la recherche de ses ancêtres, faisait œuvre d'historien; dans son deuxième livre, le personnage le plus important qui pourrait ressembler à l'auteur, enquête sur la mort de son cousin, en Israël, prétexte à mêler la fiction à la réalité politique de notre époque.

LE SOUFFLE DU LEVANT de Shlomo Hillel
(Mon aventure clandestine pour sauver les Juifs d'Irak, 1945-1951)
Editions Hatier-Hachette.

Shlomo Hillel raconte comment il a participé au sauvetage des Juifs d'Irak. Après un rappel historique montrant le sentiment antisémite des Irakiens jusqu'à la fin de la guerre, Shlomo Hillel a réussi à soustraire 150.000 Juifs d'Irak menacés d'élimination.

Shlomo Hillel, plusieurs fois ministre dans le gouvernement d'Israël, ancien Président de la Knesset, est lui-même originaire de Bagdad.

LA VIE ÉTERNELLE, de Jacques Attali (Roman)
Editions Fayard.

Jacques Attali, Conseiller du Président de la République, auteur de nombreux essais, écrit son premier roman.

H.B.

LE TESTAMENT, de Boris Holban
Editions Calmann-Levy.

Livre poignant d'un homme encore jeune, exilé de son pays, la Roumanie. Nous sommes en 1938 et il est à Paris. La guerre déclarée, il s'engage, comme d'innombrables étrangers, pour défendre son pays d'accueil, la France, et cela dès septembre 1939.

Incorporé dans le 21^e Régiment de Marche des Volontaires Étrangers, il participe à la campagne de France. Fait prisonnier en 1940, il s'évade en juin 1941, rejoint la Résistance dans les rangs du Front National. Affecté dans les groupes armés des F.T.P.-M.O.I., il est rapidement investi de responsabilités militaires.

Ce livre aura le grand mérite d'élucider par le détail le sort de Joseph Dawidowicz, responsable M.O.I. parmi d'autres, arrêté par les sbires des Brigades spéciales. Retourné, manipulé, il est à l'origine de la chute des groupes armés F.T.P.-M.O.I. de Paris, en novembre 1943. Les hommes et les femmes, ainsi livrés à l'ennemi constituent pour l'essentiel le retentissant procès des 23 et son affiche rouge, en février 1944.

Boris Holban est alors chargé par ses chefs d'intercepter l'individu « miraculeusement évadé », lui faire avouer son forfait et, après sentence, le faire exécuter pour que justice soit faite.

LE SANG ÉTRANGER
(Les immigrés de la M.O.I. dans la Résistance)
par S. Courtois, D. Peschanski, A. Rayski
Editions Fayard.

Les auteurs de ce livre se réfèrent longuement à Boris Holban, ses activités, ses responsabilités militaires et révèlent surtout l'inédit, enfin publié, concernant le véritable auteur de l'hécatombe de 1943. Les archives judiciaires et le rapport de police de l'époque, consultés par leurs soins, recoupent entièrement et définitivement la véracité de ce point d'histoire.

Enfin est réduite à néant la monstrueuse campagne ample-ment diffusée par les médias, il y a à peine quelques années, accusant la direction du P.C.F. et des résistants intègres et courageux, d'avoir livré à l'ennemi les F.T.P.-M.O.I. de Paris.

Georges GHERTMAN

FLEUR DE PEAU

•
LES DERNIÈRES CRÉATIONS
DE LA MODE FÉMININE
•

29, Avenue des Gobelins - 75013 PARIS
Téléphone : 47.07.76.84



NOS JOIES

Nous sommes heureux de présenter nos félicitations à notre amie Madame KAUFMAN, épouse de notre regretté Boris KAUFMAN, à l'occasion de la naissance de son petit-fils JOE-BORIS.

Tous nos vœux aux jeunes parents.



Nous adressons nos vœux les plus sincères à notre camarade Wolf BRESLER qui vient d'être grand-père d'un petit WILLIAM.

Nos félicitations aux jeunes parents.



Nous adressons nos vœux les plus chaleureux à notre camarade Marcel GRABER à l'occasion de la naissance de son 4^e petit-fils SIMON, et toutes nos félicitations aux jeunes parents et au grand-père.



Toutes nos félicitations à notre amie Suzanne RECHENSTEIN, épouse de notre regretté Isi REY, à l'occasion de la naissance de son petit-fils JONATHAN-ITZACK.

Tous nos vœux aux jeunes parents.



Nous sommes heureux de présenter nos meilleurs vœux à notre camarade Nathan NAPARSTEK à l'occasion de la naissance de sa petite-fille SARAH. Toutes nos félicitations aux jeunes parents.



NOS PEINES

Président de la Mutuelle, Maurice SOSEWICZ nous a quitté le 23 septembre 1989.

Depuis la création de notre Association, il était à nos côtés. Il a participé à toutes nos actions en faveur de nos camarades revenus des camps de prisonniers ou de déportation. Il a milité pour la paix dans le monde, lutté contre le racisme et l'antisémitisme et contribué à l'aide permanente de notre Union pour Israël.

Nous adressons nos condoléances les plus sincères aux membres de sa famille.

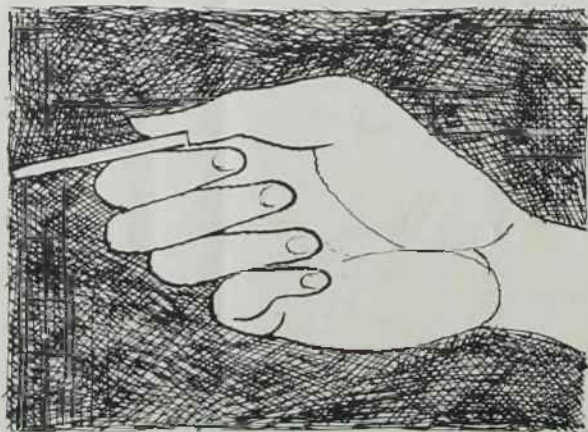
Nous adressons nos condoléances les plus sincères aux familles de nos camarades disparus :

ACHENBAUM Icek, BORENTIN Jacob, DUCHON Chaim, GOLDMINC Abram, GRYNBAUM Mayer, KHALEPSKI Bernard, KOPLEWICZ Israël, LANDZBERG Hersz, PANKER Zalman, PFLANTZER Vladislav, REVESZ Tibor René, ROSIER Armand, ROZEZNBURG Maurice, SZAMES Chil Charles, WAJSBERG Jérémie.

Nous adressons nos condoléances les plus fraternelles à notre camarade Abram KON, membre du Comité, cruellement frappé par le décès de son épouse Goutcha GURMAN.

Toutes nos condoléances à notre camarade Mayer ZILBERTIN, dont l'épouse, Madame ZILBERTIN, n'est plus.

DONS



Nous remercions très vivement les camarades et amis qui nous ont fait parvenir des dons :

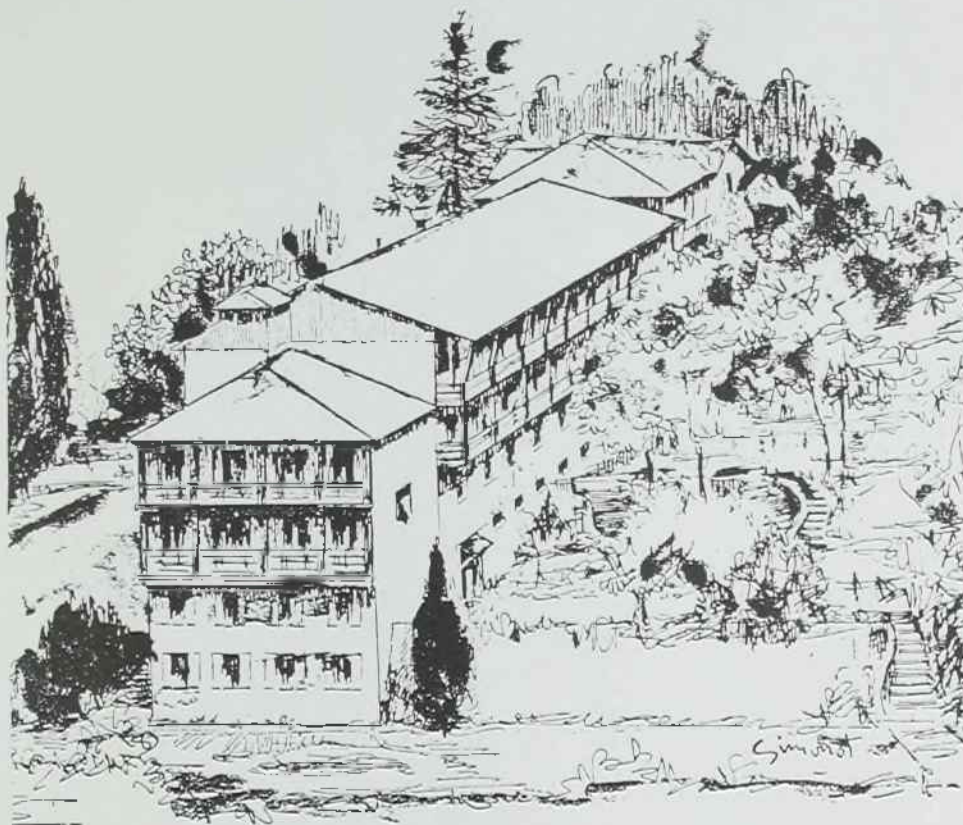
CHARLES	1.200 F
DANEL	200 F
GUETTARI	500 F
Madame JAKOBI	50 F
KORCHIN	900 F
KOWARSKI	60 F
Madame LISTENBERG ..	100 F
MARGARITIS	1.000 F
ROZEN	100 F
SAVONNE	500 F
SHAPIRO	1.000 F
WANSTOK	200 F
WIDAWSKI	100 F

LA MAISON "LES LAURIERS ROSES"

La maison "Les Lauriers Roses", comptant 52 lits, est pourvue du confort le plus moderne : chauffage central, toutes les chambres avec balcon, lavabos individuels avec eau chaude et froide, salle de bains et douches à chaque étage, ascenseur, etc.

La salle à manger, vaste et claire, contient des tables à quatre personnes.

Un grand salon, avec jeux divers, est mis à la disposition des pensionnaires, ainsi qu'une salle de lecture, télévision, pétanque, ping-pong, etc.



Le service médical est assuré conformément aux prescriptions en vigueur pour les établissements de ce genre. L'établissement est agréé par la Sécurité Sociale, le ministère des Anciens Combattants (Art. 115), la Caisse de prévoyance, la S.N.C.F., la Mutuelle agricole, etc.



